This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lintilhac

# SUITE
# DU RÉPERTOIRE
DU
# THÉATRE FRANÇAIS.
40.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

# SUITE
# DU RÉPERTOIRE
DU
# THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME II.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

Hi

301971

# L'AMANT AUTEUR
## ET VALET,
### COMÉDIE EN UN ACTE;
### PAR CÉROU,

Représentée, pour la première fois, au théâtre des Italiens en février 1740.

# NOTICE SUR CÉROU.

Il n'y a guère d'auteur qui soit resté aussi inconnu que le chevalier de Cérou, à qui l'on doit la jolie comédie de l'*Amant auteur et valet*, qui a donné à Marivaux l'idée de ses *Jeux de l'Amour et du Hasard.*

Malgré toutes les recherches possibles, nous n'avons pu découvrir en quelle année Cérou est né et celle où il est mort. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il a fait encore deux autres comédies, intitulées les *Comédiens*, et le *Père désabusé.*

# PERSONNAGES.

ÉRASTE, neveu de Mondor.
MONDOR, amoureux de Lucinde.
LUCINDE, veuve.
FRONTIN, valet de Lucinde et d'Éraste.
LISETTE, suivante de Lucinde.

La scène est à Paris, chez Lucinde.

# L'AMANT AUTEUR

## ET VALET,

### COMÉDIE.

---

## SCÈNE I.

ERASTE, seul.

O CIEL ! qu'ai-je fait ? et comment me tirer de cet embarras ? Ne suis-je donc né que pour faire des extravagances ? Je me suis déguisé pour entrer au service de Lucinde, sans vues, sans raison ; comptant tout gagner si je pouvais la voir de plus près et lui parler quelquefois ; première sottise : et je vais aujourd'hui me faire chasser par une seconde.

## SCÈNE II.

ÉRASTE, FRONTIN.

ÉRASTE.

AH ! Frontin !

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !

ÉRASTE.

Je suis perdu !

FRONTIN.

Je venais vous le dire.

ÉRASTE.

Je suis sur le point de sortir de chez Lucinde.

FRONTIN.

Il faut bien s'y résoudre, et au plus tôt.

ÉRASTE.

Ce matin, suivant tes mauvais conseils...

FRONTIN.

Ce matin, en allant chez votre imprimeur...

ÉRASTE.

J'ai laissé, dans la chambre de Lucinde...

FRONTIN.

J'ai découvert, par le plus grand hasard du monde.

*Ensemble.* { ÉRASTE..... Qui ?
FRONTIN..... Quoi ? }

*Ensemble.* { ÉRASTE..... Mes vers...
FRONTIN..... Votre oncle... }

*Ensemble.* { ÉRASTE..... Mon oncle?...
FRONTIN..... Vos vers ?... }

ÉRASTE.

Mon oncle, dis-tu ?

FRONTIN.

Oui ; Monsieur votre oncle est arrivé.

ÉRASTE.

Et, l'as-tu vu ?

FRONTIN.

Quand je l'aurais vu, l'aurais-je pu reconnaître, depuis vingt-cinq ou trente ans qu'il est dans les pays étrangers ?

ÉRASTE.

D'où sais-tu donc qu'il est arrivé ?

FRONTIN.

J'ai rencontré, dans la rue, un de mes anciens camarades qui revenait du Canada ; j'ai cru qu'il pourrait me donner quelques nouvelles de votre oncle ; mais il pleuvait, et pour lier conversation en lieu plus séant, je l'ai fait entrer... dans un cabaret.

ÉRASTE.

Allons, finis.

FRONTIN.

J'ordonne bouteille, elle arrive ; nous prenons nos verres le bouchon saute ; nous buvons. Vous jugez bien qu'une si chère entrevue exige le récit de ses aventures. Ah ! que

les mers de ce pays-là sont orageuses! Il essuya une tempête horrible, sur je ne sais quelle côte, à vingt degrés de latitude et à quarante-deux toises de longitude.

ÉRASTE.

Sais-tu bien que tu m'impatientes?

FRONTIN.

Il est enfin arrivé avec un seigneur, originaire de Lyon (c'est votre patrie et celle de votre oncle), d'environ soixante ans (l'âge se rapporte assez), qui revient en France avec des biens immenses: à ce trait-là, j'ai jugé nécessairement qu'il fallait que ce fût votre oncle.

ÉRASTE.

Belle nécessité? Et, a-t-il dit le nom de ce seigneur?..

FRONTIN.

Oui; et c'est le seul article qui m'ait dépayse: ce n'est point Lisimon qu'il s'appelle.

ÉRASTE.

Qui diantre veux-tu donc dire? Si ce n'est pas Lisimon, ce n'est point mon oncle.

FRONTIN.

Belle conséquence! Vous qui faites des romans, ne savez-vous pas qu'on change à propos de nom pour préparer des évènemens extraordinaires?

ÉRASTE.

Comment s'appelle-t-il enfin ?

FRONTIN.

Autant que je puis m'en souvenir, c'est un beau nom. Il finit en or. Mine d'or, Medor : aidez-moi un peu.

ÉRASTE.

Ne serait-ce point Mondor ?

FRONTIN.

Oui, lui-même. Je savais bien que je m'en ressouviendrais.

ÉRASTE.

Je le connais, Frontin, il vient tous les jours ici ; je le crois même amoureux de Lucinde.

FRONTIN.

Peste ! tant pis. Un rival riche est encore plus à craindre qu'un oncle.

ÉRASTE.

Lucinde n'a rien à désirer du côté de la fortune. Veuve, depuis peu, d'un mari vieux, jaloux et brutal, elle goûte trop le plaisir du veuvage, pour s'engager une seconde fois contre son inclination. Mais je me suis perdu moi-même, pour avoir suivi tes mauvais conseils.

FRONTIN.

J'en donne pourtant de bons ordinairement ;

j'étais, sans doute, à jeun, quand je vous ai donné ceux-là.

ÉRASTE.

J'ai laissé, dans la chambre de Lucinde, les vers que j'avais faits pour elle; elle les a trouvés, et veut savoir absolument de quelle part ils viennent. Elle s'imagine que quelqu'un nous a gagnés, Lisette ou moi, et nous a fait mille questions, d'un air sévère qui m'a déconcerté. J'ai pâli, j'ai rougi, j'ai changé vingt fois de visage; enfin, suivant les apparences, nous allons, Lisette et moi, recevoir notre congé.

FRONTIN.

Tant mieux; car je serais d'avis que vous quittassiez le nom de L'Orange pour prendre celui d'Eraste, et tenter ensuite l'aventure sous un extérieur un peu plus décent.

ÉRASTE.

Elle me reconnaîtrait, Frontin, et ne me pardonnerait jamais la témérité de mon déguisement.

FRONTIN.

Hé! croyez-moi, les femmes ne sont jamais sincèrement fâchées des folies que l'amour nous fait faire pour elles. Mais, à propos, comment Lucinde a-t-elle trouvé votre dernier roman, où vous avez si bien décrit nos aventures et les siennes?

ÉRASTE.

Elle lit mes ouvrages, sans savoir qu'ils sont de moi, et semble même les lire avec plaisir: elle les loue, et c'est le seul suffrage qui puisse me flatter. Je me trouve le plus heureux des hommes d'avoir un talent qui puisse lui procurer quelque amusement. L'envie de lui plaire me rend tout aisé; l'amour fait disparaître la gêne du travail, et m'inspire mieux qu'Apollon.

FRONTIN.

Parbleu, je n'ai pas de peine à le croire. Il m'inspire bien, moi qui vous parle. Je travaille, depuis quelques jours, à l'histoire de ma vie, vous y verrez des traits aussi singuliers, des tournures aussi extraordinaires, une morale d'une nouveauté, d'une force... Mais, à propos, avez-vous songé à gagner Lisette? Je vous avertis qu'il faut l'avoir pour confidente ou pour surveillante éternelle; et si une fois elle s'aperçoit...

ÉRASTE.

Je n'ose m'y résoudre. Il y a deux jours que je cherche l'occasion de lui déclarer mon secret, et quand je l'ai trouvée, je ne sais quelle crainte me retient. Je la regarde, je soupire, et je n'ose lui en dire davantage; car enfin, si elle découvre à sa maîtresse....

FRONTIN.

Ne craignez rien. Dites-lui que je suis dans

vos intérêts, et attendez tout de son zèle; elle m'aime, c'en est assez pour vous être favorable. La voici : je retourne chez votre imprimeur.

## SCÈNE III

### ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Adieu, camarade. (*A Lisette.*) Bonjour, mon petit cœur; je voudrais pouvoir donner un moment d'audience à ton amour; mais une affaire de la dernière considération m'appelle ailleurs. Adieu, ma reine.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

### ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE, à part.

Adieu, mon fat. Il fait bien de s'en aller, sa présence commence à m'ennuyer, et je pense que je ne l'aime plus; l'Orange vaut mieux que lui, et je crois ne lui être pas indifférente.

ÉRASTE.

Vous parlez seule, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Je fesais une petite réflexion, où vous avez quelque part.

ÉRASTE.

Vous voulez parler de ces vers; n'est-ce pas?

LISETTE.

Pas tout-à-fait. Cependant vous avez eu grand tort de vous charger d'une pareille commission, et tout autre, à votre place, essuierait de ma part des reproches très-vifs.

ÉRASTE.

Je vous suis obligé de l'exception; mais je puis vous assurer que, si vous me connaissiez bien, vous ne me soupçonneriez pas de m'être chargé d'une commission semblable. Uniquement occupé des affaires de mon cœur, je ne me crois pas fait pour conduire celles des autres.

LISETTE.

Tant pis; car c'est un talent nécessaire dans notre état; mais il faut espérer que les moyens que vous prendrez pour vous-même, vous mettront à portée de pouvoir servir les autres, et il me paraît que vous ne débutez pas si mal.

ÉRASTE.

Comment, je ne débute pas si mal! Qu'entendez-vous par-là, je vous prie?

LISETTE.

Une chose toute naturelle. C'est que vous aimez, que vous cherchez à plaire, et que vous réussissez assez bien.

ÉRASTE, à part.

Se serait-elle aperçue que Lucinde eût quelque bienveillance pour moi? (*Haut.*) Ce que vous me dites-là est assurément bien flatteur. Mais sur quel fondement vous êtes-vous imaginée que j'étais amoureux?

LISETTE.

Mais, sur bien des apparences, des empressemens, des regards... des gestes... même des soupirs quelquefois; tout cela m'a dit que vous aimiez, et tout cela m'a dit vrai.

ÉRASTE, à part.

Elle a deviné le motif de mes intentions, et de mes assiduités. (*Haut.*) En sorte donc que, si je vous fesais confidence de quelque affaire de cœur, vous ne me seriez point contraire.

LISETTE, à part.

Bon. Voici qui va nous mener à une déclaration en forme. (*Haut.*) Mais... non, vous savez qu'ordinairement une affaire de cœur n'a rien d'effrayant. Sans trop de curiosité, où en êtes vous?

ÉRASTE.

Jusqu'à présent je me suis contraint, et mon amour, malgré sa violence, n'a point encore osé se faire connaître.

LISETTE, à part.

Effectivement il ne m'en a pas encore ouvert la bouche. (*Haut.*) Mais vous avez tort, c'est aimer en pure perte. Parlez, croyez-moi, la timidité ne sied plus à votre âge, surtout avec des personnes qui ne sont point accoutumées à faire les avances. Parlez, vous dis-je : j'oserais presque vous assurer qu'on vous écoutera sans colère. Les femmes ont aujourd'hui l'esprit mieux fait qu'au bon vieux tems; elles ne se fâchent plus contre ceux qui les aiment, et la reconnaissance, sur cet article, est la vertu favorite du sexe ?

ÉRASTE.

Ne me trompez-vous point ? Avez-vous remarqué dans l'objet de mes feux quelques dispositions favorables ?.... Ah ! que ne vous devrais-je point !

LISETTE, à part.

Il s'enhardit. Aidons un peu à la lettre. (*Haut.*) Pensez-vous, Monsieur, qu'on voulût badiner sur une affaire aussi sérieuse ? Oui, l'on m'a fait confidence des sentimens que vous inspirez, et pour vous donner des preuves de ce qu'on vous avance, vous verrez votre

rival maltraité à vos yeux même : je crois qu'après un pareil triomphe, vous ne douterez plus de votre victoire.

ÉRASTE, à part.

Elle congédierait Mondor! Puis-je me flatter d'un pareil bonheur! (*Haut.*) Puis-je croire qu'une si glorieuse conquête...

LISETTE.

Glorieuse conquête! Les amans et les gascons sont furieusement amis de l'hyperbole. N'importe, je vous la pardonne. L'objet aimé nous frappe toujours d'illusion, et l'on doit excuser les yeux que l'on éblouit

ÉRASTE.

Quoi! sérieusement, vous croyez que Lucinde ne s'offenserait point d'une passion....

LISETTE.

Et qu'a-t-elle d'offensant? Vos vues ne sont-elles pas légitimes?

ÉRASTE.

Je puis vous l'assurer, et je suis même d'une condition...

LISETTE.

Oh, je vous dispense de faire vos preuves de noblesse. Ne craignez rien, ma maîtresse approuvera vos feux; ce n'est point lui manquer de respect que d'avoir des sentimens

aussi louables; et après tout, si cela lui déplaisait, nous nous passerions fort bien d'elle.

ÉRASTE.

Nous nous passerions d'elle?

LISETTE.

Cela vous étonne? Ayez meilleure opinion de vous, et, si je l'ose dire, de ma délicatesse; si vous méritez qu'on vous aime, il n'y a point de fortune que je ne vous sacrifie; tout ceci doit se faire par degrés, au moins. Vous voyez le prix; songez à le mériter.

ÉRASTE, à part.

Elle n'a pas mal pris le change, et moi aussi! Ah! je m'étonnais bien que Lucinde...

LISETTE.

J'entends quelqu'un. (*Bas.*) Peste soit de l'importun. Cette conversation, quoique préliminaire, nous allait conduire aux articles. (*Haut.*) Ah! c'est monsieur Mondor.

## SCÈNE V.

MONDOR, ÉRASTE, LISETTE.

MONDOR.

Bonjour, ma belle enfant, comment se porte Lucinde? Dis-moi, comment va son cœur?

En qualité de femme-de-chambre, tu dois en avoir la direction.

LISETTE.

Tout ira bien, Monsieur, c'est moi qui vous le dis.

MONDOR, à part, à Lisette.

Que fais-tu ici de ce garçon! Sa physionomie ne me revient pas. Il refusa l'autre jour un présent que je voulais lui faire, c'est un nigaud, il a l'air benêt.

LISETTE.

C'est pourtant un bon garçon; mais il y a peu de tems qu'il est dans le service, il ne sait point encore les règles. Dans le fonds, il vous honore et vous respecte infiniment.

MONDOR.

Ah! c'est quelque chose. (*A Eraste.*) Cela est-il vrai?

ÉRASTE.

Vous me feriez tort d'en douter, Monsieur.

MONDOR.

Effectivement je ne lui trouve pas l'air si extraordinaire : je lui crois du discernement. Oh! ça, Lisette, j'aime Lucinde, comme tu sais, et à mon âge on n'a pas de tems à perdre. Crois-tu que je puisse me déclarer? Je n'aime point à languir, moi. Voilà la quatrième fois

que je vois ta maîtresse, et je ne lui ai point encore déclaré mon amour, quoique je l'aie aimée à la première vue : ce silence respectueux mérite quelque chose. Fais en sorte que ta maîtressse m'en sache gré, et que toutes mes visites me soient comptées.

LISETTE.

Déclarez-vous, Monsieur, et je me charge du reste. Je lui parlerai incessamment de vous, je lui vanterai votre mérite. Il y a mille amans qui font plus de progrès par les services qu'on leur rend que par leur présence.

ÉRASTE.

Qu'elle est officieuse !

MONDOR.

Je vais donc m'offrir, moi, mon cœur, ma main, sans compter une fortune immense.

LISETTE.

On pourrait dire que les biens ne sont avantageux qu'autant qu'on en sait faire usage ; mais je répondrai que vous êtes d'une générosité....

MONDOR.

Il est vrai que je donne de bon cœur ; et cela me fait ressouvenir de te faire accepter cette bague.

LISETTE.

Mais, Monsieur....

MONDOR.

Prends, te dis-je, et ne fais point la ridicule pour une bagatelle semblable.

LISETTE.

Vous vous moquez, Monsieur, votre main donne un prix inestimable aux moindres présens que vous me faites, et je reçois celui-ci sans scrupule, parce que je vous regarde déjà comme mon maître.

## SCÈNE VI.

LUCINDE, MONDOR, ÉRASTE, LISETTE

LUCINDE, à part.

Cela m'inquiète à la fin; voilà plusieurs galanteries de cette nature, que je reçois sans savoir de quelle part.

MONDOR.

Ah! Madame, je vous demande pardon de ne m'être pas plutôt aperçu de votre arrivée: je vois bien que l'amour ne donne pas le talent de deviner.

ÉRASTE, à part.

Mon cœur me l'avait pourtant annoncée.

LUCINDE.

Comment donc? vous êtes galant, Monsieur.

MONDOR.

Je suis mieux que cela, Madame, je suis vrai. Je viens d'un pays ou l'on dit bonnement sa pensée. Il semble qu'on respire encore, dans cet heureux climat, un air de cette franchise et de cette droiture naturelles aux sauvages; mais sur tout, en fait d'amour. On se voit, on s'aime, on se le dit; si l'on se convient, on s'épouse. Pour moi, je trouve ce procédé charmant; et si c'était la mode, je vous demanderais sans façon : Madame, suis-je votre fait.

ÉRASTE, à part.

La délicate façon d'aimer!

LISETTE.

Que ne suis-je en Canada!

LUCINDE.

Que ce pays ressemble peu à celui dont vous parlez! La bouche est rarement ici l'interprête du cœur : fort volontiers chacun y pense mal des autres; mais par ménagement, bienséance ou intérêt, on se trouve obligé de déguiser ses sentimens; ce qui a fait introduire, pour la commodité du commerce de la vie, une espèce de jargon, qu'on appelle galanterie, politesse, savoir-vivre, à la faveur duquel on se dit réciproquement les choses du monde les plus obligeantes : mais c'est sans conséquence, on en est convenu, et si

quelqu'un était assez dupe pour prendre ces complimens au pied de la lettre, on l'accuserait de ne pas savoir son monde.

MONDOR.

La parole n'est faite que pour exprimer ce qu'on pense, et voici le fait. Un heureux hasard m'a fait lier connaissance avec vous : la lettre dont votre oncle le gouverneur m'a chargé me l'a procurée. Vous m'avez permis de vous rendre mes devoirs, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de vous aimer, parce que j'y trouve un plaisir inexprimable. Je puis donc vous offrir, avec ma main, le partage de cent bonnes mille livres de rente. Si j'étais jeune, je vous crois si désintéressée, que je ne vous parlerais pas de mon bien; mais je commence à ne l'être plus. Il vous faut un prétexte pour m'épouser, je vous l'offre.

LISETTE, bas à Lucinde.

Résistez à cela, si vous pouvez.

LUCINDE.

Si vos propositions sont sincères, elles ne sont pas moins brillantes : mais si j'allais vous tromper, moi.

MONDOR.

Est-ce que vous savez votre monde! Allez, allez, je vous connais trop pour le craindre.

LUCINDE.

Vous avez raison, et c'est parce que je suis sincère que je vous conseille de prendre encore du tems pour me mieux connaître. Je me suis mariée par obéissance ; vous voulez que je me marie par raison. Voilà deux motifs qui ne font pas faire de l'hymen une épreuve bien avantageuse, et je voudrais avoir plus que de la reconnaissance pour un homme qui aurait voulu faire mon bonheur.

MONDOR.

C'est-à-dire, que vous ne sentez point pour moi de passion violente.

LUCINDE.

Non, vraiment.

MONDOR.

Je le crois, vous n'avez pas eu le tems; aussi n'avez-vous point d'aversion....

LUCINDE.

J'en suis bien éloignée.

MONDOR.

Voilà tout ce que je demande. Un mari est trop heureux quand on ne le trouve pas insupportable.

LISETTE, bas à Lucinde.

Quel trésor, Madame !

MONDOR.

Et je ne vous donnerai pas seulement le tems d'être indifférente. Tous vos momens seront marqués par des plaisirs nouveaux.

LUCINDE.

Vous êtes d'une humeur charmante.

MONDOR.

Vous pouvez compter sur des complaisances infinies et perpétuelles. Ce sont ordinairement les mauvaises manières qui détruisent l'amour entre les époux ; et par conséquent les bonnes doivent le faire naître.

LUCINDE.

Savez-vous bien que vous êtes dangereux, Monsieur, et que de pareils sentimens valent, pour le moins, les agrémens de la jeunesse ?

MONDOR.

C'est-à-dire que vous vous rendez.

LUCINDE.

Oh ! pas encore ; car je me défie des poëtes ; ils exagèrent ordinairement, et vous faites de si jolis vers, que je crains que vous ne donniez dans la fiction.

MONDOR.

Des vers, Madame ! Si j'osais vous demander ce que vous entendez par-là ?

LUCINDE.

Allez, Monsieur, je ne suis point ridicule; loin de m'en fâcher, je vous permets de m'en donner souvent; car ils sont très-jolis.

MONDOR.

Parlez-vous sérieusement, Madame? Je vous ai donné des vers, moi? Vous vous moquez, je n'en ai jamais su faire.

LUCINDE.

Ne vous en défendez point; je vous dis qu'ils m'ont fait plaisir.

MONDOR, bas.

Que diable veut-elle donc dire avec ses vers? (*Haut.*) Mais, Madame, jetez seulement les yeux sur moi; ai-je l'air et l'encolure d'un poète?

LISETTE, à Mondor.

Si c'est vous qui les avez faits, pourquoi ne pas l'avouer? Vous auriez fort bien pu vous adresser à moi pour les faire tenir.

MONDOR.

A l'autre!

LISETTE, à Lucinde.

C'est Monsieur qui les a faits. (*à Mondor.*) Dites donc qu'oui.

MONDOR.

Mais il y a consience; je n'ai jamais fait que des lettres-de-change, moi.

LUCINDE.

Tenez, lisez vous-même. Je suis persuadé que vous les trouverez bons, quoiqu'ils soient de vous.

MONDOR, lit mal.

Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!
J'aime Daphné.....

Parbleu! voilà des vers que je pourrais fort bien avoir faits, ils ne valent pas le diable.

ÉRASTE.

Monsieur, la plupart des poètes n'ont pas le don de bien lire leurs ouvrages. Je me suis fait une étude particulière de la lecture; et si vous voulez que je vous épargne la peine....

MONDOR.

Tu me feras plaisir, L'Orange. Voyons comme tu t'en tireras.

LUCINDE, à Lisette.

Il le fait exprès.

LISETTE.

Sans doute.

ÉRASTE, lit.

Ah! qu'il est douloureux de cacher son amour
Pour un objet où brillent tant de charmes!

J'aime Daphné, je la vois chaque jour ;
Mais ce bonheur fait naître mes alarmes :
Il redouble les feux dont je suis consumé,
Et le respect veut que je les dévore :
Amour! je n'attends point le plaisir d'être aimé ;
Mais donne-moi celui de dire que j'adore.
(Il regarde Lucinde en soupirant.)

LUCINDE.

L'Orange lit fort bien, vraiment.

MONDOR.

Le *respect.... que j'adore....* cela est assez joli.

LUCINDE.

Vous convenez donc que c'est de vous qu'ils me viennent.

MONDOR.

Puisque vous le voulez absolument, il faut bien que cela soit. (*Bas.*) Il n'y a pourtant rien de si faux. (*Haut.*) Parbleu, vous ne pouvez plus vous dispenser de faire quelque chose pour moi, Madame, puisque je fais pour vous.... l'impossible.

LUCINDE, riant.

Je ne sais qu'en dire ; en vérité, je ne puis me résoudre à vous ôter toute espérance : mais surtout, donnez-moi souvent des vers, et donnez-les vous-même ; ils n'en seront que mieux reçus.

MONDOR.

Laissez-moi faire; je vous jure que vous n'en manquerez pas, si mon Appollon veut m'être toujours aussi favorable. Adieu, Madame, je vais chez mon banquier pour y recevoir un paiement; car on ne peut pas toujours faire des vers; je reviendrai ensuite. Je vous conjure cependant de faire quelque attention à ma prose; elle est plus sonnore que ma poésie.... (*A part en sortant.*) Poète! parbleu, je ne pensais pas, en arrivant ici, à me voir enregistrer au Parnasse; je crois qu'elle se moque de moi.

## SCÈNE VII.

### LUCINDE, ÉRASTE, LISETTE.

LUCINDE, à part.

Il se divertit et m'amuse. Tâchons de savoir qui, de Lisette ou de L'Orange, s'intéresse en sa faveur, et a mis ses vers sur ma toilette. L'Orange les a lus d'une manière à me faire croire que c'est lui. (*Haut.*) Hé bien, Lisette, que pensez-vous de Mondor?

LISETTE.

Qu'il vous aime autant que vous méritez de l'être, Madame, et cela signifie qu'on ne peut rien ajouter à son amour.

LUCINDE.

Il aurait de la peine à s'expliquer mieux, s'il parlait lui-même. Et vous, L'Orange, croyez-vous qu'il m'aime autant que Lisette le dit?

ÉRASTE.

Ne me demandez point si l'on vous aime, Madame; ce sentiment doit être naturel à tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître.

LUCINDE, à part.

Ils sont d'intelligence. (*Haut.*) Je ne suis pas encore décidée sur son compte. Je vous crois tous deux attachés à ma personne. Dites-moi naturellement ce que vous pensez là-dessus?

LISETTE.

Tous ceux à qui vos véritables intérêts seront chers, vous conseilleront de conclure ce mariage. Il est prodigieusement riche, et c'est un grand point, Madame.

LUCINDE.

Il est vrai. Mais il peut être avare.

LISETTE.

Je ne le crois pas sujet à ce défaut. (*En regardant le diamant.*) Il a une certaine façon de s'annoncer....

LUCINDE.

Je suis charmée de ce que tu me dis-là. Mais d'où te vient ce brillant? Il me semble l'avoir vu à Mondor.

LISETTE.

Hélas! Il faut qu'il me l'ait donné sans que je m'en sois aperçue.

LUCINDE.

Voilà une heureuse distraction.

LISETTE.

Mais je le lui rendrai, et je lui dirai fort bien que cela ne convient pas.

LUCINDE. à part.

Je n'en puis plus douter. (*Haut à Eraste.*) As-tu vendu bien cher ton suffrage?

ÉRASTE.

Madame, je ne suis point sujet aux distractions. Monsieur Mondor m'a voulu faire des présens; mais ses offres m'ont paru indignes de lui et de moi; ce sont des soins assidus, une passion sincère et approuvée, qui doivent conduire au bonheur d'être votre époux; tout autre secours en dégrade le plaisir et la gloire.

LISETTE, d'un air de pitié.

Le beau raisonnement!

LUCINDE.

Laissez-le parler, Lisette.

ÉRASTE.

Et puisque Madame me permet de dire mon sentiment, je lui avouerai que je serais surpris, après la triste expérience qu'elle a faite du mariage, de lui voir épouser un vieillard, qui ne peut lui offrir que des richesses, peu capables de flatter un cœur comme le sien.

LISETTE.

Un vieillard! Un homme est-il vieux à soixante ans! Et je gagerais que Monsieur Mondor ne les a pas encore. Vous feriez mieux de vous taire.

LUCINDE.

Donnez-vous ce conseil à vous-même, Lisette.

ÉRASTE.

J'ai le bonheur d'être attaché à Madame, et le ciel m'est témoin que ce n'est point par intérêt. Mon zèle part d'un motif plus pur et plus noble, et je sacrifierais tous les biens du monde, plutôt que de lui rien proposer qui pût la rendre malheureuse.

LUCINDE.

J'en suis persuadée. (*A part.*) Ce garçon a le cœur excellent.

LISETTE.

Comment! malheureuse! cinquante mille

livres de plus n'ont jamais produit un pareil effet.

ÉRASTE.

Les richesses sont une faible ressource contre les chagrins domestiques, et une triste consolation des malheurs attachés à un mariage mal assorti. Un mari vieux est ordinairement un mari jaloux, et quelque vertueuse que soit sa femme, elle n'en est pas moins persécutée. La certitude où il est de ne pouvoir lui plaire, enfante des soupçons insupportables qu'on augmente en voulant les guérir. Tout lui est suspect, jusqu'aux attentions d'une chaste épouse. Mais avec un mari jeune et tendre, on trouve un ami dans la société, un consolateur dans ses peines, un amant dans le sein du mariage : il fait son unique affaire de vos plaisirs, parce que vos plaisirs sont les siens; toujours enflammé, toujours constant, parce qu'il est toujours heureux. Voilà, Madame, l'époux qui peut seul mériter votre main et votre cœur.

LISETTE.

Si Madame n'en épouse jamais d'autres, je lui prédis qu'elle mourra veuve. Vous devriez, pour l'honneur de votre tableau, nous en montrer l'original.

ÉRASTE.

Il ne serait pas difficile à trouver. Je ne

détaille ici que des sentimens, et Madame est sûre de les trouver, puisqu'ils doivent être l'ouvrage de ses charmes.

LISETTE.

Et moi, je soutiens....

LUCINDE.

Il suffit. (*A part.*) Tant d'esprit dans un domestique! Cela n'est pas naturel. Je sais présentement à quoi m'en tenir sur le chapitre des vers. (*Haut.*) Et vous, L'Orange, je vous rends justice. Dans un moment, j'aurai une commission à vous donner, Lisette.

(Elle sort.)

## SCÈNE VIII.

### ÉRASTE LISETTE

LISETTE.

Applaudissez-vous; vous venez de faire un beau coup! Ah! que vous êtes heureux qu'on ne puisse pas vous vouloir du mal! Prenez-y garde, au moins, ce zèle mal entendu vous donnerait un ridicule affreux. Il faut que chacun s'accoutume à penser selon son état. Rien n'est si mal placé qu'un avis généreux dans la bouche d'un domestique, et le conseil qu'il donne, fût-il le meilleur du monde, un

maître est engagé, par honneur, à faire tout le contraire, c'est la règle.

ÉRASTE.

C'est pour cela, sans doute, que vous en donnez un mauvais à Madame.

LISETTE.

Un mauvais!

ÉRASTE.

Mais, s'il est bon, Lucinde est engagée à faire le contraire. Ne dites-vous pas que c'est la règle?

LISETTE.

Cela est bien différent; une femme-de-chambre est, par son état, le conseil privé de Madame; et Madame, quand elle sait vivre, ne doit rien faire sans l'avis de sa femme-de-chambre; c'est encore la règle.... Mais revenons à notre entretien de tantôt; nous étions convenus, ce me semble....

ÉRASTE.

Voici Frontin, et j'ai mes raisons pour ne point parler de cela devant lui.

LISETTE, à part.

Il croit que je l'aime encore. (*Haut à Eraste.*) Soyez en repos. (*A part.*) Je vais faire confidence de cet amour à Lucinde; elle pourrait se facher si je lui en fesais mystère.

## SCÈNE IX.

### ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Bonjour, mes amis. Hé bien! qu'est-ce? Comment te portes-tu, mon enfant? Tu peux à présent me faire ta cour. J'ai quelques minutes à te sacrifier.

LISETTE, tendrement.

Adieu, L'Orange.

FRONTIN.

Hem?

LISETTE, plus tendrement.

Adieu, L'Orange.

## SCÈNE X.

### ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, voilà des adieux significatifs.

ÉRASTE.

Nous nous adressions à merveille pour en faire une confidente! Cette folle s'est imaginée que je l'aimais, et bien plus, Frontin, elle m'aime.

FRONTIN.

Cela ne se peut pas, Monsieur.

ÉRASTE.

Il est vrai que la préférence doit t'étonner, mais cela ne laisse pas d'être.

FRONTIN.

La chienne!

ÉRASTE.

Rassure-toi, je te l'abandonne.

FRONTIN.

Vous me faites-là un beau présent! M'abandonner une perfide! J'enrage! Mais je suis un grand sot: je ne l'aimais pas, et son inconstance me pique.

ÉRASTE.

Lucinde ne me paraît point disposée en faveur de Mondor, cela me rassure. Lisette est chargée de l'affaire des vers. Mais mon amour que deviendra-t-il? Et quelles mesures prendre pour le faire triompher!

FRONTIN.

Voilà enfin l'épreuve de votre roman.

ÉRASTE.

Ah! bon, je puis corriger ici; il n'y a pas d'apparence qu'on vienne m'interrompre. Lucinde est rentrée, et je ne crois pas qu'elle

sorte de sitôt... Je reconnais là mon imprimeur; quel papier! quel caractère!

FRONTIN.

Les doigts me démangent dès que je vois écrire; c'est une rage: aussi porté-je toujours avec moi mon papier. Allons, cédons au noble transport qui nous anime, écrivons, instruisons l'univers .. Trouvons d'abord un titre heureux: (*Le parfait domestique.*) Fort bien! (*L'histoire curieuse et véritable du célèbre Frontin.*) Charmant début!

## SCÈNE XI.

### LUCINDE, ÉRASTE, FRONTIN.

LUCINDE, à part.

Lisette vient de m'étonner. Les sentimens que ce garçon fait paraître annonceraient en lui des inclinations plus relevées. Mais j'ai des soupçons sur sa naissance que je veux éclaircir. Le voilà, si je ne me trompe, dans quelque occupation sérieuse. Approchons doucement, et sachons ce que ce peut-être.

ÉRASTE.

Le désagréable métier que celui de corriger des ouvrages! Voilà déjà plus de dix fautes dans le premier feuillet. Tu lui diras, de ma part, que je suis tout-à-fait mécontent.

LUCINDE.

Je n'y manquerai pas.

FRONTIN.

Comment diable! J'écris comme un ange! Si cela continue l'ouvrage sera court; je n'en ai fait que trois pages, et me voilà presqu'à la fin. Eh bien, il ennuiera moins.

ÉRASTE.

Si tu voulais bien ne pas parler si haut.

FRONTIN.

Au reste, c'est une belle qualité, et même assez rare, que de savoir être laconique; mais aussi ne faut-il rien omettre des principales actions de ma vie. Récapitulons un peu. Dans les circonstances de ma naissance, je n'ai rien oublié que le nom de mon père; mais ce n'est pas ma faute; que ne s'est-il fait connaître? Voilà mes campagnes sur mer: de Toulon à Marseille, et de Marseille à Toulon.

ÉRASTE.

On a bien raison de dire qu'un ouvrage n'est pas encore achevé, quand il est entre les mains d'un imprimeur.

FRONTIN.

*Chapitre troisième* » Comme quoi Frontin » paraît à la cour; rend de grands services à

» un jeune seigneur, et le met dans le monde,
» au moyen des bonnes connaissances qu'il
» lui donne. »

LUCINDE, à part.

Votre style me paraît beau.

ÉRASTE.

Trouvez-vous cela, M. Frontin? Je suis fort aise qu'il soit de votre goût.

FRONTIN.

» Frontin reçu valet-de-chambre de Mon-
» sieur ***. » Il faut avoir de la discrétion et
» ne point nommer les masques. « Il vole son
» maître qui s'en aperçoit, et ne le chasse
» point. » Je connaissais mon homme; il m'aurait chassé, si je l'avais servi fidèlement.

ÉRASTE.

Il n'est pas permis de tenir contre tant de sottises. Demande-lui s'il se moque de moi.

LUCINDE, à part.

Cela suffit, je lui dirai.

ÉRASTE.

M. Frontin fait l'agréable; il adoucit sa voix : il en est, sans doute, à quelque endroit tendre de son roman.

FRONTIN.

Me voici à l'infidélité de ma coquette. Allons, broyons du noir, barbouillons-la des

plus affreuses couleurs; que ce tableau effraie tout son sexe, qu'il soit semé de réflexions; les réflexions sont la rocambole des romans.

LUCINDE, à part.

Son héroïne ne ressemble guère au portrait qu'il en fait.

FRONTIN.

« J'entre dans un bosquet pour rêver à la » perfide, je la trouve sur un lit de gazon, » en pet-en-l'air. »

ÉRASTE.

Frontin! Frontin!

FRONTIN.

Attendez Monsieur, je n'ai plus qu'un mot à écrire. « Je lui jette un coup-d'œil assez » farouche, elle veut fuir mes reproches; » mais un orage épouvantable inonde tout-à-» coup le jardin. Déjà le bosquet est entouré » d'eau, ma perfide en a jusqu'à mi-jambe; » je ne daigne pas lui donner le moindre » secours, et je monte sur un arbre. » Quelle magnifique description!

ÉRASTE.

Frontin!

FRONTIN.

Je suis à vous... (*Apercevant Lucinde.*) Ah! nous sommes perdus!

(Il tousse, et fait des signes à Éraste.)

ÉRASTE.

Qu'as-tu donc? Que veux-tu dire?

LUCINDE.

L'Orange, sais-tu bien qu'il est ridicule de me faire attendre si long-tems pour une bagatelle semblable?

ÉRASTE, se retournant.

Ah ciel!... Madame, je vous fais mille excuses; je ne vous croyais pas si près.

LUCINDE.

A quoi étiez-vous donc occupé?

FRONTIN.

Madame, il est inutile de vous rien déguiser. J'ai quelque goût pour les relations, et je m'amuse de tems en tems à en donner au public. Cela ne doit point vous surprendre; car je suis petit-fils en ligne directe de ce cocher fameux qui a tant fait de bruit dans Paris. Mais j'ai toujours négligé l'orthographe, et L'Orange, mon camarade, me sert pour ces minuties. Nous partageons les profits.

ÉRASTE, bas à Frontin.

Misérable! Qu'as-tu fait? M'avoir ainsi laissé surprendre!

FRONTIN.

C'est l'effet de la composition; j'étais dans l'enthousiasme. Adieu, camarade.

## SCÈNE XII.

### LUCINDE, ÉRASTE.

LUCINDE, bas.

Que veut dire ceci ? Il parle à Frontin d'un air d'autorité ! (*Haut.*) L'Orange, où avez-vous connu ce garçon-là ?

ÉRASTE.

Madame, notre connaissance s'est faite à Lyon.

LUCINDE.

Êtes-vous de cette ville ?

ÉRASTE.

Je crois qu'oui, Madame. (*A part.*) Je suis tout troublé.

LUCINDE.

Vous croyez ? ce sont de ces choses qu'on peut affirmer sans aucun doute : je connais les principales maisons de cette ville ; j'y ai même des parens. Avez-vous servi dans ce pays ?

ÉRASTE.

Non, Madame ; vous êtes la première personne à qui j'aie eu l'honneur d'offrir mes services.

LUCINDE.

Je vous ai pris chez moi sans beaucoup m'informer de vous. Votre physionomie, votre façon de penser et de vous exprimer, un certain air au-dessus de votre état, tout m'a parlé pour vous. Je crois que je ne me suis point trompée, et je suis fort satisfaite de vous avoir.

ÉRASTE.

Madame, l'envie de vous contenter et de mériter vos bontés m'aura sans doute donné de nouveaux talens. Heureux de voir agréer mon zèle par la personne qui le mérite le mieux !

LUCINDE.

Ce n'est point un compliment que je vous demande; je veux connaître votre famille, et non pas votre esprit; je sais que vous n'en manquez pas. Apprenez-moi qui vous êtes, qui sont vos parens, pourquoi vous vous trouvez réduit à cet état? Car il me semble que vous n'avez point été élevé pour servir. On ne voit point de gens de votre sorte agir avec cette liberté, cette aisance qu'on n'acquiert que dans un certain monde. Je dirai plus, j'ai remarqué en vous des sentimens qui ne se trouvent guère que dans des personnes bien nées, et dont l'éducation a perfectionné le bon naturel.

ÉRASTE, à part.

Que cet examen est rude à soutenir! (*Haut.*) Madame, mes parens ne sont pourtant pas riches; mais ils coulent des jours paisibles dans cet heureux état de médiocrité où la fortune est trop bornée pour inspirer de vains désirs, où les désirs sont trop modérés pour souhaiter une plus grande fortune.

LUCINDE.

Mais comment donc? Voilà l'état du vrai sage. Pourquoi les avez-vous quittés? Je vous crois trop raisonnable pour vous soupçonner de vous être brouillé avec eux... Vous serait-il arrivé quelque affaire? Auriez-vous des raisons pour vous cacher?.... Vous me paraissez embarrassé. Rassurez-vous, je n'ai point envie de vous nuire. Dites-moi, l'amour n'aurait-il point de part à tout ceci?

ÉRASTE.

L'amour, Madame? Quoi! vous pourriez penser.....

LUCINDE, bas.

Quelle agitation! Lisette a raison, il l'aime. (*Haut.*) Je ne suis point si sévère, et je sais qu'à votre âge on peut, sans crime, avoir une inclination. Je crois même m'être aperçue qu'il y a ici quelqu'un qui ne vous est pas indifférent. Oui, L'Orange, vous aimez, con-

venez-en. (*Bas.*) C'est pourtant dommage; car, en vérité, Lisette ne le vaut pas.

ÉRASTE.

Hélas! Madame, il n'est que trop vrai qu'on n'est pas maître de son cœur; mais je mourrais plutôt que de sortir du respect que je vous dois.

LUCINDE, bas.

Il a peur de m'offenser en aimant ma femme-de-chambre. Hélas! il s'offense lui-même. (*Haut.*) Puisque vous êtes entraîné par un penchant que vous ne pouvez vaincre, je vous avoue que vous êtes à plaindre; car enfin, avez-vous bien réfléchi sur l'objet et aux suites de votre passion?

ÉRASTE, bas.

Je n'en doute plus, elle sait que je l'aime.

LUCINDE.

C'est parce que je vous connais de la raison, que je veux que vous en fassiez usage. Répondez-moi, L'Orange, c'est chez moi que vous aimez?

ÉRASTE.

Oui, Madame; mais vous cherchez à me rendre malheureux. Quel intérêt peut vous faire désirer de savoir ce qui se passe dans mon cœur? Mais que dis-je? Vous ne l'ignorez pas, et vous ne voulez m'arracher l'aveu de ma

témérité, que pour m'en punir avec la dernière rigueur.

LUCINDE, bas.

L'aveu de sa témérité! L'amour le met hors de lui-même. (*Haut.*) Non, je ne veux pas vous en punir, mais vous tirer de votre aveuglement, s'il est possible.

ÉRASTE.

Ah! Madame, puisque vous êtes instruite de mon secret, soyez-le aussi de ma résolution. Oui, quoi qu'il en puisse arriver, j'adorerai toute ma vie le charmant objet...

LUCINDE.

Cela est un peu fort. De l'adoration! Le charmant objet! Mais on doit pardonner ce langage à l'amant prévenu.

ÉRASTE.

L'amour ne m'aveugle point, Madame, mes expressions sont beaucoup au-dessous de ma pensée; et la beauté, l'esprit et le cœur de celle que j'adore sont infiniment au-dessus de l'un et de l'autre; c'est une justice que vous lui rendriez vous-même, si l'éloge ne vous fesait pas rougir.

LUCINDE.

Oh! c'en est trop. Quoi! L'Orange, songez-vous bien que votre amour pour elle me fait éprouver votre impolitesse?

ÉRASTE.

Moi, Madame?

LUCINDE.

Allons, je vois bien que le mal a besoin d'un prompt remède, puisqu'il vous fait tourner l'esprit. Soyez tranquille, j'approuve votre passion, puisque vous le voulez, et dès demain vous serez heureux.

ÉRASTE.

Madame, je le vois, l'ironie est le parti que vous prenez. Je ne suis pas digne, en effet, de votre colère; mais sans votre ordre je ne serais pas coupable.

LUCINDE, bas.

Il traite cette affaire on ne peut plus sérieusement. (*Haut.*) L'Orange, je sais les dispositions de votre maîtresse, et vous pouvez compter qu'en recevant votre main, son sort sera, pour le moins, aussi heureux que le vôtre.

ÉRASTE, bas.

Elle m'aime! Elle sait donc qui je suis! (*Haut.*) Ah! Madame, est-il quelque mortel qui se soit jamais trouvé dans une situation plus heureuse et plus charmante? Vous approuvez ma tendresse, vous souffrez que je vous consacre une vie que je jure de passer à vos pieds.

(Il se met à genoux.)

LUCINDE.

Vous poussez trop loin la reconnaissance, L'Orange, et c'est sans doute encore une suite du dérangement où vous jette votre amour. Levez-vous, et allez trouver Lisette de ma part.

ÉRASTE.

Que lui dirai-je, Madame?

LUCINDE.

Tout ce qu'il vous plaira. Ne voudriez-vous pas que je vous dictasse les choses que vous avez à lui dire? Arrangez-vous avec elle.

ÉRASTE.

Mais, Madame, elle est donc dans votre confidence?

LUCINDE.

Non vraiment; c'est moi qui ai l'honneur d'être dans la sienne. (*Bas.*) Il est absolument dérangé! Il me fait pitié. (*Haut.*) Dites-lui donc, puisqu'il faut que ce soit moi qui vous instruise, que je consens à son mariage avec vous, et que je me charge même de sa dot.

ÉRASTE.

Son mariage avec moi, Madame? Il n'en a jamais été question.

LUCINDE.

Oh! je m'impatiente, à la fin. Quoi donc?

Vous aimez une fille chez moi, sans qu'il soit question de mariage?

ÉRASTE.

Je ne l'aime point, Madame.

LUCINDE, à part.

Ciel! qu'entends-je? il aime ici, et ce n'est point Lisette.

ÉRASTE, à part.

Elle me parlait de Lisette!

LUCINDE.

Vous m'en imposez, L'Orange. Lisette n'est point fille à m'avancer des faussetés; et puisque vous osez aimer chez moi, il n'y a quelle et le mariage qui puissent justifier votre hardiesse. Pesez bien sur ce que je vous dis, et laissez-moi seule.

ÉRASTE.

Madame....

LUCINDE.

Sortez, vous dis-je.

ÉRASTE.

Je suis perdu!

## SCÈNE XIII.

LUCINDE, seule.

Je crains d'avoir approfondi ce que je vou-

drais ignorer. L'Orange, que je trouvais si poli, si spirituel, pour un domestique, n'est autre chose qu'un amant déguisé. Quelle témérité ! Mais il est jeune, et ce n'est que folie. Il n'a pas senti les conséquences de sa démarche. C'est quelque étourdi, quelque jeune homme de famille, à qui les romans auront gâté l'esprit. Il en fait lui-même ; il n'en faut pas davantage pour tenter des aventures. Je dois pourtant lui rendre justice ; sa passion n'a paru qu'à titre de zèle et du respect le plus soumis. Mais, n'importe ; malgré tout cela, je vais le renvoyer tout à l'heure. Mais, voici Mondor.

## SCÈNE XIV.

### MONDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

Hé bien ! Monsieur, aurons-nous des vers ?

MONDOR.

Oh ! je vous en réponds, et de bons !

LUCINDE.

Je n'en doute point, si vous les faites vous-même.

MONDOR.

Oh ! pour cela je ne suis pas si dupe ; j'aime beaucoup mieux les acheter tout faits, cela est plus commode. J'en ai commandé dix mille au bon feseur ; vous les aurez, je crois,

demain matin, car je les ai payés d'avance. Mais un soin plus important me rappelle auprès de vous : puis-je enfin, savoir comment je suis dans votre esprit et dans votre cœur ?

LUCINDE.

Comme une personne que j'estime beaucoup.

MONDOR.

J'enrage ! Quand une femme dit à un homme qu'elle l'estime, c'est à peu près, comme quand un homme dit à une femme qu'il la respecte. Un peu d'amour ne vaudrait-il pas mieux que cette estime-là ?

LUCINDE.

Quoi ? vous pensez encore à cela ? J'ai cru que c'était pour badiner, que vous m'en aviez parlé tantôt.

MONDOR.

Pour badiner ! Parbleu, Madame, je défie que quelqu'un puisse vous aimer en badinant ; vos yeux y mettent bon ordre.

LUCINDE.

C'est donc tout de bon que vous m'aimez ?

MONDOR.

Oui, Madame, et de bonne foi.

LUCINDE.

Je vais donc vous parler avec sincérité. Vous savez, Monsieur, que je suis veuve.

MONDOR.

Tant mieux.

LUCINDE.

Je jouis de ma liberté, et grâces au ciel, je ne m'en ennuie pas encore.

MONDOR.

Oh! parbleu, vous serez libre avec moi plus que jamais; vous ne serez gênée en rien.

LUCINDE.

Je me gênerais peut-être moi-même. Croyez-moi, Monsieur, vous êtes dans un âge où le joug de l'hymen est bien pesant. Vous vivez content, votre humeur est charmante; dès que vous seriez marié, vous deviendriez rêveur, sombre, chagrin: j'ai dans l'idée, enfin, qu'une femme vous porterait malheur.

MONDOR.

Voilà un conseil qui a tout l'air d'une audience de congé.

## SCÈNE XV.

MONDOR, LUCINDE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, voilà une lettre qui presse.

(Elle sort.)

MONDOR.

C'est sans doute, un échantillon des vers en question... Non vraiment, c'est une lettre de mon frère. Il me donne apparemment des nouvelles de ce neveu dont je vous ai parlé, et dont je suis fort en peine. Madame....

(Voulant s'en aller.)

LUCINDE.

Non, Monsieur, lisez ici; je sais trop combien l'affaire vous intéresse.

MONDOR.

Puisque vous me le permettez...

LUCINDE.

Je souhaite que ce que vous allez apprendre vous tire d'inquiétude.

MONDOR.

Ah!

LUCINDE.

Qu'avez-vous donc?

MONDOR.

Éraste, mon neveu, est à Paris depuis trois mois.

LUCINDE.

Ah! je respire. J'ai cru que vous alliez m'apprendre qu'il était mort, ou dangereusement malade... Je ne vois rien là qui doive

vous affliger; il est peut-être à Paris, et ne peut vous trouver, faute de savoir votre nom : car vous en avez changé, sans beaucoup de raison, ce me semble.

MONDOR.

Sans beaucoup de raison! Quand on s'est battu, qu'on a tué son homme, et que l'affaire n'est pas encore accommodée...

LUCINDE.

Mais votre neveu était-il seul? n'avait-il personne avec lui?

MONDOR.

Il est parti, à ce qu'on m'écrit, avec un domestique nommé Frontin.

LUCINDE, bas.

Ah! qu'entends-je? (*Haut.*) Frontin vient souvent ici; il est des amis de l'Orange, et l'un ou l'autre vous en donnera peut-être des nouvelles. Lisette!

## SCÈNE XVI.

LUCINDE, MONDOR, LISETTE.

LISETTE.

MADAME.

LUCINDE.

Que l'on cherche Frontin, il peut rendre

à Monsieur un grand service, duquel il sera récompensé : et que L'Orange vienne ici sur-le-champ. Rassurez-vous, Monsieur, vous apprendrez bientôt ce qu'est devenu votre neveu.

MONDOR.

Hélas! Madame, que me servirait de le retrouver? Vous le dirai-je? Il est perdu pour moi, après l'indigne action par laquelle il vient de déshonorer, lui et toute sa famille.

LUCINDE.

Qu'a-t-il donc fait? expliquez-vous, de grâce.

MONDOR.

Son père me marque qu'il a appris, et cela par des gens qui l'ont vu en cet état, qu'Éraste est au service d'une dame.

LUCINDE, à part.

Ah! ciel! Éraste est chez moi.

MONDOR.

Je vous suis bien obligé, Madame, de prendre tant de part à cette affaire. Je connais votre bon cœur. Jugez de ma douleur; vous m'en voyez pénétré. Se faire laquais! un enfant de famille! un fils unique!

LUCINDE.

Écoutez, il me vient une idée : peut-être est-il amoureux de la personne qu'il sert ?

MONDOR.

Parbleu ! que ne se donne-t-il pour ce qu'il est ? Si elle le refusait, elle serait bien difficile.

LUCINDE.

Vous m'avez dit qu'il était bien fait ; qu'il avait de l'esprit ?

MONDOR.

Oh ! de l'esprit, il n'en a que trop ! Mais point de jugement. A quoi croiriez-vous qu'il passait son tems ? à faire des romans. La belle occupation !

LUCINDE.

Des romans ? Mais cela amuse.

MONDOR.

Oui, Madame, des romans, et de plus des vers ! Des vers et des romans ? N'y a-t-il pas là de quoi faire tourner la cervelle la mieux timbrée ? Il ne lui manquerait plus que de faire des comédies, pour être tout-à-fait joli garçon !

## SCÈNE XVII.

LUCINDE, MONDOR, ÉRASTE.

ÉRASTE.

MADAME, je me rends à vos ordres.

LUCINDE.

L'Orange, Monsieur se trouve dans un grand embarras. Il ne sait ce que peut être devenu un neveu qu'il attendait ; vous pouvez l'avoir connu, puisque vous êtes de Lyon; il se nomme Éraste.

ÉRASTE, à part.

Qu'entends-je ! Mondor est mon oncle. Ah ! que vais-je devenir ?

LUCINDE, bas.

Quelle situation ! J e la partage : le pauvre garçon !

MONDOR, à Lucinde.

Il paraît surpris; il faut qu'il sache où est Éraste.

LUCINDE, à Mondor.

Parlez-lui doucement, ne l'effarouchez point.

MONDOR.

Viens-ça, coquin.... Non, non... Rassure-

toi, mon ami. Je ne t'accuse point d'être d'intelligence avec mon neveu. Tu le connais donc?

ÉRASTE.

Oui, Monsieur.

MONDOR.

Et tu sais, sans doute, la belle équipée qu'il a faite, ce fripon-là?

ÉRASTE.

Je sais, Monsieur ce que vous voulez dire; mais ne l'accablez pas de votre courroux. Il a trouvé, dans la faute même qu'il a commise, une punition plus sévère que celle que vous pourriez lui faire éprouver. Il est méprisé de celle qu'il adore; que faut-il de plus à votre vengeance?

MONDOR.

Le pauvre garçon en a la larme à l'œil; il s'intéresse furieusement pour mon neveu. Et bien, fais en sorte qu'il paraisse à mes yeux d'une façon que je puisse le reconnaître sans rougir. Tu sais où il est?

ÉRASTE.

Non, Monsieur, je l'ignore. (*A part.*) Ah! si j'allais être découvert devant Lucinde, que deviendrais-je?

MONDOR.

Mais puisque tu sais qu'il est chez une

dame.... Chez une dame! chez quelque coquette, sans doute?

ÉRASTE.

Ah! Monsieur, qu'osez-vous dire?

MONDOR.

Parbleu, je m'en rapporte à Madame. Une femme qui a des laquais de cette espèce...

LUCINDE.

Voici Frontin.

MONDOR.

Ah! bon.

ÉRASTE.

Tout est perdu!

## SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, à Frontin.

Si tu peux lui donner des nouvelles de ce qu'il cherche, ta fortune est faite.

FRONTIN.

Je tâcherai de profiter de l'occasion. De quoi s'agit-il?

LISETTE.

Il te le dira lui-même. Monsieur, voilà

Frontin, cet honnête garçon à qui vous voulez parler.

(Éraste fait des signes à Frontin.)

FRONTIN, à Mondor.

Monsieur, il est bien flatteur pour moi, que mon étoile m'ait procuré l'honneur de la satisfaction de...

MONDOR, le prenant au colet.

Point de compliment; tranchons court, s'il vous plaît.

FRONTIN

Monsieur, je suis bien votre serviteur. (*Bas.*) Quelle est donc cette fortune?

MONDOR.

Où est Éraste, mon neveu? Qu'est-il devenu?

FRONTIN.

Éraste, Monsieur?.... (*A Lisette.*) Ah! traîtresse!

MONDOR.

Qu'as-tu fait de mon neveu?

FRONTIN.

L'Orange, ne saurais-tu pas où il est?

ÉRASTE, bas.

Garde-toi de me nommer.

MONDOR.

S'il ne répond, qu'on aille chez un commissaire.

FRONTIN.

L'Orange, un commissaire ?

MONDOR.

Parleras-tu ?

FRONTIN.

Parbleu, voilà bien des façons ! c'est moi qui suis votre neveu ; voyez si vous voulez être mon oncle ?

LUCINDE.

Le fripon !

FRONTIN.

Traiter de la sorte un neveu ! Le sang ne parle plus aujourd'hui.

LISETTE.

C'est un imposteur : son nom est Frontin, je le connais depuis plus de six ans.

MONDOR.

Comment, malheureux ! Tu es assez hardi pour prendre le nom d'Éraste, et tu n'es que son valet ? Qu'on aille de ce pas....

FRONTIN.

Eh ! non, Monsieur, que personne ne bouge. L'Orange, épargne-moi une indiscré-

tion; avoue toi-même que tu es Eraste, puisqu'on ne veut pas que je le sois.

ÉRASTE, se jetant aux genoux de Mondor.

Eh bien! Monsieur, vous voyez ce neveu, qui ne doit plus vous sembler digne de l'être.

LISETTE.

Eraste! lui?

FRONTIN.

A propos, je te félicite de ta conquête.

LUCINDE, à Éraste.

Eh! par où ai-je mérité, Monsieur, une démarche aussi hardie, et aussi offensante?

ÉRASTE.

Ah! Madame, songez du moins, que je ne suis jamais sorti de ce respect auquel je m'étais voué en entrant auprès de vous.

MONDOR.

Dit-il vrai, Madame?

LUCINDE.

Je ne puis l'en dédire; c'est une réflexion que je fesais même il y a quelques momens. Je n'ai pas moins lieu de me plaindre de son étourderie; elle m'expose à des bruits que je n'ai pas mérités, et L'Orange doit pour jamais renoncer à me voir. Je ne veux pas cependant

qu'il sorte sans récompense; je connais le prix des services qu'il m'a rendus, et lui tiens compte de ceux qu'il aurait voulu me rendre. Prenez eette boîte; je croirais vous offenser, si je vous payais autrement.

ÉRASTE.

Madame....

LUCINDE.

Prenez-là, vous dis-je? Adieu, L'Orange.

## SCÈNE XIX.

MONDOR, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

MONDOR.

On se moque de vous, mon cher neveu; mais consolez-vous, elle m'a refusé moi-même.

ÉRASTE.

Que vois-je! son portrait?

MONDOR.

Son portrait! ah! fripon! Que je le voie... Oui, ma foi. Tu es trop heureux. Donne-le moi, tu vas avoir l'original.

ÉRASTE.

Quoi! vous croyez?... Elle se sera peut-être trompée.

MONDOR.

Cours vite après elle. Mais va changer d'habit auparavant ; elle a congédié L'Orange, et c'est Éraste qu'elle demande.

ÉRASTE.

Peut-on jouir d'un plaisir plus parfait ?

FRONTIN.

Adieu, fidèle Lisette.

LISETTE.

Tu es encore bienheureux, faquin, que je ne t'aie trompé qu'en herbe.

FRONTIN.

Va, je te défie de me tromper autrement.

FIN DE L'AMANT AUTEUR ET VALET.

# ARLEQUIN SAUVAGE,

## COMÉDIE EN TROIS ACTES,

## PAR DELISLE,

Représentée, pour la première fois, par les comédiens Italiens, en 1721.

## NOTICE

# SUR DELISLE.

---

Louis-François Delisle de la Drevetière, issu d'une famille noble du Périgord, naquit à Suze-la-Rousse, près de Pierrelate en Dauphiné, et vint faire ses études à Paris, où il fit ensuite un cours de droit. L'amour du plaisir et le goût des lettres le détournèrent bientôt de l'étude des lois. Son père ne pouvant lui payer de pension à Paris, il se vit obligé de vivre de ses talens littéraires, et travailla pour le théâtre Italien où l'on ne jouait encore que des farces grossières. Delisle fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, le Molière du théâtre Italien, en ce qu'il fut le premier qui y donna des comédies régulières. La première pièce par laquelle il y débuta, fut *Arlequin Sauvage*. L'année suivante, il donna *Timon le Misantrope* qui eut un grand succès, et après cela *Arlequin au banquet des sept Sages*. Cette pièce fut suivie du *Banquet ridicule*.

En 1725, il fit paraître une comédie du *Faucon* tirée de Boccace. Il fit jouer en outre diverses autres pièces, dont voici les titres :

*Le Berger d'Amphryse, le Valet auteur, Arlequin astrologue, Arlequin grand Mogol,* etc.

Il a aussi publié un poëme qui a pour titre, *Essai sur l'amour-propre,* 1738; *la Découverte des longitudes* in-12, et quelques pièces de vers qui ont été recueillies en un seul volume il y a bien long-tems, et dont on ne se souvient plus aujourd'hui, quoiqu'il s'y trouve des vers heureux et de bonnes tirades. Il faut dire aussi qu'i se hasarda, en 1732, de faire jouer une tragédie intitulée *Danaüs,* qui n'eut aucun succès et n'en méritait point. S'il est reconnu qu'il est impossible aux plus grands auteurs comiques de faire une bonne tragédie, à plus forte raison à ceux du 3e ordre.

Delisle, né avec un caractère fier, taciturne et rêveur, qui n'admettait point les conseils de la critique, avait beaucoup de peine à s'abaisser même auprès des grands : il y avait, disait-il, « trop à souffrir dans leurs antichambres. » Aussi ne fit-il jamais fortune, et après avoir vécu dans la misère, il mourut, en novembre 1756, dans un âge avancé.

Sa comédie d'*Arlequin Sauvage* serait encore revue aujourd'hui avec plaisir au théâtre. *Timon le Misantrope* est pris d'une comédie en un acte et en vers d'un nommé

Brécourt, et jouée en 1684. L'auteur, comédien fameux alors, fit des efforts si extraordinaires pour en faire valoir le principal rôle, qu'il se rompit une veine, accident par suite duquel il mourut.

Il y a dans ces deux pièces des scènes ingénieuses et amusantes, et elles plaisent beaucoup à la lecture, ce que l'on n'avait pu dire auparavant d'aucune des pièces jouées au théâtre Italien, et ce qu'on n'a pas souvent dit des pièces mêmes qui y ont été jouées depuis, quoique Marivaux, Moissy, Voisenon, Favart, et autres auteurs y aient fait jouer leurs meilleurs ouvrages. Telle fut la célébrité d'*Arlequin Sauvage* pendant long-tems, que lorsque Voltaire annonça en société qu'il allait donner dans Alzire la peinture du contraste des mœurs américaines avec celles de l'Europe, quelqu'un lui répondit assez impertinemment: » Je vois d'ici que c'est Arlequin Sauvage,» mot que le grand tragique n'oublia jamais. La Harpe s'est animé à décrier ces deux pièces de Delisle, auxquelles il a supposé une importance philosophique et politique qu'elles sont loin d'avoir. « Quand on nous amène de si loin des docteurs » *sauvages*, dit-il, pour réformer notre civi- » lisation, il ne faut pas du moins que leur » pure nature soit aussi inconséquente que

» notre philosophie, qui n'est que la nature » perverse. » Il serait presque tenté d'attribuer notre révolution à ces deux pièces. C'est bien leur faire de l'honneur, et certes le pauvre Delisle n'avait pas des intentions aussi séditieuses.

---

## PERSONNAGES.

LÉLIO, amant de Flaminia.
MARIO, autre amant de Flaminia.
PANTALON, père de Flaminia.
FLAMINIA, amante de Lelio.
VIOLETTE, suivante de Flaminia.
ARLEQUIN, sauvage.
SCAPIN, valet de Lelio.
UN MARCHAND.
UN PASSANT.
L'HYMEN.
L'AMOUR.
TROUPE D'AMOURS
TROUPE DE PLAISIRS.
TROUPE D'ARCHERS.

La scène est à Marseille.

# ARLEQUIN SAUVAGE,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

LELIO, SCAPIN.

LELIO.

As-tu tout préparé pour mon départ ?

SCAPIN.

La felouque est arrêtée, et vous pourrez partir demain à l'heure que vous voudrez.

LELIO.

Je prétends que le jour ne me trouve pas dans Marseille : tous les moments que je passe loin de Flaminia, me semblent des siècles ; et je me livrerais avec plaisir à la fureur des tempêtes, si elles me poussaient vers cette belle avec plus de rapidité.

SCAPIN.

Laissons-là les tempêtes, c'est une voiture trop incommode ; l'expérience que nous

en avons faite dans notre naufrage, ne doit nous laisser aucune tentation pour leur secours. Consultez un peu votre Sauvage sur cela.

LELIO.

Il est vrai que sa frayeur était grande ; et, si j'avais pu rire dans le péril où nous étions, je me serais diverti de sa colère et des injures qu'il me disait à cause du danger où je l'avais exposé.

SCAPIN.

Il fut pourtant le moins embarrasser ; dès que le vaisseau fut échoué, il n'attendit pas la chaloupe pour se sauver, mais il se jetta à la nage et fut le premier hors de danger, sans s'embarrasser de ceux qu'il y laissait.

LELIO.

A propos d'Arlequin, où l'as-tu laissé ?

SCAPIN.

Il est dans l'admiration de tout ce qu'il voit, et vous ririez de son étonnement.

LELIO.

Je l'imagine assez ; c'est pour m'en ménager le plaisir que j'ai défendu de l'instruire de nos coutumes. La vivacité de son esprit, qui brillait dans l'ingénuité de ses réponses, me fit naître le dessein de le mener en Europe avec son ignorance : je veux voir en lui la

nature toute simple opposée parmi nous aux Lois, aux Arts et aux Sciences ; le constraste sans doute sera singulier.

SCAPIN.

Des plus singuliers.

LELIO.

Va tout préparer pour demain, je vais chercher dans cette campagne un homme avec qui j'ai quelques affaires.

## SCÈNE II.

MARIO, LELIO.

MARIO.

Je commence à croire sérieusement que les mariages sont écrits dans le ciel, et qu'ils s'accomplissent sur la terre. A peine Flaminia est dans cette ville, que je l'aime. Je parle, et son père me l'accorde : voilà mener les choses de bon pied, Mais que vois-je ! N'est-ce pas Lelio ? Oui, c'est lui-même. Seigneur Lelio ?

LELIO.

Ah ! mon cher ami, est-ce vous ?

MARIO.

Je suis charmé de vous voir ; personne n'a pris plus de part à votre malheur que moi.

Pardonnez à mon empressement ; votre naufrage a-t-il été aussi funeste à votre fortune que l'on me l'a écrit en Espagne ?

LELIO.

J'y devais tout perdre ; mais heureusement j'ai retrouvé ce que j'avais de plus précieux, et ce que j'y ai perdu n'est pas considérable.

MARIO.

Voilà la nouvelle du monde qui pouvait le plus me flatter, et je vous en félicite de tout mon cœur. Mais par quelle aventure êtes-vous dans cette ville ?

LELIO.

Par l'impatience de voir un objet aimable qui m'appelle en Italie. Je l'aimais avant mon voyage, le père me l'avait accordée, et nous étions sur le point d'être heureux, lorsque je me vis obligé d'aller aux Indes, pour y recueillir une riche succession. Comme je trouvai les choses en règle, j'eus bientôt fini mes affaires : je partis : j'ai fait naufrage sur la côte d'Espagne. Après en avoir ramassé les débris, et donné ordre à quelques affaires, je me suis embarqué sur un vaisseau de cette ville, pour passer d'ici en Italie.

MARIO.

Je suis charmé de tout ce que vous me

dites. Pour vous rendre confidence pour confidence, je vous dirai que je suis amoureux aussi, et que je vais me marier.

LELIO.

Comme je suis persuadé que vous faites un choix digne de vous, je vous en félicite de tout mon cœur.

MARIO.

La personne est aimable, riche, et d'un bon caractère.

LELIO.

C'est tout ce que l'on peut souhaiter. Est-elle de cette ville ?

MARIO.

Non, elle est Italienne; c'est la fille d'un de mes amis. Des affaires importantes l'ont appelé ici, où il est depuis quinze jours avec cette aimable personne. Comme il est logé chez moi, j'ai eu occasion de la voir souvent : elle m'a plu, je l'ai dit au père, il me l'accorde; voilà en deux mots toute mon histoire.

LELIO.

Je souhaite que la possession de cette charmante personne, et le tems que vous aurez de vous mieux connaître, ne fassent qu'augmenter vos feux.

MARIO.

J'espère d'être heureux avec elle. Mais

vous me ferez bien l'honneur d'assister à ma noce.

LELIO.

Je m'y convierais moi-même si je pouvais. Vous aimez, et vous connaissez l'inquiétude des amans, lorsqu'ils sont éloignés de ce qu'ils aiment; ainsi je n'ai besoin que de mon amour pour me justifier auprès de vous : j'ai quelques affaires dans cette ville, auxquelles il faut que je donne ordre, et je pars demain. Adieu, je suis obligé de vous quitter ; j'aurai l'honneur de vous embrasser chez vous avant que de partir.

MARIO.

Je suis fâché de ne pouvoir vous arrêter, mais il faut vous laisser libre. Adieu.

## SCÈNE III.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Allons ; mais voilà Arlequin.

ARLEQUIN.

Les sottes gens que ceux de ce pays ! les uns ont de beaux habits qui les rendent fiers ; ils lèvent la tête comme des autruches ; on les traîne dans des cages, on leur donne à boire

et à manger, on les met au lit, on les en retire; enfin on dirait qu'ils n'ont ni bras ni jambes pour s'en servir.

LELIO.

Le voilà dans les réflexions: il faut que je m'amuse un moment de ses idées. Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah! te voilà! Bonjour, mon ami.

LELIO.

A quoi penses-tu donc?

ARLEQUIN.

Je pense que voici un mauvais pays, et, si tu m'en crois, nous le quitterons bien vite.

LELIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que j'y vois des sauvages insolens qui commandent aux autres, et s'en font servir; et que les autres, qui sont en plus grand nombre, sont des lâches, qui ont peur, et font le métier des bêtes: je ne veux point vivre avec de telles gens.

LELIO.

Tu loueras un jour ce que ton ignorance te fait condamner aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Je ne sais : mais vous me paraissez de sots animaux.

LELIO.

Tu nous fais beaucoup d'honneur. Écoute: tu n'es plus parmi des sauvages qui ne suivent que la nature brute et grossière, mais parmi des nations civilisées.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela, des nations civilisées ?

LELIO.

Ce sont des hommes qui vivent sous des lois.

ARLEQUIN.

Sous des lois ! Et quels sauvages sont ces gens-là ?

LELIO.

Ce ne sont pas des sauvages, mais un ordre puisé dans la raison, pour nous retenir dans nos devoirs, et rendre les hommes sages et honnêtes gens.

ARLEQUIN.

Vous naissez donc fous et coquins dans ce pays ?

LELIO.

Pourquoi le penses-tu ?

ARLEQUIN.

Il n'est pas bien difficile de le deviner. Si vous avez besoin de lois pour être sages et honnêtes gens, vous êtes fous et coquins naturellement : cela est clair.

LELIO.

Bon ! nous naissons avec nos défauts comme tous les hommes ; la raison seule soutenue d'une bonne éducation peut les réformer.

ARLEQUIN.

Vous avez donc de la raison ?

LELIO.

Belle demande ! sans doute.

ARLEQUIN.

Et comment est faite votre raison ?

LELIO.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux savoir ce que c'est que votre raison.

LELIO.

C'est une lumière naturelle qui nous fait connaître le bien et le mal, et qui nous apprend à faire le bien et à fuir le mal.

ARLEQUIN.

Eh mort-non de ma vie ! votre raison est faite comme la nôtre.

LELIO.

Apparemment, il n'y en a pas deux dans le monde.

ARLEQUIN.

Mais, puisque vous avez de la raison, pourquoi avez-vous besoin de lois? car, si la raison apprend à faire le bien et à fuir le mal, cela suffit, il n'en faut pas davantage.

LELIO.

Tu n'en sais pas assez pour comprendre l'utilité des lois: elles nous apprennent à faire un bon usage de la vie pour nous et pour nos frères; l'éducation que l'on nous donne nous rend plus aimables à leur égard. Si nous leur offrons quelque chose, nous l'accompagnons de complimens et de politesses qui donnent un nouveau prix à la chose.

ARLEQUIN.

Cela est drôle. Faites-moi un peu un compliment, afin que je sache ce que c'est.

LELIO.

Supposons que je te veuille donner à dîner.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Au lieu de te dire grossièrement: Arlequin, viens dîner avec moi; je te salue poliment, et je te dis: mon cher Arlequin, je vous prie

très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi.

ARLEQUIN.

Mon cher Arlequin, je vous prie très-humblement de me faire l'honneur de venir dîner avec moi. Ah, ah, ah! la drôle de chose qu'un compliment!

LELIO.

Vous ne serez pas traité aussi bien que vous le méritez.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut rien: ôte-le de ton compliment.

LELIO.

Je voudrais bien vous faire meilleure chère.

ARLEQUIN.

Eh bien! fais-la moi meilleure, et laisse tout ce discours inutile.

LELIO.

Ce que je te dis n'empêche pas que je ne te fasse bonne chère; ce n'est que pour te faire comprendre que je t'aime tant, et que mon estime pour toi est si forte, que je ne trouve rien d'assez bon pour toi.

ARLEQUIN.

Tu me crois donc bien friand? Allons, je te passe le compliment, puisqu'il n'empêche point que tu ne me fasses bonne chère, quoi-

qu'à te parler franchement, j'aurais bien autant aimé que tu m'eusses dit sans façon que tu me vas bien traiter.

LELIO.

C'est-là le moindre avantage que l'éducation produit chez les hommes.

ARLEQUIN.

A te dire la vérité, je trouve cet avantage bien petit.

LELIO.

Elle nous rend humains et charitables.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous fait entrer dans les peines d'autrui.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LELIO.

Elle nous engage à prévenir leurs besoins.

ARLEQUIN.

Cela est excellent.

LELIO.

A protéger l'innocence, à punir les vices C'est par elle que dans ce pays on trouve à la porte tout ce dont on a besoin, sans se donner la peine de l'aller chercher: on n'a qu'à par-

ler, et sur-le-champ on voit cent personnes qui courent pour prévenir vos besoins.

ARLEQUIN.

Quoi! l'on vous apporte ici tout ce que vous demandez pour vous épargner la peine de l'aller chercher vous-même ?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne donc plus si tu fais si bonne chère, et je commence à voir que dans le fond vous ne valez rien, mais que les lois vous rendent meilleurs et plus heureux que nous; puisque cela est ainsi, je te suis bien obligé de m'avoir mené dans ton pays; pardonne à mon ignorance: tu vois bien qu'à voir tout ce que vous faites, je ne pouvais pas m'imaginer que vous fussiez si honnêtes gens.

LELIO.

Je le sais. Retourne au logis: je te dirai le reste une autrefois.

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

ARLEQUIN, seul.

Ce pays-ci est original! Qui diable aurait jamais deviné qu'il y eût des hommes dans le monde qui eussent besoin de lois pour devenir bons ?

## SCÈNE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

PANTALON.

Que dites-vous de ce pays-ci, ma fille?

FLAMINIA.

Qu'il est charmant, mon père!

PANTALON.

Aimeriez-vous à y rester?

FLAMINIA.

Beaucoup, mon père.

PANTALON.

Eh bien, vous y resterez: notre hôte, le seigneur Mario vous aime, il vous demande en mariage, et je vous ai promise.

FLAMINIA.

Ciel! que m'apprenez-vous? Et Lélio?

PANTALON.

Il le faut oublier; il a perdu son bien par un naufrage, et son état ne vous permet plus de penser à lui, ni lui à vous.

FLAMINIA.

Et qu'importe son état, s'il m'aime tou-

jours, et s'il est toujours aimable? il peut avoir perdu son bien, mais son mérite lui reste.

PANTALON.

C'est perdre son mérite que de perdre son bien.

FLAMINIA.

Oui, pour une autre ame que pour la mienne. Si ses malheurs sont vrais, ils me donneront le plaisir de le retirer des mains de la mauvaise fortune, pour lui rendre par celles de l'amour ce que la tempête lui a ravi.

PANTALON.

Consultez moins votre cœur que votre raison; ce n'est que d'elle que vous avez besoin aujourd'hui.

FLAMINIA.

Mon cœur et ma raison sont d'accord.

(Arlequin pendant cette scène se promène sur le théâtre, et va donner dans le nez de Pantalon.)

ARLEQUIN.

Oh! le plaisant animal! je n'en ai jamais vu comme celui-là. Ah, ah, ah, la ridicule figure!

PANTALON.

Qui est cet impertinent?

ARLEQUIN, à Flaminia.

Dis-moi comment appelles-tu cette bête-là?

FLAMINIA.

Vous êtes un insolent. C'est un homme respectable, qui vous fera rouer de coups si vous n'y prenez garde.

ARLEQUIN.

Lui, un homme? ah, ah, ah, la drôle de figure! Dis-moi, Barbette, de quelle diable d'espèce es-tu donc? car je n'ai jamais vu d'hommes, ni de bêtes, faits comme toi.

PANTALON.

Maraut, si tu ne te retires, tu pourras bien avec ta barbette t'attirer une volée de coups de bâtons.

ARLEQUIN.

Quels diables de gens sont donc ceux-ci? ils se fâchent de tout. (*Haut.*) Je t'appelle barbette, parce que tu as une barbe longue, longue.

VIOLETTE.

Ne lui faites point de mal, Monsieur; ne voyez-vous pas que c'est un pauvre innocent?

ARLEQUIN.

Elle est bonne, celle-là; elle sait apparemment mieux les lois que les autres.

FLAMINIA.

Le pauvre homme a l'esprit troublé.

ARLEQUIN.

Vous en avez menti ; je suis un homme sage, un ignorant, à la vérité, un âne, une bête, un sauvage qui ne connaît point de lois ; mais d'ailleurs un très-galant homme, plein d'esprit et de mérite.

FLAMINIA.

Je le crois, mon ami. Cet homme-là me fait peur.

PANTALON.

*Un hommo savio, de spirito, un ignorante, un asino, una bestia, ma par nome de grand merito.* Ah, ah, ah !

FLAMINIA.

Il y a quelque chose de singulier en lui. Écoute, mon ami, de quel pays es-tu ?

ARLEQUIN.

Moi, je suis d'un grand bois où il ne croît que des ignorans comme moi, qui ne savent pas un mot des lois, mais qui sont bons naturellement. Ah, ah ! nous n'avons pas besoin de leçons, nous autres, pour connaître nos devoirs, nous sommes si innocens, que la raison seule nous suffit.

FLAMINIA.

Si cela est, vous en savez beaucoup : mais comment êtes-vous venu ici ?

ARLEQUIN.

Je suis venu dans un canot long, long... pouf, il était long comme le diable; nous y étions moi et puis le capitaine, et puis trois autres nations que l'on appelle les matelots, les soldats et les officiers.

FLAMINIA.

Sa simplicité est extrême, c'est un sauvage, comme il le dit, qui ne sait rien encore de nos mœurs.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela pas un mot; tout ce que je sais, c'est que vous naissez fous et coquins, mais que les lois vous rendent sages et honnêtes gens. C'est le capitaine qui me l'a appris; il les sait bien lui, les lois. Les sais-tu bien aussi toi?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Tu es donc de ces honnêtes filles qui offrent aux passans ce qui leur fait plaisir?

FLAMINIA.

Tu me fais bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Je crois que cette grasse-là les sait mieux que toi?

FLAMINIA.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce qu'elle est bonne, et qu'elle n'a pas voulu que tu me fisses du mal. Dis-moi, je la trouve jolie, crois-tu qu'elle m'aime ?

FLAMINIA.

Elle vous aimera si elle vous trouve aimable : essayez. (*A part.*) Il faut que je me divertisse aux dépens de Violette.

ARLEQUIN.

Elle est appétissante. Je vous trouve bien aimable, et je n'ai jamais vu de fille qui m'ait plu davantage, en vérité.

VIOLETTE.

Vous êtes bien obligeant, Monsieur.

ARLEQUIN.

Je ne suis point Monsieur, je m'appelle Arlequin.

VIOLETTE.

Arlequin, que ce nom est joli !

ARLEQUIN.

Oui. Et le vôtre, est-il aussi joli que vous? Dites-le moi, je vous en prie.

VIOLETTE.

Je me nomme Violette.

ARLEQUIN.

Violette! le charmant petit nom! il vous convient bien; vous êtes si fleurie, que vous devez être de la race des fleurs.

FLAMINIA.

Comment? cela est dit avec esprit.

PANTALON.

J'ai entendu dire que les sauvages parlaient toujours par métaphore.

FLAMINIA.

Il est fort joli.

ARLEQUIN, à Violette.

Vous entendez bien? cette fille me trouve joli : me trouvez-vous joli, vous?

VIOLETTE.

Très-joli.

ARLEQUIN.

Vous m'aimez donc? car on doit aimer ce que l'on trouve joli.

VIOLETTE.

On n'aime pas si facilement dans ce pays : il faut bien d'autres choses.

ARLEQUIN.

Eh que faut-il de plus? Vous verrez que c'est encore là un tour des lois que je n'entends pas: foin de mon ignorance. Écoutez,

je ne sais qu'aimer; s'il faut quelqu'autre chose pour se rendre aimable, apprenez-le moi, et je le ferai.

VIOLETTE.

Il faut dire de jolies choses, faire des caresses tendres.

ARLEQUIN.

Pour des caresses, je sais ce que c'est, et je vous en ferai tant que vous voudrez; quant aux jolies choses, je ne le sais pas en vérité; mais commençons toujours par les caresses, en attendant que j'aie appris le reste.

VIOLETTE.

Non pas cela, il faut au contraire commencer par les jolies choses, afin de gagner le cœur de sa maîtresse et d'obtenir d'elle la permission de lui faire des caresses.

ARLEQUIN.

Mais comment diable voulez-vous que je vous les dise, ces jolies choses, je ne les sais pas: apprenez-les moi, et je vous les dirai.

VIOLETTE.

Ce n'est point à moi à vous les apprendre.

ARLEQUIN.

Et comment ferai-je donc?

FLAMINIA.

La voilà bien embarrassée ! Écoutez : dire de jolies choses, c'est louer la beauté de sa maîtresse, la comparant avec esprit à ce qu'on voit de plus beau ; lui vanter ses vœux et la sincérité de l'amour que l'on sent pour elle.

ARLEQUIN.

Eh ventre de moi ! nous disons donc de jolies choses lorsque nous sommes dans nos bois ? Peste de ma bêtise ! Écoutez seulement, je vais vous dire les plus jolies choses du monde : écoutez bien.

VIOLETTE.

J'écoute.

ARLEQUIN.

Vous êtes plus belle que le plus beau jour ; vos yeux sont comme le soleil et la lune lors qu'ils se lèvent, votre nez est comme une montagne éclairée de leurs rayons, et votre visage une plaine charmante où l'on voit naître des fleurs de tous les côtés. Eh bien ! cela n'est-il pas joli ?

VIOLETTE.

Pas trop : je serais horrible, si j'étais faite comme vous dites-là. Deux grands yeux comme le soleil et la lune, un nez comme une montagne ! fi, je ferais peur !

ARLEQUIN.

Vous ne trouvez donc pas cela beau ?

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Je ne sais qu'y faire, je n'en sais pas davantage. Tenez, cela me brouille : donnez-moi le tems d'apprendre ces jolies choses que je ne sais pas, et en attendant, fesons l'amour comme on le fait dans les bois : aimons-nous à la sauvage.

FLAMINIA.

Arlequin a raison, Violette; tu dois faire l'amour à sa manière, jusqu'à ce qu'il sache la tienne.

ARLEQUIN.

Oui, car ma manière est facile ; on la sait celle-là, sans l'avoir apprise. Allons : dans mon pays, on présente une allumette aux filles, si elles la soufflent, c'est une marque qu'elles veulent vous accorder leurs faveurs; si elles ne la soufflent pas, il faut se retirer. Cette méthode vaut bien celle de ce pays, elle abrége tous les discours inutiles.

(Il allume une allumette.)

PANTALON.

Que dis-tu de la conquête de Violette ?

FLAMINIA.

Elle n'est pas brillante, mais elle est plus assurée que la plupart de celles dont nos beautés se flattent.

ARLEQUIN, avec l'allumette.

Voici une cérémonie sans compliment qui vaut mieux que toutes celles de ce pays. (*Il présente l'allumette, Violette la souffle.*) Ah! quel plaisir! Allons, ne perdons point de tems; il ne s'agit plus de complimens ici: venez, ma belle.

(Il l'emporte dans ses bras.)

VIOLETTE.

Ah! ah! Monsieur, au secours!

PANTALON.

Tout beau, Arlequin, ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre.

ARLEQUIN.

Pourquoi m'ôtes-tu cette fille?

PANTALON.

Parce que la violence n'est pas permise.

ARLEQUIN.

Je ne lui fais pas violence, elle le veut bien, puisqu'elle a soufflé mon allumette.

PANTALON.

Tu vois pourtant qu'elle crie.

ARLEQUIN.

Bon, elles font toutes comme cela, il n'y faut pas prendre garde.

FLAMINIA.

On ne va pas si vite dans ce pays.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela me fait? Ne sommes-nous pas convenus de faire l'amour à la sauvage?

FLAMINIA.

Oui, mais non pas pour l'allumette, cela ferait tort à Violette.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi? N'est-elle pas la maîtresse de faire ce qui lui faît plaisir, lorsque la chose ne fait mal à personne?

FLAMINIA.

Non, cela est défendu.

ARLEQUIN.

Vous êtes des fous de défendre ce qui fait plaisir.

FLAMINIA.

Écoute : si tu es sage, je te donnerai Violette. Tu vois bien cette maison?

ARLEQUIN.

Oui.

FLAMINIA.

C'est-là que Violette et moi nous demeurons ; viens nous y voir, et nous t'apprendrons à faire l'amour à la manière du pays.

ARLEQUIN.

Allons.

FLAMINIA.

Non pas à présent ; tu viendras une autre fois.

ARLEQUIN.

Et pourquoi pas à présent ?

FLAMINIA.

Parce que Violette a des affaires.

ARLEQUIN.

Mais je n'en ai point, moi, d'affaires.

FLAMINIA.

Je le crois ; mais Violette en a, et tu dois avoir de la complaisance pour elle.

ARLEQUIN.

Cela est-il joli d'avoir de la complaisance ?

FLAMINIA.

Sans doute, il n'y a rien de plus joli.

ARLEQUIN.

Allez donc faire vos affaires ; mais faites vite, car je suis pressé.

VIOLETTE.

Adieu, Arlequin.

(Elle sort avec Flaminia et Pantalon.)

## SCÈNE VI.

ARLEQUIN, UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

Monsieur, voulez-vous acheter quelque chose?

ARLEQUIN.

Eh?

LE MARCHAND.

Si vous voulez de ma marchandise? Voyez.

(Il déploye sa boutique.)

ARLEQUIN.

Pourquoi me fais-tu voir cela?

LE MARCHAND.

Afin que vous voyez s'il y a quelque chose qui vous fasse plaisir.

ARLEQUIN.

Et s'il y a quelque chose qui me fasse plaisir, tu me le donneras?

LE MARCHAND.

Avec joie, je ne demande pas mieux.

ARLEQUIN, à part.

Le capitaine a raison, il ne ment pas d'un mot. (*Haut.*) Et tu vas donc par le pays porter ces choses, pour chercher des gens qui les prennent?

LE MARCHAND.

Oui, Monsieur, il le faut bien.

ARLEQUIN.

Les bonnes gens! les bonnes gens! et la belle chose que les lois!

LE MARCHAND.

Voyez donc, Monsieur, ce qui vous plaira.

ARLEQUIN.

Cela me passe : (*Il regarde avec beaucoup de jeu, il voit le portrait d'une femme, qu'il croit être une femme véritable.*) Ah! qu'est-ce que cela? une femme! qu'elle est petite!

LE MARCHAND.

Elle est jolie, n'est-ce pas?

ARLEQUIN, la caresse.

Petite amour! quelle est gentille! Mais comment diable l'a-t-on pu faire tenir là?

LE MARCHAND.

Ah! ah! vous vous divertissez.

ARLEQUIN.

Je ne comprends pas qu'il puisse y avoir

de si petites femmes. Fait-on celles-là comme les autres ?

LE MARCHAND, lui montrant un pinceau.

Voilà avec quoi on les fait.

ARLEQUIN.

Et comment nommes-tu cela ?

LE MARCHAND.

Un pinceau.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah! la plaisante chose, et les drôles d'instrumens que ceux dont on fabrique les hommes! Ah! ma foi ce pays est original en toute chose. Dis-moi, mon ami, t'a-t-on fait aussi avec un pinceau ?

LE MARCHAND.

Moi ?

ARLEQUIN.

Toi.

LE MARCHAND.

Moi! si l'on m'a fait avec un pinceau ? ah, ah, ah, ah. Et vous a-t-on fait avec un pinceau ?

ARLEQUIN.

Bon! je suis d'un pays d'ignorans, ignorantissimes, où les hommes sont si bêtes, qu'ils n'en sauraient faire d'autres sans femmes.

LE MARCHAND.

Effectivement, voilà une grande ignorance : nous en savons bien davantage ici comme vous voyez.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si j'y comprends rien.

LE MARCHAND.

Allons, Monsieur, voyez ce qui vous fait plaisir.

ARLEQUIN.

Tout me fait plaisir.

LE MARCHAND.

Eh bien ! prenez tout.

ARLEQUIN.

Mais tu n'auras rien après.

LE MARCHAND.

Tant mieux : un marchand ne demande pas mieux que de se défaire de sa marchandise.

ARLEQUIN.

Tu te nommes donc un marchand ?

LE MARCHAND.

Oui

ARLEQUIN.

Je suis bien aise de savoir le nom d'un bon homme. Donne. Voilà une bonté sans

exemple : le capitaine est trop aimable de m'avoir conduit chez de si bonnes gens.

(Il prend tout.)

LE MARCHAND.

Mais combien m'en voulez-vous donner ?

ARLEQUIN.

Moi! je n'ai rien à te donner, et j'en suis bien fâché, car je suis naturellement bon, quoique je ne sache pas les lois.

LE MARCHAND.

Ce n'est pas là mon compte ; il me faut cinq cents francs.

ARLEQUIN.

Je veux mourir si j'ai un franc, ni si je sais seulement ce que c'est.

LE MARCHAND.

Rendez-moi donc ma marchandise.

ARLEQUIN.

Bon ! tu veux rire ?

LE MARCHAND.

Je ne ris point : rendez ce que vous avez à moi, ou je m'irai plaindre.

ARLEQUIN.

Et à qui ?

LE MARCHAND.

Au juge.

ARLEQUIN.

Quel animal est-ce que cela ?

LE MARCHAND.

C'est un honnête homme qui fait exécuter les lois, pendre ceux qui y manquent : entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Ainsi, si tu manquais à la loi, il te ferait pendre ?

LE MARCHAND.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il ferait fort bien : à ce que je vois, la bonté des gens de ce pays n'est pas volontaire, on les fait être bons par force.

LE MARCHAND.

Allons, Monsieur, je ne ris pas; payez-moi, ou rendez-moi ma marchandise.

ARLEQUIN.

Je meurs si j'entends rien de ce que tu dis : payez-moi, donnez-moi des francs : quel diable de galimatias est-ce-là ?

LE MARCHAND.

Ah ! que de raisons !

ARLEQUIN.

Pourquoi te fâches-tu ? tu m'es venu offrir

ta marchandise de bonne amitié, je l'ai prise pour te faire plaisir; et à présent tu te mets en colère contre moi? fi, cela est vilain.

LE MARCHAND.

Vous n'êtes qu'un fripon; et, si vous ne me rendez promptement ce que vous avez à moi, je....

ARLEQUIN.

Holà, ho! Si tu ne t'en vas bien vite, je t'assommerai.

LE MARCHAND.

Comment, est-ce ainsi que l'on paie les gens? au voleur. (*Il se jette sur Arlequin, qui le charge.*) Au secours, miséricorde!

ARLEQUIN.

Il faut que j'arrache la chevelure à ce coquin.

(Il lève le sabre, et le marchand abandonne sa perruque en fuyant.)

LE MARCHAND.

Ah, mon Dieu! me voilà ruiné.

## SCÈNE VII.

ARLEQUIN, seul.

Oh! ho! Qu'est-ce donc que cela? cette chevelure n'est point naturelle.... Comment diable, à ce que je vois, les gens d'ici ne sont

point tels qu'ils paraissent, et tout est emprunté chez eux, la bonté, la sagesse, l'esprit, la chevelure. Ma foi, je commence tout de bon à avoir peur, me voyant obligé de vivre avec de tels animaux : allons chez le capitaine, pour savoir de lui ce que c'est que tout cela.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

ARLEQUIN, troupe d'ARCHERS, LE MARCHAND.

ARLEQUIN.

Le capitaine m'a dit que les gens de ce pays étaient bons, et je les trouve tous méchans comme des diables; cela viendrait-il de mon ignorance?

UN ARCHER.

Voilà un homme qui ressemble assez à celui dont on nous a fait le portrait : abordons-le. Bonjour, mon ami.

ARLEQUIN.

Bonjour. (*Il tourne autour d'eux, les regarde, et dit à part*) : Voilà des sauvages de mauvaise mine.

L'ARCHER.

N'avez-vous pas vu passer un marchand?

ARLEQUIN.

Qui portait de la marchandise pour attrapper les passans?

L'ARCHER.

Cela peut bien être.

ARLEQUIN.

Un petit vilain homme?

L'ARCHER.

Justement.

ARLEQUIN.

Ah, ah! je l'ai vu : il m'a joué un tour de diable.

L'ARCHER.

Voyez ce coquin ?

ARLEQUIN.

Il m'a fait, je vous dis, un tour exécrable, mais il l'a bien payé ; car je n'aime pas qu'on se moque de moi.

L'ARCHER.

Vous avez raison : voyez si ce n'est pas un fripon ; il nous a dit que vous lui aviez pris sa marchandise, et que vous n'avez pas voulu la lui payer.

ARLEQUIN.

Il vous l'a dit ?

L'ARCHER.

Oui.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise, il vous a dit la vérité. Et vous a-t-il dit aussi que je l'ai bien battu ?

L'ARCHER.

Oui, il nous a rendu compte du tout fort exactement.

ARLEQUIN.

Cela me surprend, je ne lui croyais pas tant de bonne foi. Ce coquin m'est venu offrir sa marchandise : il m'a tant prié de la prendre que je l'ai prise pour lui faire plaisir. Après cela, ce bélitre voulait que je lui donnasse des francs; si j'en avais eu, je lui en aurais donné de bon cœur; mais je ne sais pas même ce que c'est. Il s'est fâché, parce que je n'avais pas des francs à lui donner, et il voulait que je lui rendisse sa marchandise : cela m'a mis en colère, parce que je voyais qu'il se moquait de moi? aussi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'aurais assommé, s'il n'avait pas pris la fuite.

L'ARCHER.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Oh! le voilà : écoute, bélitre, n'est-il pas vrai que tu es venu m'offrir ta marchandise?

LE MARCHAND.

Oui : que voulez-vous dire? Messieurs, c'est-là le voleur.

ARLEQUIN.

Que je l'ai prise?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Qu'après cela tu voulais que je te donnasse des francs, ou que je te rendisse ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Assurément : j'en voulais cinq cents francs, et c'était son prix.

ARLEQUIN.

Ecoutez bien : ne t'ai-je pas dit que je n'avais point de francs ?

LE MARCHAND.

Oui.

ARLEQUIN.

Ne t'es-tu pas fâché parce que je n'avais pas des francs, et que je ne voulais pas te rendre ta marchandise ?

LE MARCHAND.

Assurément que je me suis fâché, n'avais-je pas raison ?

ARLEQUIN.

Ecoutez bien, écoutez bien, Messieurs, ne t'ai-je pas donné, à la place des cinq cents francs, cinq cents coups de bâton ?

LE MARCHAND.

Si je l'avais oublié, mes épaules m'en feraient bien souvenir ?

ARLEQUIN.

Eh bien, vous voyez que je ne mens pas d'un mot, je ne le fais pas parler.

L'ARCHER.

Nous le voyons.

LE MARCHAND.

Il ne faut point d'autres preuves, Messieurs, que sa propre confession.

L'ARCHER.

Nous sommes suffisamment instruits, et l'on vous rendra justice.

ARLEQUIN, à l'archer.

Écoutez ; ce fripon ne sait la loi qu'à moitié : savez-vous ce que je veux faire ?

L'ARCHER.

Que voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Je veux aller trouver le juge, pour lui faire donner encore une leçon des lois.

L'ARCHER.

Vous avez raison, venez avec nous, nous allons vous y mener.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas à présent.

L'ARCHER.

Il faut bien que vous le puissiez, car cela est nécessaire.

ARLEQUIN.

Non, vous dis-je, je ne le puis pas en vérité, j'ai des affaires.

L'ARCHER.

Vous les ferez une autre fois.

ARLEQUIN.

Oh non, la chose presse, je suis amoureux d'une jolie fille : lorsque je l'aurai vue, je vous irai trouver si je puis.

L'ARCHER.

Allons, monsieur le fripon, vous faites l'innocent, je vous connais, marchez.

ARLEQUIN.

Que veut donc dire cela ?

L'ARCHER.

Cela veut dire qu'il faut venir en prison.

ARLEQUIN.

Je n'y veux pas aller, moi.

L'ARCHER.

On vous y fera bien aller.

ARLEQUIN.

Si tu me fâches, je prierai le juge de te donner aussi une leçon des lois!

L'ARCHER.

Marche, il va t'en faire donner une après laquelle tu n'en auras pas besoin d'autres.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas de ses leçons, moi; le Capitaine m'apprendra bien les lois sans lui.

L'ARCHER.

Il s'y est pris un peu trop tard; et je te promets que demain à cette heure, tu seras dûment pendu et étranglé.

ARLEQUIN.

Moi!

L'ARCHER.

Oui, toi.

ARLEQUIN.

Et pourquoi?

L'ARCHER.

Pour toutes les gentillesses que tu viens de nous raconter.

ARLEQUIN.

Écoute, si tu me fais mettre en colère, je t'assommerai, toi et tous les coquins qui te suivent.

L'ARCHER.

Allons, qu'on le saisisse.

(Les Archers se jettent sur Arlequin, et l'enlèvent malgré sa résistance : sur cette entrefaite, Lelio arrive.)

## SCÈNE II.

LELIO, ARLEQUIN, LES ARCHERS, LE MARCHAND.

LELIO, à part.

C'EST Arlequin que ces archers ont pris, il aura fait quelque sottise. (*Haut.*) Messieurs, où menez-vous cet homme? il m'appartient.

L'ARCHER.

C'est un voleur de grand chemin que nous conduisons en prison, pour avoir volé ce marchand.

LE MARCHAND.

Oui, Monsieur, il m'a volé.

ARLEQUIN.

AH! damné de Capitaine, que le diable te puisse emporter avec tous les honnêtes gens de ton pays, qui viennent poliment vous offrir les choses pour vous attraper, et vous faire ensuite étrangler : ah! scélérat, ne m'as-tu amené de si loin que pour me jouer ce tour?

LE MARCHAND.

Il fait ainsi l'innocent; je lui ai voulu vendre tantôt ma marchandise, il l'a prise; et puis il fesait semblant de croire que j'avais voulu la lui donner : il fesait le niais, comme s'il n'avait jamais vu d'argent, et à la fin il ne m'a payé qu'à coups de bâton.

LELIO

Eh! Messieurs, ce pauvre homme est un sauvage que j'ai amené avec moi, il n'a aucune connaissance de nos usages : et ce matin pour me divertir de son ignorance, je lui ai dit que l'on trouvait ici sans peine toutes les choses dont on avait besoin, et qu'il y avait des gens qui venaient vous les offrir, sans expliquer que c'est pour de l'argent : il a pris ce que je lui ait dit au pied de la lettre, parce qu'il n'en savait pas davantage : ainsi je suis la cause innocente du mal qu'il vous a fait, et je veux vous le réparer. Dites-moi, Monsieur, ce qu'il a à vous, je vous le paierai.

L'ARCHER.

Si cela est ainsi, ce pauvre homme n'a pas tort : payez seulement ce marchand, et ramenez votre sauvage chez vous.

LE MARCHAND.

Que Monsieur me fasse rendre ma marchandise, je ne demande que cela.

LELIO.

As-tu encore les choses que tu lui as prises ?

ARLEQUIN.

Oui, je les ai ; mais je ne les veux plus : je serais bien fâché d'avoir rien à un bélitre comme toi. Tiens.

L'ARCHER.

Voilà un procès bientôt fini.

LE MARCHAND.

Nous sommes tous contens; (*à Lelio*) mais votre sauvage ne l'est peut-être pas ? Je voudrais bien, pour qu'il n'eût rien à me reprocher, lui rendre les coups de bâton qu'il m'a donnés.

ARLEQUIN.

Je ne les veux pas, moi : quand je donne quelque chose, c'est de bon cœur.

L'ARCHER.

Monsieur, je suis votre serviteur.

(Ils s'en vont.)

ARLEQUIN.

Allez-vous-en à tous les diables.

## SCÈNE III.

**LELIO, ARLEQUIN,** fesant mine au parterre sans rien dire, ni regarder son maître.

LELIO, à part.

Le voilà bien fâché : je veux me donner la comédie tout entière. (*Haut.*) Eh bien! Arlequin, voici un bon pays, et où les gens sont fort aimables, comme tu vois? (*Arlequin le regarde sans répondre.*) Tu ne dis mot : tu devrais bien au moins me remercier de t'avoir empêché d'être pendu.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte, toi, tes frères, et ton pays!

LELIO.

Eh pourquoi me souhaites-tu un si triste sort?

ARLEQUIN.

Pour te punir de m'avoir conduit dans un pays civilisé, où la bonté que vous faites semblant d'avoir, n'est qu'un piége que vous tendez à la bonne foi de ceux que vous voulez attrapper : je vois clairement que tout est faux chez vous.

LELIO.

C'est que tu ne sais pas encore ce qu'il faut

savoir pour nous trouver aimables ; mais je veux te l'apprendre.

ARLEQUIN.

Tu es un babillard, et c'est tout ; mais parle, parle, puisque tu en as tant d'envie: aussi bien je suis curieux de voir comment tu t'y prendras, pour me prouver que ce marchand n'est pas un fripon.

LELIO.

Rien n'est plus facile. Nous ne vivons point ici en commun, comme vous faites dans vos forêts ; chacun y a son bien, et nous ne pouvons user que de ce qui nous appartient : c'est pour nous le conserver que les lois sont établies : elles punissent ceux qui prennent le bien d'autrui sans le payer; et c'est pour l'avoir fait que l'on voulait te pendre.

ARLEQUIN.

Fort bien ! mais que donne-t-on pour ce que l'on prend ?

LELIO.

De l'argent.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela de l'argent ?

LELIO.

En voilà.

ARLEQUIN.

C'est-là de l'argent ? Cela est drôle. (*Il le*

*porte à la dent.*) Ah ! il est dur comme un diable.

LÉLIO.

On ne le mange pas.

ARLEQUIN.

Qu'en fait-on donc ?

LÉLIO.

On le donne pour des choses dont on a besoin, et l'on pourrait presque l'appeler une caution, puisqu'avec cet argent on trouve partout ce qu'on veut.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'une caution ?

LÉLIO.

Lorsqu'un homme a donné une parole, et que l'on ne se fie pas à lui, pour plus grande sûreté on lui demande caution ; c'est-à-dire, un autre homme qui promet de remplir la promesse que celui-là a faite, s'il y manque.

ARLEQUIN.

Fi ! au diable, éloigne-toi de moi.

LÉLIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je crains les gens qui ont besoin de caution.

LELIO.

Je n'en ai pas besoin, moi.

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien; et je voudrais caution pour te croire, après toutes les menteries que tu m'as dites. Mais cet argent n'est pas homme, et par conséquent il ne peut donner de parole; comment donc peut-il servir de caution ?

LELIO.

Il en sert pourtant, et il vaut mieux que toutes les paroles du monde.

ARLEQUIN.

Votre parole ne vaut donc guère, et je ne m'étonne plus si tu m'as dit tant de menteries; mais je n'en serai plus la dupe; et si tu veux que je te croie, donne-moi des cautions.

LELIO.

Je le veux: en voilà.

ARLEQUIN.

Les vilaines gens que ceux avec qui il faut prendre de telles précautions! j'en ai honte pour lui; mais cela vaut encore mieux que d'être pendu. Parle à présent.

LELIO.

Tu vois, par ce que je viens de dire, qu'on n'a rien ici pour rien, et que tout s'y acquiert par échange. Or, pour rendre cet échange

plus facile, on a inventé l'argent, qui est une marchandise commune et universelle qui se change contre toutes choses, et avec laquelle on a tout ce que l'on veut.

ARLEQUIN.

Quoi! en donnant de ces breloques, on a tout ce dont on a besoin?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Cela me paraît ridicule, puisqu'on ne peut ni le boire, ni le manger.

LELIO.

On ne le boit, ni on ne le mange; mais on trouve, avec, de quoi boire et de quoi manger.

ARLEQUIN.

Cela est drôle! tes coutumes ne sont peut-être pas si mauvaises que je les ai crues. Il ne faut que de l'argent pour avoir toutes choses sans soins et sans peines.

LELIO.

Oui, avec de l'argent, on ne manque de rien.

ARLEQUIN.

Je trouve cela fort commode et bien inventé. Que ne me disais-tu d'abord, je n'aurais pas

risqué de me faire pendre ; apprends-moi donc vite où l'on donne de cet argent, afin que j'en fasse ma provision.

LELIO.

On n'en donne point.

ARLEQUIN.

Eh bien ! où faut-il donc que j'aille en prendre ?

LELIO.

On n'en prend point aussi.

ARLEQUIN.

Apprends-moi donc à le faire ?

LELIO.

Encore moins ; tu serais pendu si tu avais fait une seule de ces pièces.

ARLEQUIN.

Eh ! comment diable en avoir donc ? on n'en donne point, on ne peut pas en prendre, il n'est pas permis d'en faire ! je n'entends rien à ce galimatias.

LELIO.

Je vais te l'expliquer. Il y a deux sortes de gens parmi nous, les riches et les pauvres. Les riches ont tout l'argent, et les pauvres n'en ont point.

ARLEQUIN.

Fort bien.

LELIO.

Ainsi, pour que les pauvres en puissent avoir, ils sont obligés de travailler pour les riches, qui leur donnent de cet argent à proportion du travail qu'ils font pour eux.

ARLEQUIN.

Et que font les riches tandis que les pauvres travaillent pour eux?

LELIO.

Ils dorment, ils se promènent, et passent leur vie à se divertir et à faire bonne chère.

ARLEQUIN.

C'est bien commode pour les riches.

LELIO.

Cette commodité que tu y trouves fait souvent tout leur malheur.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LELIO.

Parce que les richesses ne font que multiplier les besoins des hommes : les pauvres ne travaillent que pour avoir le nécessaire; mais les riches travaillent pour le superflu, qui n'a

point de bornes chez eux, à cause de l'ambition, du luxe et de la vanité qui les dévorent: le travail et l'indigence naissent chez eux de leur propre opulence.

ARLEQUIN.

Mais, si cela est ainsi, les riches sont plus pauvres que les pauvres mêmes, puisqu'ils manquent de plus de choses.

LELIO.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Écoute, veux-tu que je te dise ce que je pense des nations civilisées ?

LELIO.

Oui, qu'en penses-tu ?

ARLEQUIN.

Il faut que je dise la vérité, car je n'ai point d'argent à te donner pour caution de ma parole. Je pense que vous êtes des fous qui croient être sages, des ignorans qui croient être habiles, des pauvres qui croient être riches, et des esclaves qui croient être libres.

LELIO.

Et pourquoi le penses-tu ?

ARLEQUIN.

Parce que c'est la vérité. Vous êtes fous,

car vous cherchez avec beaucoup de soins une infinité de choses inutiles; vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent ou d'autres diableries, au lieu de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout; vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous préférez à votre liberté et à vos frères, que vous feriez pendre s'ils vous avaient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin vous êtes ignorans, parce que vous faites consister votre sagesse à savoir les lois, tandis que vous ne connaissez pas la raison qui vous apprendrait à vous passer de lois comme nous.

LELIO.

Tu as raison, mon cher Arlequin, nous sommes des fous, mais des fous réduits à la nécessité de l'être.

ARLEQUIN.

Votre plus grande folie est de croire que vous êtes obligés d'être fous.

LELIO.

Mais que veux-tu que nous fassions? il faut du bien ici pour vivre; si l'on n'en a point, il faut travailler pour en avoir, car le pauvre n'a rien pour rien.

ARLEQUIN.

Cela est impertinent. Mais, à propos, je

n'ai point d'argent, moi, et par conséquent je suis donc pauvre ?

LELIO.

Sans doute que tu l'es.

ARLEQUIN.

Quoi ! je serai obligé de travailler comme ces malheureux pour vivre ?

LELIO.

Tu n'en dois pas douter.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte. Pourquoi donc, scélérat, m'as-tu tiré de mon pays pour m'apprendre que je suis pauvre ? je l'aurais ignoré toute ma vie sans toi : je ne connais sais dans les forêts ni les richesses ni la pauvreté : j'étais à moi-même mon roi, mon maître et mon valet, et tu m'as cruellement tiré de cet heureux état, pour m'apprendre que je ne suis qu'un misérable et un esclave. Réponds-moi scélérat, homme sans foi, sans charité. (*Il pleure.*)

LELIO.

Console-toi, mon cher Arlequin, je suis riche, moi, et je te donnerai tout ce qui te sera nécessaire.

ARLEQUIN.

Et moi, je ne veux rien recevoir de toi ;

comme vous ne donnez ici rien pour rien, ne pouvant te donner de l'argent, qui est le diable qui vous possède tous, tu voudrais que je me donnasse moi-même, et que je fusse ton esclave, comme ces malheureux qui te servent : je veux être homme libre, et rien de plus. Ramène-moi donc où tu m'a pris, afin que j'aille oublier dans mes forêts qu'il y a des pauvres et des riches dans le monde.

LELIO.

Ne t'alarme point, tu ne seras point mon esclave : tu seras heureux, je t'en donne ma parole.

ARLEQUIN.

Bon ! belle parole, qui sans caution ne vaut pas cela.

(Il fait un signe avec les doigts.)

LELIO.

Eh bien ! je te donnerai des cautions.

ARLEQUIN.

Allons, malgré le mépris que j'ai pour tes frères, je veux bien demeurer ici pour l'amour de toi et d'une jolie fille qui se nomme Violette, dont je suis amoureux.

LELIO.

Violette ! dis-tu ? la suivante de Flaminia se nommait ainsi. Où as-tu vu cette Violette ?

ARLEQUIN.

Là où tu m'as trouvé tantôt.

LELIO.

Comment est-elle faite ?

ARLEQUIN.

Ah ! elle est bien belle.

LELIO.

Grande ?

ARLEQUIN.

Pas trop.

LELIO.

Brune ou blonde ?

ARLEQUIN.

Blonde.

LELIO.

Était-elle seule ?

ARLEQUIN.

Non, elle était avec une autre fille plus maigre qu'elle, mais jolie, et avec un homme fait... ah ! si tu le voyais, tu crèverais de rire : il a une robe noire et du rouge dessous, un couteau à sa ceinture, et une barbe longue et pointue; ah, ah ! je n'ai jamais vu une figure si ridicule.

LELIO.

C'est assurément Pantalon, voilà son por-

trait, et Flaminia est avec lui. Par quelle aventure se trouverait-elle à Marseille?.... Mais quoi! Mario m'a dit qu'il se mariait avec une Italienne arrivée ici depuis quinze jours. Ciel! éloigne de moi les maux que je crains. Il faut que j'approfondisse cette aventure, et que je revoie Mario.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là?

LELIO.

Rien.

ARLEQUIN.

Violette avait soufflé mon allumette, mais on n'a pas voulu que je l'aie menée avec moi, parce qu'on dit qu'auparavant il faut que j'apprenne à lui dire de jolies choses, pour obtenir la liberté de lui faire des caresses; car c'est comme cela qu'on fait l'amour ici, n'est-ce pas?

LELIO.

Oui. L'ingrate me trahirait-elle!

ARLEQUIN.

Et tu parles tout seul.

LELIO.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Oui, oui. Il est fou. Tu m'apprendras ces jolies choses?

LELIO.

Oui, tantôt; je suis dans une agitation où je ne me possède pas : il faut que j'aille trouver Mario. Mais le voici fort à propos.

## SCÈNE IV.

MARIO, LELIO, ARLEQUIN.

MARIO.

Je vous rencontre heureusement.

LELIO.

J'allais chez vous de ce pas. La précipitation avec laquelle je vous ai quitté tantôt, ne m'a pas permis de m'informer plus particulièrement des choses qui vous touchent : puisque je vous trouve, pardonnez quelque chose à ma curiosité ; votre épouse est Italienne, dites-vous ?

MARIO.

Oui.

LELIO.

Puis-je vous demander de quel endroit ?

MARIO.

De Venise.

LELIO.

Je connais cette ville : Quelle est sa famille?

MARIO.

C'est la fille d'un riche négociant de ce pays-là.

LELIO.

Son nom ?

MARIO.

Il se nomme Pantalon, et elle, Flaminia.

LELIO.

Ah ciel !

MARIO.

D'où vous vient cette surprise ? La connaissez-vous ?

LELIO.

Oui.

MARIO.

N'est-elle pas fille bien aimable ?

LELIO.

Elle a tout ce qui peut engager un honnête homme ; mais ce qui va vous surprendre, cette Flaminia est la même personne que j'allais chercher.

MARIO.

Vous ?

LELIO.

Oui, moi : vous pouvez juger par la passion que j'ai fait voir pour elle, quels doivent être à présent mes sentimens. Je l'aime. Que dis-

je? je l'adore, et je perdrai la vie plutôt que de souffrir qu'un autre me l'enlève.

MARIO.

Vous me surprenez, et je ne m'attendais pas de trouver en vous un rival.

LELIO.

Je m'attendais encore moins d'en avoir un en vous; c'est le coup le plus funeste qui pouvait me frapper; mais enfin l'amitié se tait dans les cœurs où l'amour règne. Seigneur Mario, prenez votre parti, il faut me céder Flaminia, où me la disputer par les armes.

MARIO.

Je ne m'attendais pas que notre entrevue dût finir par un combat; mais, puisque vous le voulez, Flaminia vaut bien un ami: si vous l'avez, vous ne l'aurez du moins qu'après m'avoir vaincu. (*Ils mettent l'épée à la main.*)

ARLEQUIN.

Hola! hé! que faites-vous! (*Il se jette entre eux.*)

LELIO.

Ote-toi de là.

MARIO.

Je te passe mon épée au travers du corps, si tu ne t'éloignes.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous assommerai tous les deux. Ah ! les bons amis qui s'embrassent, et après ils se veulent tuer.

LELIO.

Laisse-nous libres; nous avons nos raisons.

ARLEQUIN.

Et quelles raisons ? je veux les savoir.

LELIO.

Il faut s'en défaire, nous viderons notre différent ensuite. Nous sommes tous les deux amoureux de la même fille, et c'est pour savoir à qui elle sera que nous nous battons.

ARLEQUIN.

Eh bien ! que ne courez-vous tous les deux l'allumette avec elle, l'un n'empêche pas l'autre.

LELIO.

Mais nous voulons l'épouser.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! je ne savais pas cela : effectivement vous ne pouvez pas l'épouser tous les deux.

MARIO.

Et c'est pour savoir qui l'épousera que nous nous battons. Ote-toi de là.

ARLEQUIN.

Ah! les sottes gens! Mais, dites-moi, celui qui tuera l'autre épousera donc cette fille?

MARIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Oui? et savez-vous si elle le voudra? Elle aime l'un ou l'autre, ainsi il faut lui demander! avant que de vous battre, celui qu'elle veut que l'on tue.

LELIO.

Mais....

ARLEQUIN.

Mais, mais: oui, bête que tu es; car si c'est lui qu'elle aime, et que tu le tues, elle te haïra davantage, et ne te voudra pas.

MARIO.

Seigneur Lelio, je crois qu'il a raison.

LELIO.

Il n'a peut-être pas tant de tort.

ARLEQUIN.

Tenez, vous êtes deux ânes: au lieu de vous battre, allez trouver cette fille, et demandez lui celui qu'elle veut; celui-là l'épousera; et l'autre ira en chercher une autre sans se fâcher mal-à-propos contre un homme qui ne lui fait point de tort, puisqu'il a autant de rai-

son de vouloir cette fille que lui, et que ce n'est pas sa faute si elle l'aime davantage.

LELIO.

Arlequin n'est qu'un sauvage : mais sa raison toute simple lui suggère un conseil digne de sortir de la bouche des plus sages ; voulez-vous que nous le suivions ?

MARIO.

Nous serions plus sauvages que lui, si nous refusions de nous y rendre ; mais convenons de nos faits auparavant. Flaminia vous a oublié, et si elle me préfère à vous, vous ne me la disputerez plus.

LELIO.

J'en serais bien fâché. Pour peu même que son cœur balance, je m'éloigne d'elle pour ne la revoir de ma vie.

MARIO.

Et moi, je vous déclare que, si elle vous aime encore, je renonce à elle.

LELIO.

Vous a-t-elle marqué de l'amour ?

MARIO.

Elle vît d'une manière avec moi à pouvoir me faire espérer : le peu de tems que je l'ai vue ne m'a pas permis encore de connaître son cœur, mais son père m'assure de son

obéissance, et j'ai lieu de croire qu'il connaît ses dispositions. Vous, vous a-t-elle aimé ?

LELIO.

L'ingrate au moins me le disait, et son père approuvait mes feux : apparemment que les bruits qui ont couru de mes pertes l'ont fait changer, je le pardonne à son ame intéressée ; mais si Flaminia a été capable du même sentiment, je n'en veux plus entendre parler. Ne perdons plus inutilement le tems ; il faut éclaircir la chose.

MARIO.

Mais, si vous paraissez, et que votre présence dissipe les bruits de votre malheur, l'intérêt qui vous était contraire étant rempli par votre fortune, Flaminia peut sentir renaître sa tendresse pour vous par le seul objet de son intérêt.

LELIO.

Non, je n'en veux point, si sa flamme n'est aussi pure et aussi désintéressée que la mienne.

MARIO.

Fesons-la donc expliquer sans paraître ni l'un ni l'autre, afin que son cœur agisse avec plus de liberté.

LELIO.

Je le veux : il ne s'agit que d'en trouver le moyen.

MARIO.

Il est tout trouvé : je dois donner ce soir une fête à Flaminia, et je vais la disposer pour notre dessein. Nous y paraîtrons sous des habits déguisés, et par un moyen que j'imagine, nous la ferons expliquer avant que de nous découvrir.

LELIO.

Rien n'est mieux pensé : allons tout préparer; et toi, mon cher Arlequin, viens avec nous; nous t'avons obligation d'être devenus plus sages.

ARLEQUIN.

C'est là du compliment; mais celui-ci vaut mieux que celui que tu m'as fait tantôt.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

ARLEQUIN, seul en petit-maître.

Me voilà drôlement beau! une chevelure empruntée, un habit beau, à la vérité : mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec moi, puisque ces beautés ne sont pas les miennes? Cependant avec ce harnois on veut que je sois plus beau : ah, ah, ah! le Capitaine est fou; il trouve des impertinences de fort belles choses! Ce pauvre garçon a l'esprit gâté par les lois de ce pays; j'en suis fâché, car dans le fond il est bon homme.

## SCÈNE II.

ARLEQUIN, UN PASSANT.

LE PASSANT.

Dans le malheur qui m'accable, la solitude est ma plus grande ressource : je puis du moins m'y plaindre avec liberté de l'injustice des hommes.

ARLEQUIN.

Cet homme-là est fâché.

LE PASSANT.

Heureux mille fois les sauvages, qui suivent simplement les lois de la nature, et qui n'ont jamais connu Cujas ni Barthole !

ARLEQUIN.

Oh, oh ! voilà un homme raisonnable. Tu as raison, mon ami ; vous êtes tous des bélitres dans ce pays.

LE PASSANT.

A qui en veut ce drôle-là ?

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité : je gage qu'on t'a voulu pendre.

LE PASSANT.

Vous êtes un sot, on ne pend pas des gens de ma sorte.

ARLEQUIN.

Pardi, tu me la donnes belle ! on en pend qui valent mieux ; et sans aller plus loin, sais-tu bien que j'ai failli à être branché, moi, il n'y a qu'un moment ?

LE PASSANT.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oui, moi-même en propre personne.

LE PASSANT.

On avait apparemment de bonnes raisons pour cela.

ARLEQUIN.

On n'a que des raisons de ton pays, c'est-à-dire, des impertinences. Un coquin de marchand est venu m'offrir sa marchandise; moi, je l'ai prise de bonne amitié : il voulait ensuite que je lui donnasse de l'argent : je n'en avais point, il s'est fâché, et moi aussi, et pour le punir, je l'ai payé à bons coups de bâton. Voilà toutes les raisons que l'on avait. Cependant ce fripon s'en est allé chercher d'autres pour m'étrangler; et mon affaire était faite, si le capitaine ne m'eût retiré de leurs mains.

LE PASSANT, à part.

Il ne manquait plus que cette rencontre; un voleur de grand chemin, qui a sa bande et son capitaine dans le voisinage.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là?

LE PASSANT.

Je dis que ce marchand a tort.

ARLEQUIN.

Sans doute, c'est un faquin.

LE PASSANT.

Assurément, et vous avez raison d'être en colère, car c'est une affaire sérieuse que d'être pendu.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu ! des plus sérieuses, et quand j'y songe, j'entre dans une colère que je ne me possède pas.

LE PASSANT.

Il faut prendre garde de ne plus vous y exposer : adieu, Monsieur.

ARLEQUIN.

Où vas-tu ?

LE PASSANT.

Je vais joindre ma compagnie qui n'est pas loin d'ici.

ARLEQUIN.

Non, je veux que tu demeures ; je suis bien aise de causer avec toi.

LE PASSANT.

Je n'ai pas le tems.

ARLEQUIN.

Il faut le prendre ; je le veux, moi.

LE PASSANT, à part.

Je serai bienheureux si j'en suis quitte pour la bourse.

ARLEQUIN.

Dis-moi ! es-tu honnête homme ?

LE PASSANT.

J'en fais la profession.

ARLEQUIN.

Et comment veux-tu que je te croie, si tu ne me donnes pas des cautions ! car vous en avez tous besoin dans ce pays : allons donne-m'en, et après nous causerons.

LE PASSANT.

Où voulez-vous que je les prenne !

ARLEQUIN.

Fouillons dans ta poche, c'est-là que vous les mettez.

LE PASSANT, à part.

La chose n'est plus équivoque : tâchons d'en sortir à meilleur marché que nous pourrons. Je vois bien, Monsieur, ce que vous souhaitez : voilà ma bourse, c'est tout mon bien.

ARLEQUIN.

Si quelqu'un m'en demandait autant, je le tuerais ; car je suis honnête homme, moi, et ne suis pas sujet à caution.

LE PASSANT.

Je le vois bien, Monsieur, adieu.

ARLEQUIN.

Arrête.

LE PASSANT, à part.

Encore ? Ciel ! tirez-moi de ce pas.

ARLEQUIN.

Je suis fâché d'en agir ainsi avec toi, parce que tu me parais bon homme, et que tu estimes les sauvages.

LE PASSANT.

Plût à Dieu que je fusse parmi eux ! je ne serais pas exposé à tous les maux qui me suivent.

ARLEQUIN.

Voilà tes cautions : je te crois honnête-homme sur ta parole, puisque tu voudrais être sauvage.

LE PASSANT.

Mais, Monsieur...

ARLEQUIN.

Sais-tu bien que je suis un sauvage, moi ?

LE PASSANT.

Vous ?

ARLEQUIN.

Oui. Je suis arrivé aujourd'hui dans ton pays, et depuis que j'y suis, j'ai vu plus

d'impertinences que je n'en aurais appris en mille ans dans nos forêts.

LE PASSANT.

Je le crois. (*A part.*) Dieu soit loué! je respire.

ARLEQUIN.

Dis-moi donc ce qui te fâche.

LE PASSANT.

C'est la perte d'un procès.

ARLEQUIN.

Quelle bête est-ce cela, un procès?

LE PASSANT.

Ce n'est point une bête, mais une affaire que j'avais avec un homme.

ARLEQUIN.

Et comment est faite cette affaire?

LE PASSANT.

Mais elle est faite comme un procès. (*A part.*) Me voilà fort embarrassé pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un procès. (*Haut.*) Savez-vous que nous avons des lois dans ce pays?

ARLEQUIN.

Oui.

LE PASSANT.

Ces lois sont administrées par des gens sages et éclairés.

ARLEQUIN.

Que l'on appelle des juges, n'est-ce pas?

LE PASSANT.

Oui. Or, si quelqu'un prend votre bien, vous le faites citer devant ces juges, qui examinent vos raisons et les siennes pour vous juger; et l'on nomme cela un procès.

ARLEQUIN.

Je comprends à présent ce que c'est.

LE PASSANT.

Il y a dix ans que j'intentai un procès à un homme qui me devait cinq cents francs, et je viens de le perdre, après avoir essuyé trente jugemens différens.

ARLEQUIN.

Et pourquoi donner trente jugemens pour une seule affaire?

LE PASSANT.

A cause des incidens que la chicane fait naître.

ARLEQUIN.

La chicane! qu'est-ce que cela?

LE PASSANT.

C'est un art que l'on a inventé pour embrouiller les affaires les plus claires, qui deviennent incompréhensibles, lorsqu'un avocat et un procureur y ont travaillé six mois.

ARLEQUIN.

Et qu'est-ce qu'un avocat et un procureur?

LE PASSANT.

Ce sont des personnes instruites des lois et de la formalité.

ARLEQUIN.

De la formalité ! Je ne sais ce que c'est.

LE PASSANT.

C'est la forme et l'ordre dans lequel on doit présenter les affaires aux juges pour éviter les surprises.

ARLEQUIN.

C'est bon cela, ainsi avec cette forme, on ne craint plus de surprise ?

LE PASSANT.

Au contraire, c'est cette même forme qui y donne lieu.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

LE PASSANT.

Parce que c'est d'elle que la chicane em-

prunte toutes ses forces pour embrouiller les affaires.

ARLEQUIN.

Mais puisque les juges sont des gens établis pour rendre justice, pourquoi n'empêchent-ils pas la chicane?

LE PASSANT.

Ils ne le peuvent pas, parce que la chicane n'est qu'un détour pris dans la loi, et auquel la forme que l'on établit pour éviter la surprise, a donné lieu.

ARLEQUIN.

Il faut donc que cette loi et cette forme soient aussi embrouillées que votre raison. Mais dis-moi, puisque les juges n'ont pas le pouvoir d'empêcher cette injustice, et que vous savez que ces avocats et ces procureurs embrouillent vos affaires, pourquoi êtes-vous si sots que de les y laisser mettre le nez? Par la mort! si j'avais un procès, et que ces drôles-là y voulussent toucher seulement du bout du doigt, je les assommerais.

LE PASSANT.

Il n'est pas possible de s'en passer: ce sont des gens établis par les lois, par le ministère desquels les affaires doivent être portées devant les juges; car il ne vous est pas permis de plaider votre cause vous-même.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne m'est-il pas permis ?

LE PASSANT.

Parce que vous n'avez pas étudié les lois, et que vous ne savez pas la formalité.

ARLEQUIN.

Quoi ! parce que je ne sais pas l'art d'embrouiller mon affaire, je ne puis pas la plaider ?

LE PASSANT.

Non.

ARLEQUIN.

Écoute, je pourrais bien te casser la tête pour prix de ton impudence; est-ce parce que je t'ai rendu tes cautions que tu veux te moquer de moi ?

LE PASSANT.

Je ne me moque point, je ne vous dis que trop la vérité; les lois sont sages, les juges éclairés et honnêtes gens; mais la malice des hommes qui abusent de tout, se sert de l'autorité de la justice pour soutenir l'iniquité. Comme il faut continuellement de l'argent, les pauvres ne peuvent faire valoir leurs droits, et les autres s'épuisent.

ARLEQUIN.

Quoi! vous donnez de l'argent !

LE PASSANT.

Sans doute ; il le faut toujours avoir à la main, sans quoi Thémis est sourde, et rien ne va.

ARLEQUIN.

Les gens de ce pays ont le diable au corps pour faire argent de tout ; ils vendent jusqu'à la justice.

LE PASSANT.

On la donne quant au fond : mais la forme coûte bien cher ; et la forme chez nous emporte toujours le fond : je me suis épuisé pour soutenir mon procès, et je le perds aujourd'hui, parce que la forme me manque.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche ?

LE PASSANT.

Belle demande !

ARLEQUIN.

Pardi, tu es un grand sot ! tu dois en être bien aise.

LE PASSANT.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que tu t'es défait d'une mauvaise chose, que tu serais bien aise d'avoir perdue il y a dix ans ; pour moi, je t'assure que, si

j'avais un tel meuble, je l'aurais bientôt jeté dans la rivière... Mais à propos ne m'as-tu pas dit que ton procès était de cinq cents francs ?

LE PASSANT.

Oui.

ARLEQUIN.

Je suis bien fâché que tu l'aies perdu ; si tu l'avais encore, je te prierais de me le donner, j'irais chercher mon fripon de marchand, qui voulait cinq cents francs de sa marchandise, et je lui donnerais ton procès en paiement, pour le punir de la pièce qu'il m'a faite.

LE PASSANT.

Vous ne pourriez mieux vous venger. Vos réflexions charment mes ennuis, et je suis fâché que mes affaires m'empêchent de jouir plus long-tems du plaisir de votre conversation. Adieu, Monsieur, puissiez-vous toujours conserver cette innocence de simplicité.

ARLEQUIN.

Adieu, si tu es sage, n'aie plus de procès.

## SCÈNE III.

ARLEQUIN seul.

C'est une détestable chose qu'un procès !

J'ai peur d'en trouver quelqu'un sous mes pas. Mais ce sont les biens qui en sont la cause ! Oh, oh ! j'attraperai la chicane et la formalité : je n'aurai rien ; ainsi, il n'y aura point d'avocat ni de procureur qui veuille se donner la peine d'embrouiller mes affaires.

## SCÈNE IV.

FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Voila notre sauvage. Où a-t-il pris cet équipage ?

VIOLETTE.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah ? bonjour, Violette.

VIOLETTE.

Vous êtes bien beau.

ARLEQUIN.

Vous me trouvez donc beau comme cela ?

VIOLETTE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'en suis bien aise. ( *A part.* ) Si la tête n'a

pas tourné aux gens de ce pays, je ne suis qu'une bête.

FLAMINIA.

Tu trouves donc extraordinaire que l'on te trouve mieux comme cela?

ARLEQUIN.

Je trouve fort plaisant de me voir si beau, sans qu'il y aille du mien.

FLAMINIA.

Ainsi, tu te moques de Violette de dire que tu es beau!

ARLEQUIN.

Je ne me moque pas de Violette, parce que je suis bien aise qu'elle me trouve beau, mais je ris de la folie du Capitaine, qui m'a dit des choses impertinentes, qu'il veut me faire croire. Par exemple, il m'a dit, ah, ah, ah, ah.

FLAMINIA.

Eh bien, que t'a-t-il dit?

ARLEQUIN.

Il m'a dit que les jolies gens de ce pays étaient faits comme me voilà, ah, ah, ah!

FLAMINIA, à part.

Je ne puis m'empêcher d'en rire aussi.

ARLEQUIN.

Il m'a dit encore, que c'étaient les beaux

habits qui fesaient que l'on recevait bien les gens; que l'on avait honte d'aller avec ceux qui n'étaient pas bien propres : ah, ah, ah! il me croit assez simple pour y ajouter foi.

FLAMINIA.

C'est pourtant bien vrai, et les plus honnêtes gens donnent dans ces travers comme les autres: il semble qu'un bel habit augmente le mérite.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas un sauvage, pour bête qu'il fût, qui ne crevât de rire, s'il savait qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde qui jugent du mérite des hommes par les habits.

FLAMINIA.

Il aurait raison.

ARLEQUIN, à Violette.

Je suis donc beau comme vous voyez, et tout cela pour vous plaire.

VIOLETTE.

Je vous suis bien obligée de vos soins.

ARLEQUIN.

Ah, ah! ce n'est pas le tout, et le Capitaine m'a aussi appris les grimaces et les contorsions qu'il faut faire sous cet habit. Tenez, voyez si je fais bien.

Il contrefait le petit Maître.]

FLAMINIA, à part.

Assurément, voilà un drôle d'original.

VIOLETTE.

Est-ce là tout ce que le Capitaine t'a appris?

ARLEQUIN.

Oh que non; il m'a encore appris à dire de jolies choses : écoutez, Mademoiselle; je rends grâce à mon heureuse étoile qui m'a tiré des forêts de l'Amérique pour.... pour.... des forêts de l'Amérique pour....

VIOLETTE.

Eh bien! Pour....

ARLEQUIN.

Pour ne rien dire du tout. Foin de ma mémoire! j'ai oublié tout ce que j'avais appris.

VIOLETTE.

J'en suis bien fâchée, car cela était bien beau.

ARLEQUIN.

Et comment ferai-je donc?

VIOLETTE.

Je n'en sais rien en vérité.

ARLEQUIN.

Vous verrez que je serai obligé de m'en aller sans vous rien dire.

VIOLETTE.

Quoi ! vous ne savez pas me dire que vous m'aimez ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirais bien dans les bois, mais ici je suis bête comme un cheval.

FLAMINIA, à part.

Il est fort plaisant. (*Haut.*) Crois-moi, Arlequin, laisse-là ces jolies choses, et dis-lui seulement ce que tu penses, cela vaudra encore mieux.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, et je l'aime mieux aussi; car j'ai trouvé, dans le compliment que j'ai oublié, des choses que je ne pensais pas. Par exemple, il y avait que je voudrais mourir pour elle, et cela n'est pas vrai; ainsi j'étais fâché de le dire à Violette, de crainte de la tromper, et cela fait que je ne suis pas si fâché de l'avoir oublié.

FLAMINIA.

Tu viens de dire là de plus jolies choses que toutes celles que l'on pourrait t'apprendre, et Violette doit en être fort contente.

VIOLETTE.

Je le suis aussi beaucoup.

ARLEQUIN.

Je puis donc vous épouser sans plus de cérémonies ?

FLAMINIA.

Il faut avoir du bien pour cela : es-tu riche?

ARLEQUIN.

Non : je suis pauvre, à ce que le Capitaine m'a dit ; car je n'en savais rien.

FLAMINIA.

Tant pis : mon père, de qui Violette dépend, ne voudra pas te la donner si tu es pauvre.

ARLEQUIN.

Comment faire donc ? Écoute, je suis pauvre à la vérité ; mais je ne veux rien faire, et pour tout le bien du monde je n'irais pas d'ici là : cela n'est-il pas bon pour le mariage ?

FLAMINIA.

Non assurément : de quoi nourriras-tu ta femme ?

ARLEQUIN.

Je partagerai avec elle ce que le Capitaine me donnera.

FLAMINIA.

Mais de quoi l'habilleras-tu, si tu n'as point d'argent, et si tu n'en veux point gagner ?

ARLEQUIN.

Te voilà bien embarrassée : elle ira toute nue.

VIOLETTE.

Fi donc !

ARLEQUIN.

Eh bien! je te donnerai mes habits, et j'irai nu, moi. ..

FLAMINIA.

Cela n'est pas permis ici, et l'on te mettrait aux petites-maisons.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je les aime mieux que les grandes, où je me perds toujours, et cela m'ennuie.

FLAMINIA.

Oui ? mais les petites-maisons sont des endroits où l'on ne met que les fous.

ARLEQUIN.

C'est bien plutôt dans les grandes que vous les mettez : n'y a-t-il pas de la folie de bâtir un village entier pour une seule personne ?

FLAMINIA.

Tu as raison; mais, avec tout cela, on ne te donnera pas Violette si tu n'as rien

ARLEQUIN.

Ah ! les vilaines gens que ceux de ton pays ! écoute, Violette, m'aimes-tu ?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, viens-t-en avec moi, je te mènerai dans un pays où nous n'aurons pas besoin d'argent pour être heureux, ni de lois pour être sages ; notre amitié sera tout notre bien, et la raison toute notre loi : nous ne dirons pas de jolies choses, mais nous en ferons.

FLAMINIA.

J'aime trop Violette pour la laisser aller ; mais ne te mets pas en peine : je n'aime pas e bien, moi, et je ferai ensorte que l'on te donne Violette malgré ta pauvreté.

ARLEQUIN.

Me le promettez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Es-tu sujette à caution comme les autres ?

FLAMINIA.

Non, tu peux te fier à ma paróle.

ARLEQUIN.

Je le crois, puisque tu n'aimes pas le bien; car il n'y a que ceux qui préfèrent l'argent à leurs amis qui aient besoin de cautions. (*Violette laisse tomber un miroir qu'Arlequin ramasse; il s'y voit et croit d'abord que c'est un portrait.*) Ah, ah! tu portes aussi des hommes en poches : il est bien joli celui-là, il remue. (*Arlequin diverti par les mouvemens de l'homme qu'il croit voir, fait cent postures bizarres.*) Ah, ah, ce drôle-là est bouffon. (*Il continue à faire des grimaces.*) Pardi, voilà un plaisant original, regarde un peu, Violette, il se moque de moi. (*Violette regarde, et Arlequin, surpris de la voir dans le miroir, marque son étonnement dans tous ses mouvemens.*) Oh! est-ce que tu es double? te voilà dans deux endroits tout-à-la-fois.

VIOLETTE.

C'est ma figure.

ARLEQUIN.

Mais comment diable est-elle venue là?

VIOLETTE.

Ah, ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Regarde, regarde, elle rit aussi, hé, ah, ah, et cet autre aussi, ah, ah, ah! (*Violette et Arlequin rient, et les ris d'Arlequin aug-*

*mentent à mesure qu'il se voit rire.*) Pardi, voilà les plus drôles de corps que j'ai vus; ils font tous comme nous. Baisons-nous un peu, pour voir s'ils se baiseront aussi. (*Il la baise.*)

FLAMINIA.

Voilà une plaisante scène?

ARLEQUIN.

Vois, vois, comme ils se baisent : ah! ah! (*Il regarde derrière le miroir pour voir où ils sont*

FLAMINIA.

Que cherches-tu?

ARLEQUIN.

L'endroit où ces gens-là sont : il est aussi grand que celui-ci, et cependant je ne puis voir sa place. (*Il regarde encore dans le miroir, et n'y voyant plus Violette.*) Ah! où diable est allée cette fille qui te ressemblait?

FLAMINIA.

Je veux t'expliquer la chose. On nomme cela un miroir : c'est un secret que nous avons pour nous voir; car ce que tu vois n'est que ton image que cette glace réfléchit : et il en fait de même de toutes les choses qui lui sont présentées.

ARLEQUIN.

Voilà un beau secret! mais dis-moi, puis-

que vous savez faire de ces miroirs, que n'en faites-vous qui représentent votre ame et ce que vous pensez; ceux-là vaudraient bien mieux; car je pourrais voir dedans si Violette ne me trompe pas, lorsqu'elle me dit qu'elle m'aime.

FLAMINIA.

Effectivement de tels miroirs seraient beaucoup plus utiles.

ARLEQUIN.

Sans doute, et si j'en avais eu un, lorsque mon fripon de marchand est venu pour m'attraper, je l'aurais regardé dedans, et connaissant ses mauvais desseins, je n'en aurais pas été la dupe.

VIOLETTE.

Cela serait bien nécessaire.

## SCÈNE V.

PANTALON, FLAMINIA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Ah! mon père, si vous étiez venu un moment plus tôt, vous vous seriez bien diverti de la surprise d'Arlequin à la vue d'un miroir et de ses effets; il nous a donné la comédie.

PANTALON.

Je suis bien fâché de ne m'y être pas trouvé. Les plaisirs naissent ici sous vos pas ; Mario vous en prépare de nouveaux dans une fête galante qu'il vous donne : il va paraître, je vous prie de faire les choses de bonne grâce.

FLAMINIA.

Il sera content de ma politesse.

PANTALON.

Voici la fête.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'HYMEN, L'AMOUR, TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS.

(LELIO ET MARIO sont déguisés à la suite.)

L'AMOUR.

Mon frère, à la fin vous ruinerez votre empire, pour y vouloir engager trop de monde sans moi. Croyez une fois mes conseils : laissez la fortune et les vains brillans dont vous séduisez les ames plutôt que vous ne les gagnez, et ne recevez point de cœurs sous vos lois, si l'Amour même ne vous les livre.

L'HYMEN.

Il est vrai que je le devrais, mais c'est votre faute et non la mienne. Je ne refuse point les cœurs que vous me présentez : depuis long-tems vous êtes conjuré contre mon

empire, et les feux que vous allumez ne tendent qu'à me détruire.

L'AMOUR.

Finissons aujourd'hui nos débats en faveur de Flaminia : elle doit entrer sous vos lois, je vous offre tous mes feux pour elle : je la blessai autrefois du plus doux de mes traits en faveur de Lelio, vous lui destinez Mario : pour accorder notre différend sur cela, souffrez que je lui présente les cœurs de l'un et de l'autre, et tenons-nous en à son choix.

L'HYMEN.

A cette condition je consens de me raccommoder sincèrement avec vous.

L'AMOUR, à Flaminia.

Je vous offre ces cœurs, charmante Flaminia : ils sont tous les deux dignes de vous ; Mario est tendre et riche à la fois, Lelio n'a pour tout bien que les sentimens purs et sincères que je lui ai inspirés pour ne vous engager que par votre propre choix...

FLAMINIA.

Je vois bien, charmant Amour, que vous favorisez secrètement Lelio, puisque vous employez la pitié que ses malheurs exigent de mon cœur pour animer encore mes sentimens pour lui.

PANTALON.

Songez, Flaminia, à la soumission que vous devez avoir pour mes volontés, et que c'est Mario qui vous donne cette fête.

FLAMINIA.

Je ne perds point de vue mes devoirs; mais je sais que tout est réciproque entre les pères et les enfans, comme entre le reste des hommes : il est sans doute juste que les enfans respectent leur père en tout, mais il n'est pas moins juste que les pères restreignent leur autorité sur leurs enfans, dans les bornes d'un exacte équité, et qu'ils ne la poussent pas jusqu'à les sacrifier à leurs préventions.

PANTALON.

Ce n'est point vous sacrifier, que de vouloir vous rendre heureuse.

FLAMINIA.

Vous croyez me rendre heureuse, et moi, je dis le contraire : ainsi vous et moi sommes parties, il n'y a qu'un tiers qui puisse en décider, choisissons-en un.

PANTALON.

Ce serait un plaisant arbitrage ?

FLAMINIA.

Qu'Arlequin nous juge.

PANTALON.

Voilà assurément un juge bien grave!

FLAMINIA.

Écoutons-le, cela ne coûte rien.

PANTALON.

Tu es folle.

FLAMINIA.

Il aime la vérité, et la dit toujours lorsqu'il la connaît; il ne faut que lui expliquer la chose, et je suis assurée qu'il décidera sainement.

PANTALON.

Voyons.

FLAMINIA.

Écoute, Arlequin, j'aime un amant depuis long-tems, mon père m'avait promis de me le donner, il était riche lorsque je commençai à l'aimer, aujourd'hui il est pauvre; dois-je l'épouser quoiqu'il n'ait point de bien?

ARLEQUIN.

Si tu n'aimes que son bien, tu ne dois pas l'épouser, parce qu'il n'a plus ce que tu aimais; mais si tu n'aimes que lui, tu dois l'épouser, parce qu'il a encore tout ce que tu aimes.

FLAMINIA.

Oui: mais mon père qui voulait me le

donner quand il était riche, ne le veut plus aujourd'hui qu'il est pauvre.

ARLEQUIN.

C'est que ton père n'aimait que son bien.

FLAMINIA.

Et il veut m'en donner un autre qui est riche, que je ne puis aimer, parce que j'aime toujours le premier.

ARLEQUIN.

Et cela te fâche ?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Écoute : fais perdre à celui-ci son bien, et ton père ne te le voudra plus donner.

FLAMINIA.

Cela n'est pas possible : que dois-je donc faire ? obéirai-je à mon père en prenant celui que je n'aime point, ou lui désobéirai-je en prenant celui que j'aime ?

ARLEQUIN.

Te maries-tu pour ton père ou pour toi ?

FLAMINIA.

Je me marie pour moi seule, apparemment.

ARLEQUIN.

Eh bien, prends celui que tu aimes, et laisse dire ce vieux fou.

PANTALON.

Le juge et la fille sont deux impertinens. Taisez-vous.

FLAMINIA.

Je ne lui ai pas dicté ce qu'il vient de dire; mais au t rme de fou près, c'est la nature et la raison toute simple qui s'expliquent par sa bouche.

PANTALON.

La nature et la raison ne savent ce qu'elles disent; vous n'êtes qu'une sotte; on ne vit pas de sentimens, il faut du bien dans le mariage.

MARIO.

Ne vous emportez pas, Monsieur, les sentimens de Mademoiselle sont aussi beaux, que le jugement d'Arlequin est raisonnable, et vous devez vous rendre à ses vœux: quoiqu'ils me soient contraires, je ne les approuve pas moins, et je vous demande comme une preuve de l'amitié dont vous m'honorez d'être favorable à Lelio.

PANTALON.

Vous prenez, Monsieur, votre parti en galant homme, et moi je saurai le prendre en

père sage, et qui sait ce qui convient à sa fille.

MARIO.

Voici un homme qui vous rendra plus traitable. (*Il lui présente Lelio.*)

LELIO.

S'il n'y a, Monsieur, que les bruits de ma mauvaise fortune qui vous aient indisposé contre moi, il est facile de les détruire : je suis plus riche que je n'ai jamais été ; et si, d'ailleurs vous ne me jugez pas indigne de votre alliance, ma fortune ne mettra point d'obstacle à ma félicité

PANTALON.

Il n'est donc pas vrai que vous êtes ruiné ?

LELIO.

Non, Monsieur, un naufrage que j'ai fait sur les côtes d'Espagne a donné lieu à ces bruits ; vous pouvez, lorsque vous voudrez, approfondir la vérité.

PANTALON.

Je me rends, ma fille a raison.

LELIO.

Permettez, charmante Flaminia, que je vous marque ma reconnaissance à vos pieds.

FLAMINIA.

Levez-vous, Lelio, je suis si saisie, que je n'ai plus la force de vous répondre.

PANTALON.

Je vous demande pardon, Seigneur Lelio, de l'injustice que je vous fesais; oubliez-la, et recevez ma fille pour gage de notre amitié.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, les amans valent mieux ici que les autres : ils sont plus naturels. Écoutez, vous trouvez donc mon jugement bon ?

MARIO.

Des meilleurs, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Je connais que tout ce que les lois peuvent faire de mieux chez vous, c'est de vous rendre aussi raisonnables que nous le sommes, et que vous n'êtes hommes qu'autant que vous nous ressemblez.

FLAMINIA.

Tu as raison.

ARLEQUIN.

Vous voyez que j'aime Violette, comme vous aimez Lelio, c'est-à-dire, sans songer à l'argent, donnez-la moi.

FLAMINIA.

Je le veux, si Violette y consent.

VIOLETTE.

Mais il est bien joli.

LELIO.

Je t'entends : je me charge de te rendre heureux.

MARIO.

Allons, qu'on ne parle plus ici que de plaisirs.

FIN D'ARLEQUIN SAUVAGE.

# TIMON

## LE MISANTROPE,

### COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE;

## PAR DELISLE,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Italien, le 2 janvier 1722.

## PERSONNAGES.

TIMON le Misantrope.
MERCURE.
PLUTUS.
L'ANE de Timon, métamorphosé en homme, sous le nom d'Arlequin.

La scène est sur le Mont Hymette.

# TIMON

## LE MISANTROPE,

### PROLOGUE.

Le théâtre représente la montagne où Timon s'est retiré, ce misantrope est couché sur un gazon au pied des rochers, habillé de peaux de bêtes sauvages, son âne paraît à côté de lui.

---

## SCÈNE I.

TIMON.

A quoi t'amuses-tu, fils de Saturne et de Rhée? Sors de ton indolence, et viens contempler ma misère, ou plutôt ta turpitude. Regarde le malheureux Timon, qui t'offrait tant d'holocaustes, et si tu n'as pas les vices des hommes qui méprisent ceux qui n'ont rien à leur donner, lance tous tes foudres sur des scélérats, qui, après avoir reçu mille bienfaits de moi, m'ont tourné le dos avec la fortune; peux-tu voir sans indignation ces hommes lâches qui m'adoraient dans la prospérité, qui chantaient continuellement mes louanges et mes vertus, lorsqu'ils sentaient une bonne

table chez moi, et qui maintenant m'accablent d'opprobres et de mépris ? ( *On entend un coup de tonnerre.*) J'entends le tonnerre qui gronde, et Jupiter prend ses armes. Frappe, père des Dieux, mais frappe les scélérats, et ne t'amuse pas à réduire en poudre des rochers et des arbres innocens, qui ne t'ont jamais offensé.

## SCÈNE II.

MERCURE, PLUTUS ET TIMON.

TIMON.

Mais que vois-je ! je me suis retiré sur cette montagne pour m'éloigner du commerce des hommes, et j'y retrouve encore cette maudite espèce ! fuyons.

MERCURE.

Arrête, Timon, je ne suis point un homme, mais Mercure, qui t'amène le dieu des Richesses : Jupiter touché de tes malheurs a exaucé ta prière.

TIMON.

A-t-il écrasé mes ennemis, ou plutôt les siens ? C'est toute la grâce que je lui demande, et pour ma vengeance, et pour son honneur ?

MERCURE.

Les Dieux jugent des choses bien différem-

ment des hommes! C'est punir les méchans que de les laisser vivre, et leurs vices suffisent pour satisfaire la justice divine. Je viens pour te tirer de la misère, et par de nouveaux trésors confondre les ingrats qui t'ont si lâchement abandonné.

TIMON.

Je ne veux point de tes trésors, ils m'ont causé trop de maux; la pauvreté m'a appris à connaître les hommes et à me suffire à moi-même; bienfait qui surpasse tous les faux brillans de cet aveugle à qui je vais casser la tête, s'il ne s'éloigne d'ici.

PLUTUS.

Retirons-nous, Mercure, que veux-tu que je fasse avec cet insensé?

MERCURE.

Il faut exécuter l'ordre de Jupiter, et l'enrichir même malgré lui; Timon, tu dois obéir aux Dieux, et recevoir avec reconnaissance les biens qu'ils t'envoient.

TIMON.

Eh! que veux-tu que j'en fasse dans cette solitude? Je n'ai besoin que de mes bras pour y subsister, ce qui est une preuve invincible que mon état présent vaut mieux que celui que j'ai quitté, dans lequel j'étais esclave de mille choses inutiles; les richesses ne sont bonnes qu'à faire usage des hommes, et puis-

que je renonce à tout commerce avec eux, je n'ai plus besoin des choses qui peuvent le lier; je ne méprise cependant pas les présens de Jupiter, et s'il t'envoie pour me faire du bien, accorde-moi une grâce.

MERCURE.

Et! quelle est cette grâce?

TIMON.

De donner la voix humaine à mon âne, afin que je puisse m'entretenir avec lui dans ma solitude; sa société est la seule qui me puisse plaire.

MERCURE.

Tu n'y penses pas, Timon.

TIMON.

J'y pense fort bien, il m'a servi sans intérêt dans ma prospérité, et me sert de même à présent que je suis misérable. S'il obéissait à ma voix, sous de beaux harnois, il la reconnaît encore aujourd'hui, et il reçoit d'aussi bon cœur une poignée d'herbes de ma main, qu'il recevait autrefois le meilleur froment; mes haillons ne l'ont point épouvanté, il m'aime, et me sert sans s'apercevoir que j'ai changé d'état; enfin, c'est le seul ami sincère qui me soit resté dans mon malheur.

MERCURE.

Je sais que, si les ânes parlaient, ils pour-

raient donner de bonnes leçons aux hommes. Je veux bien t'accorder ta prière; si Jupiter a commencé de t'instruire par la mauvaise fortune, il peut achever son ouvrage par ton âne; son choix seul fait la noblesse des moyens qu'il met en usage pour remplir ses vues; oui je t'accorde ta demande, et je vais métamorphoser ton âne en homme.

TIMON.

Non pas cela. La seule figure humaine me le rendrait suspect.

MERCURE.

Ne crains rien; il conservera le souvenir, et la simplicité de son premier état, à laquelle je joindrai toutes les perfections humaines, et les connaissances qui lui sont nécessaires pour comprendre ce que tu lui diras, et te rendre son commerce plus utile. Adieu; Plutus va te faire trouver chez toi de nouveaux trésors, et tu verras venir ton âne sous la forme et le nom d'Arlequin.

TIMON.

Voilà le plus grand présent que Jupiter puisse me faire; car mon âne sera assurément un homme d'honneur, son jugement est trop sain, et ses mœurs trop pures pour ne pas conserver ces avantages malgré la nature humaine.

PLUTUS.

Et moi, je vais te préparer de nouveaux trésors que tu trouveras en arrivant chez toi.

TIMON.

Si tu me crois, tu les garderas pour quelque autre.

PLUTUS.

En vain tu résistes, les hommes ne sont pas heureux ou malheureux selon leurs caprices; l'un et l'autre leur vient des Dieux.

## SCÈNE III.

### TIMON ET ARLEQUIN.

TIMON.

Je me soucie peu de ses trésors, et je ne suis occupé que de la métamorphose de mon âne; j'estime plus sa raison, que celle de tout l'aréopage : mais voici un homme singulier, c'est apparemment lui, écoutons

ARLEQUIN.

Que diable veut donc dire ce changement? comme me voilà fait! Où sont passées ces belles oreilles, cette tête gracieuse, ce corps mignon, si chéri de toutes les ânesses du pays? Qu'est devenue ma belle queue, ah! ma belle queue, vous êtes, de toutes les grâces

que j'ai perdues, celle que je regrette le plus; comme me voilà fagoté, la ridicule figure! Je marchais il n'y a qu'un moment sur quatre jambes, j'étais fort et assuré sur mes pieds, et me voilà à présent huché sur deux comme une poule, craignant même que le vent ne me fasse tomber; j'avais une voix mâle, à l'heure qu'il est, je l'ai efféminée et variée par des sons qui me fatiguent; que suis-je donc devenu? Mais quoi! ma raison se développe : je suis homme, oui j'en suis un : voilà un nez, une bouche, des yeux, et enfin une figure semblable à celle de mon maître, et presque aussi ridicule; mais que vois-je? quel chaos d'idées que je n'avais jamais eues, l'esprit humain se développe chez moi?.. Ah! ah! ah! le plaisant galimatias que l'esprit de l'homme! Ah! ah! ah! la drôle de chose! quoi que j'aie grand'peur d'être plus sot sous cette peau que sous ma première: la nouveauté me divertit, et je ne suis pas fâché de ce changement; quand ce ne serait que pour connaître ce que mon maître a dans l'ame, et les raisons des impertinences que je lui ai vu faire.

TIMON.

Ce début est charmant, et mon âne, à ce que je vois, est aussi misantrope que moi; qui êtes-vous, mon ami?

ARLEQUIN.

Je suis ce que je n'étais pas il y a un moment.

TIMON.

Il veut dire qu'il n'est plus âne.

ARLEQUIN.

Que dis-tu là? Est-ce que tu sais que je l'ai été?

TIMON.

Oui, mon cher Arlequin, c'est moi qui suis cause que tu es homme; tu es à présent le roi des animaux.

ARLEQUIN.

Le roi des animaux, dis-tu?

TIMON.

Oui, mais tu ne connais pas encore les idées que nous attachons à ce terme.

ARLEQUIN.

Ho que si! j'entends tout ce que tu me dis, et je meurs si je sais comme cela s'est fait; car je ne me souviens pas de l'avoir jamais appris.

TIMON.

Mercure le lui a inspiré, ce dieu me l'avait promis.

ARLEQUIN.

Puisque je suis le roi des animaux, je puis donc dormir sans crainte dans les forêts; les loups et les lions respecteront mon sommeil,

et ils viendront me rendre leurs hommages, n'est-ce pas ?

TIMON.

Je ne te conseille pas de t'y fier, ils te dévoreraient comme si tu n'étais encore qu'un âne.

ARLEQUIN.

Voilà des sujets bien impertinens, et à ce que je vois, l'empire des hommes sur le reste des animaux ressemble assez à celui des ânes, ils font peur à ceux qui sont plus faibles et plus timides qu'eux, et ils se sauvent devant les plus forts et les plus hardis.

TIMON.

J'aime mieux mon âne que Solon, il parle plus juste.

ARLEQUIN

Si je n'ai gagné que cet empire dans ma métamorphose, le profit n'est pas grand.

TIMON.

Tout ce que tu vois est à présent fait pour toi, au lieu que tu étais auparavant fait pour l'homme; témoins les services que tu m'as rendus.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah, ah!

TIMON.

De quoi ris-tu?

ARLEQUIN.

De ta sottise; de ne voir pas que c'était toi qui étais fait pour moi.

TIMON.

Moi!

ARLEQUIN.

Sans doute. N'avais-tu pas le soin de pourvoir à ma subsistance, de venir tous les matins me panser, de me donner à manger, de me mener boire, de nettoyer mon écurie, de me changer de paille, et le reste?

TIMON.

Cela est vrai. Qu'en conclus-tu?

ARLEQUIN.

Que tu me servais, et par conséquent que tu étais fait pour moi.

TIMON.

Il a raison, par Jupiter! J'étais son valet sans le savoir.

ARLEQUIN.

Mais laissons-là ces discours, et dis-moi pourquoi es-tu si mal vêtu et si mal logé aujourd'hui? Il y a long-tems que je suis curieux de le savoir.

TIMON.

C'est que je suis pauvre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi es-tu pauvre?

TIMON.

Pour avoir été trop bon. J'ai mangé mon bien pour faire plaisir à des ingrats qui m'ont abandonné dès que je n'ai plus eu de quoi leur faire bonne chère.

ARLEQUIN.

Voilà de grands coquins; pauvre homme, je te plains bien. Eh! quoi! seras-tu toujours pauvre?

TIMON.

Il ne tient qu'à moi de cesser de l'être; et le dieu des Richesses m'offre de grands trésors que je refuse.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

TIMON.

Pour n'être jamais à portée de faire du bien à personne.

ARLEQUIN.

Tu as raison de n'en vouloir point faire à ces coquins qui t'ont abandonné; mais tu dois les accepter pour moi qui ne t'ai jamais trahi

TIMON.

Les richesses te gâteraient, et la flatterie des hommes aurait bientôt séduit ton innocence.

ARLEQUIN.

Ne le crains pas. Je n'ai besoin que de me sentir pour m'en défendre.

TIMON.

Oui. Mais tu ne sais pas encore que l'homme est rempli de vanité.

ARLEQUIN.

Lorsqu'un homme a été, âne et qu'il s'en souvient, il n'en est pas susceptible.

TIMON.

Je sais qu'il y aurait moins de sots si chacun se souvenait de son origine. Mais l'orgueil des richesses la fait bientôt perdre de vue; et j'en ai trop d'exemples pour t'exposer à ce danger.

ARLEQUIN.

Je vois par tout ce que tu me dis que tous les hommes sont sots. Mais, à te parler franchement, tu es le plus sot de tous.

TIMON.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce que tu refuses d'être heureux, et que

par un ridicule caprice tu veux te punir des vices d'autrui.

TIMON.

Les richesses ne font point notre félicité ; pour être heureux il faut jouir de soi-même, et l'on n'en jouit point dans l'opulence et le chaos du monde.

ARLEQUIN.

Écoute, ne t'y trompe pas. Un âne qui meurt de faim jouit mal de soi-même, et il sent seulement ce qui lui manque pour être heureux. Mais celui qui est dans un bon pâturage jouit bien de la vie.

TIMON.

Quoi ! tu voudrais que j'acceptasse les offres de Plutus ?

ARLEQUIN.

Assurément, puisque tu peux en tirer de l'utilité.

TIMON.

Mais je n'en puis jouir que dans le monde.

ARLEQUIN.

Hé bien ! il faut y retourner.

TIMON.

Je m'irais de nouveau exposer à la perfidie des hommes ?

ARLEQUIN.

Sans doute, puisque c'est le moyen de bien jouir de la vie; le ridicule des hommes doit te divertir, et leurs vices t'instruire, si tu vaux mieux qu'eux, n'auras-tu pas le plaisir de le savoir.

TIMON.

J'ai peur que mon âne ne me gâte l'esprit. Il commence à me persuade ce que les Dieux ni les hommes n'ont pu me faire comprendre.

ARLEQUIN.

Écoute. Un loup passerait pour un sot parmi les autres loups, si, méprisant le carnage, il s'amusait à brouter des herbes et se fesait sécher par une nourriture qui ne lui est pas propre; et par la même raison je conçois qu'un homme est un extravagant de ne vouloir pas vivre comme les autres, et jouir des biens que les Dieux ont fait pour lui.

TIMON.

Tu as raison, et je veux suivre ton conseil; allons prendre les trésors que Plutus m'a promis, et retournons à Athènes: je me fais un plaisir de montrer mes richesses à mes avides compatriotes, et de les voir sécher auprès par des désirs inutiles. Je serai charmé de me moquer d'eux, et de voir comme

tu te tireras d'affaire au milieu de leurs erreurs.

ARLEQUIN.

Allons! puisque je suis homme, je veux tirer tout ce que je pourrai de ce nouvel état, comme je fesais dans mon premier. Je veux jouir de tout ce qu'il peut m'offrir de plaisir. Ah! que je vais bien me divertir!

FIN DU PROLOGUE.

## PERSONNAGES.

MERCURE, sous la forme et le nom d'Aspasie.
EUCHARIS, amante de Timon.
TIMON, misantrope.
ARLEQUIN.
IPHICRATES ET CARICLÈS, faux amis.
SOCRATE, philosophe.
UN MAITRE EN FAIT D'ARMES.
UN MAITRE A CHANTER.
UN MAITRE A DANSER.
TROUPE DES PASSIONS.
TROUPE DES FLATTEURS.
TROUPE DES VÉRITÉS.
UN DES FLATTEURS.
MERCURE, sous sa forme ordinaire.

La scène est à Athènes.

# TIMON

## LE MISANTROPE.

### COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la ville d'Athènes.

### SCÈNE I.

MERCURE, en habit de femme, sous le nom d'Aspasie.

Qui reconnaîtrait Mercure sous la forme où me voilà ? Comme messager des Dieux, je suis continuellement obligé de me métamorphoser pour exécuter leurs ordres chez les hommes. Jupiter veut que, sous le nom d'Aspasie, je remplisse un double emploi auprès d'Eucharis et d'Arlequin, et que je me serve de l'un et de l'autre pour corriger Timon. L'excès de sa bonté causa ses premiers malheurs. L'ingratitude des hommes l'a jeté dans un excès opposé, et changé la douceur de son ame, naturellement bienfe-

sante, en des sentimens de haine et de vengeance. Ces différens excès déplaisent aux Dieux qui ont placé la vertu dans un juste milieu. Mais en punissant les vices ils récompensent toujours ce qu'ils voient de bon chez les hommes. Le cœur de Timon n'est point déguisé ; son amour pour la vérité lui fesant préférer le commerce des animaux, parce qu'il est simple et naturel, à celui des hommes, il a demandé la voix humaine pour son âne, et Jupiter veut se servir de cette même métamorphose pour le retirer de ses erreurs. Commençons donc d'exécuter ses ordres auprès d'Eucharis : elle aime Timon, et je veux lui apprendre les moyens de gagner le cœur de ce misantrope. La voici. Elle vient rêver dans ces lieux à sa nouvelle passion.

## SCÈNE II.

EUCHARIS.

Je ne sais comme je dois interpréter les mouvemens qui m'agitent ; l'idée de Timon me suit partout, le bruit de sa vertu et de ses malheurs m'avait touchée, et j'étais bien-aise de voir que les Dieux l'avaient rétabli dans sa première splendeur ; mais je ne croyais pas que je pusse prendre d'autre part dans son sort que celle qu'un simple sentiment de gé-

nérosité m'y donnait. Je sens cependant des mouvemens plus vifs que ceux de l'estime. O ciel! l'amour se serait-il caché sous le manteau de la haine et de la misantropie pour me séduire.

## SCÈNE III.

MERCURE, sous la figure d'Aspasie; EUCHARIS.

ASPASIE.

Bonjour, ma chère Eucharis, d'où vient donc, ma belle enfant, que vous cherchez la solitude ? Ah, je m'en doute, il y a de l'amour sur jeu !

EUCHARIS.

Si c'est l'amour qui me conduit ici, c'est un amour bien singulier, j'y viens rêver à Timon.

ASPASIE.

A Timon ?

EUCHARIS.

Oui, à Timon ; j'ai vu une scène de lui qui m'a charmée ; le bruit des trésors que l'on dit que les Dieux lui ont fait trouver, a ramené chez lui cette troupe odieuse d'amis ingrats que ses malheurs avaient écartés. Je les ai vus s'efforcer à l'envi d'effacer de son esprit l'indigne procédé qu'ils ont eu pour

lui ; ah ! Aspasie, qu'il m'a paru estimable dans les traits de mépris et de vérité dont il a repoussé leur lâche empressement !

ASPASIE.

L'Amour s'introduit dans nos cœurs par plus d'une porte ; et les mêmes choses qui en ferment les accès chez les uns, les ouvrent dans les autres.

EUCHARIS.

Je ne vous déguise point que, si je voulais aimer quelqu'un, ce serait Timon. La généreuse liberté avec laquelle il marque son mépris pour les hommes me serait une preuve de la sincerité de sa tendresse, s'il m'en témoignait. Je vous dirai plus, je sentirais de la vanité à soumettre un cœur qui se déclare hautement l'ennemi du genre humain, et à pouvoir le ramener des excès où je vois avec chagrin qu'un homme, d'ailleurs si estimable, se plonge.

ASPASIE.

Cette conquête serait digne de vos appas, et je vous la conseillerais, si je la croyais possible.

EUCHARIS.

Croyez-vous que je n'en vinsse pas à bout si je l'entreprenais?

ASPASIE.

Vous êtes jeune, belle et spirituelle ; ce

sont-là sans doute les plus grands avantages de la nature, et si vous les employez sagement contre Timon, je ne crois pas qu'il vous puisse résister.

EUCHARIS.

Je veux le tenter.

ASPASIE.

Tout dépend de la manière dont vous vous y prendrez. Il n'est point de cœur invincible lorsque l'on sait l'attaquer par son faible : il n'en est point de si insensible, ni de si faible qui n'ait des endroits par où il est hors d'atteinte : ce n'est jamais la faute de celui qui résiste, s'il ne se rend pas ; c'est celle de ceux qui ne savent pas connaître les moyens de le dompter.

EUCHARIS.

J'aime dans tout ce que je fais laisser agir mon cœur naturellement et sans contrainte ; je hais trop l'art et les détours honteux des coquettes pour les mettre en usage avec Timon ; il m'a plû par sa sincérité, et je veux lui plaire par le même moyen.

ASPASIE.

Que vous êtes simple, belle Eucharis ! Vous connaissez bien peu les hommes ; apprenez de moi, mon enfant, que l'on est toujours avec eux la dupe de sa bonne-foi. Le cœur humain est sujet à des caprices éton-

nans ; il n'aime les plus belles choses qu'autant qu'il trouve de difficultés dans leur possession. Une conquête trop aisée le dégoûte ; et c'est pour cela qu'une habile femme sait assaisonner ses faveurs par des caprices amenés à propos pour réveiller la tendresse de ses amans, qui languiraient bientôt dans une possession trop assurée et trop tranquille. On ne sent jamais mieux le prix d'un bien que lorsqu'on craint de le perdre, c'est dans cette crainte bien ménagée que sont fondées les ressources de l'amour; c'est d'elle que naissent les petits soins, les assiduités, et enfin tous les tributs de tendresse que les amans offrent continuellement à leurs maîtresses : je ne prétends pourtant pas condamner la sincérité en amour; au contraire, je sais qu'elle doit être la base de la tendresse, mais l'art en doit faire les ornemens, et un amant tendre et délicat n'est pas plus en droit de se fâcher de ces ruses innocentes que des soins que son amante se donne pour se parer, puisque dans l'un et l'autre son objet est de lui plaire et d'entretenir ses feux; car l'adresse est au sentiment ce que les atours sont au visage.

EUCHARIS.

Vous êtes adroite, Aspasie, et je commence à me laisser séduire par vos discours.

ASPASIE.

Suivez mes conseils, et vous vous en trouverez bien ; la haine que Timon a pour les hommes ne le rend sensible qu'au plaisir de médire d'eux. L'expérience qu'il a faite de leur perfidie lui rend suspectes toutes les marques d'amitié qu'ils s'efforcent de lui donner, qu'il prend pour des piéges que l'on tend à sa fortune et à sa crédulité : ainsi, si vous voulez vous ménager quelque accès dans son cœur, dites-lui des vérités offensantes ; c'est le seul moyen de gagner quelque créance chez lui. Ce procédé conforme à son génie et si opposé à l'empressement de ceux qui cherchent inutilement à lui plaire, attaquant son cœur par son faible, le disposera naturellement à vous chercher ; c'est tout ce qu'il vous faut d'abord, l'Amour et vos charmes feront le reste ensuite.

EUCHARIS.

Je connais toute la solidité de ce conseil, et je suis résolue de le suivre, d'autant mieux que je suis bien aise de lui dire ce qui me choque en lui.

ASPASIE.

Vous pouvez en essuyer des réponses fâcheuses ; mais vous devez les mépriser et aller à votre but, sans prendre garde aux épines que vous trouverez en chemin. Voici

Timon. Je l'entends qui querelle. Adieu. Je vous laisse. Profitez de mes avis.

EUCHARIS.

Écoutons un moment ici.

## SCÈNE IV.

TIMON, ARLEQUIN, TROUPE d'Athéniens qui le suivent, IPHICRATES, CARICLES.

TIMON.

Allez, perfides! vos caresses ni vos louanges ne me séduisent point; je connais trop bien la noirceur de votre ame. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous offrir un figuier, où plusieurs se sont déjà pendus. Je ne l'ai pas voulu arracher pour ne priver pas le public de cette commodité.

ARLEQUIN.

Allez vous-en à tous les diables avec vos amitiés, nous n'en voulons point.

IPHICRATES.

Quoi! Timon, tu ne reconnais plus ton ancien ami qui a fait tant de vœux pour toi? J'avais bien dit que les Dieux étaient trop justes pour ne pas te rétablir dans ta première splendeur.

ARLEQUIN.

Celui-là est honnête homme; fais-lui caresse.

TIMON.

Que tu le connais mal! Si tu l'avais cru, perfide, tu te serais fait violence pour masquer tes sentimens dans mon malheur, afin de te ménager les moyens de me tromper encore aujourd'hui. N'es-tu pas Iphicrates, qui me trouvant presque expirant de faim et de soif, me refusa un verre d'eau et m'accabla d'injures pour me remercier de tous les biens que tu avais reçus de moi?

ARLEQUIN.

Comment, bélitre, après avoir refusé de l'eau à mon pauvre maître qui mourait de soif, tu oses encore te dire son ami; par la mort, il me prend envie de t'assommer.

IPHICRATES.

Ne juges point de ce que tu m'as vu faire par les apparences; les Dieux vont être témoins de l'amitié que je te porte, et je viens d'ordonner un sacrifice solennel en action de grâce de ce qu'ils ont fait pour toi.

TIMON.

Garde-t'en bien, scélérat, ton encens les irriterait contre moi.

ARLEQUIN.

Pardi voilà un effronté coquin de vouloir tout-à-la-fois jouer les hommes et les Dieux ! Attends, je vais te sacrifier aux furies qui te possèdent. (*Il le bat, Iphicrates se sauve.*)

CARICLES.

Tu as raison, Timon, c'est un traître qui ne mérite pas tes bontés ; pour moi je viens à plus juste titre : et voici une ode que j'ai faite sur la victoire que tu as remportée sur nos ennemis.

TIMON.

Comment l'oses-tu dire ? je n'ai jamais été à la guerre.

CARICLES.

Il n'importe ; tu l'aurais remportée si tu avais combattu, et cela suffit.

TIMON.

N'est-ce pas toi, qui dans ma prospérité me louais des vertus que je n'avais pas, et qui dans mon malheur m'attribuais des vices dont je n'ai jamais été capable ?

ARLEQUIN.

Écoute, n'as-tu point fait aussi d'ode pour moi ?

CARICLES.

Et que voudrais-tu que je chantasse de toi ?

ARLEQUIN.

Quelque victoire que je n'ai jamais remportée.

CARICLES.

Voilà assurément un bel objet des chansons des muses ?

ARLEQUIN.

Tiens, je n'aime pas les menteries, et je veux qu'on ne chante de moi que des vérités ; fais donc une ode pour chanter la victoire d'un honnête homme qui a assommé un faquin.

CARICLES.

Est-ce que cela vous est arrivé ?

ARLEQUIN.

Non, mais la chose va arriver dans un moment, car je veux t'assommer pour prix de ton impertinence.

(Il le bat, Cariclès se sauve en criant au secours.)

Pardi, voilà de grands coquins. Mort-non de ma vie ! leur impudence me met dans une colère que je ne me possède pas.

TIMON.

Voilà les bons amis auquels je me fiais autrefois !

ARLEQUIN.

Tu étais donc bien bête alors ?

## SCÈNE V.

### EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS, à part.

Tout ce que je vois de Timon est une preuve de la solidité des conseils d'Aspasie, commençons à jouer notre rôle. (*Haut.*) Bonjour, Timon.

TIMON.

Bonjour; que me veut cette femme? Voici encore une quêteuse de trésors.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer, et de pouvoir entretenir un original sans copie, qui, parce qu'il n'a fait que des sottises dans le monde, prétend en jeter la faute sur le reste des hommes; je crois qu'un caractère aussi hétéroclite me donnera du plaisir.

TIMON.

Ouais! ce style n'est pas commun.

ARLEQUIN.

Tu dois aimer celle-ci, elle est naturelle, et aime la vérité; n'est-ce pas?

TIMON.

Je t'avoue que son début me surprend, je ne m'y attendais pas. Ma foi, Mademoi-

selle, si mon mépris pour les hommes, et surtout pour les femmes, et pour les femmes de votre espèce, peut vous divertir, j'y consens, profitez-en bien; c'est tout ce que vous pouvez gagner avec moi.

EUCHARIS.

C'est aussi tout ce que je demande, je méprise tous les hommes, et je ne suis jamais si contente que lorsque je puis exercer ma langue sur eux; mais je ne connais point de plus grand plaisir au monde que celui de dauber sur le ridicule d'un original tel que vous.

TIMON.

Vous avez raison, il n'est rien de si doux que la satire, c'est la seule ressource qui reste à la vérité parmi les hommes; disons-nous donc réciproquement ce que nous pensons?

EUCHARIS.

Je le veux, et je serai charmée de pouvoir vous convaincre que vous êtes le plus fou des hommes.

ARLEQUIN.

Elle parle juste, celle-là, qu'en dis-tu?

TIMON.

Cela peut être : en vérité, Mademoiselle, je suis bien aise de vous trouver de cette humeur, et nous allons bien nous divertir; e beau champ pour moi, que le teint apprêté

d'une coquette, que ce visage composé qui a changé ses mouvemens naturels contre des grimaces! Quel plaisir de démasquer un cœur, qui sous des dehors fardés nous cache l'infidélité même! Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Voilà une conversation qui commence à merveille.

EUCHARIS.

Le beau champ pour moi, que les discours d'un homme qui a changé sa raison pour des caprices; les sentimens humains pour de la férocité; qui toujours diamétralement opposé à la raison, prodiguait autrefois follement son bien, et qui aujourd'hui s'en refuse l'usage encore plus follement! Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Le beau champ pour un âne, que d'entendre les hommes se dire leurs vérités! Ah! ah! ah!

TIMON.

La peste de l'impertinente.

ARLEQUIN.

Allons, ris donc, cela est tout-à-fait plaisant. Ah! ah! ah!

TIMON.

Ah! ah! Oui, c'est drôle.

ARLEQUIN.

Il me semble que tu ne ris pas de bon cœur.

TIMON.

Pour connaître au juste l'étendue du génie d'une coquette, je ne voudrais que faire l'analyse de la cervelle d'un perroquet; connaissant sa capacité, et la comparant avec celle d'une coquette, j'aurais par une règle d'arithmétique la juste étendue de son esprit.

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! La cervelle d'un perroquet! Ah! ah! ah!

EUCHARIS.

Et moi, je ne voudrais que faire l'analyse de la tête d'un âne et de la vôtre pour connaître précisément jusqu'où peut aller votre bêtise.

ARLEQUIN.

Holà! madame la pigrièche! n'insultez point aux ânes mal-à-propos, sachez qu'ils sont gens d'esprit, et qu'ils en savent plus que les hommes; et pour vous en convaincre, apprenez que jamais âne n'a traité une ânesse si indignement que mon maître vous traite. Oh! oh! ils sont bien mieux appris que cela, ma foi.

EUCHARIS.

Répondez-lui, si vous le pouvez?

TIMON.

J'avoue que voilà la conversation la plus délicieuse que j'aie jamais eue avec personne, et la manière singulière dont cette fille s'y prend me plaît ; je ne sais, Mademoiselle, qui vous a si bien instruite ; mais soit que la chose vienne de vous ou d'ailleurs, vous avez rencontré mon faible ; ne croyez pourtant pas que j'en sois la dupe : je crois voir vos desseins, et je saurai m'en défendre ; ainsi, si vous vous êtes flattée que séduisant mon cœur par ce détour vous tirerez quelque chose de moi, désabusez-vous une fois pour toutes ; mais si vous voulez borner vos espérances et vos plaisirs dans ce petit commerce d'injures et de vérités ; je consens de bon cœur de le continuer avec vous.

EUCHARIS.

Je le veux, et je vous déclare que je ne prétends rien au-delà.

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah ! Voilà une partie bien faite et un petit commerce bien tendre.

TIMON.

Je vous reverrai avec plaisir à cette condition.

EUCHARIS.

Et moi aussi. Adieu.

## SCÈNE VI.

### TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Par ma foi, voilà un drôle de corps que cette femme-là.

TIMON.

Je t'avoue qu'elle m'a fait plaisir, et je ne sais pas pourquoi elle me plaît plus que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

ARLEQUIN.

Je le sais bien, moi. C'est qu'elle est aussi impertinente que toi.

TIMON.

Cela peut-être : mais parlons d'autre chose. Que dis-tu de cette ville et de ta nouvelle condition ?

ARLEQUIN.

Je dis que j'aurai pour toi une reconnaissance éternelle. Vive l'état des hommes : comment mort-non de ma vie, les ânes ne sont que des bêtes auprès d'eux.

TIMON.

Sur quoi en juges-tu ?

ARLEQUIN.

Sur ce que vous suppléez par des richesses

à tous les défauts du cœur et de l'esprit. Tiens, j'ai trouvé des filles qui m'ont dit que, si je voulais leur donner de l'argent, elles m'aimeraient à la folie; des amis qui m'ont assuré de leur amitié si je la payais bien; des poëtes qui m'ont promis de m'immortaliser par leurs vers, pourvu que je leur fisse bonne chère; des généalogistes qui m'ont offert pour de l'argent de me faire descendre de Jupiter en droite ligne. Oh! juge si ne voilà pas des prodiges: avec de l'or, les hommes font ce que les Dieux, la raison, ni la nature ne peuvent faire.

TIMON.

Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Donne-moi vite de tes trésors.

TIMON.

Pourquoi faire?

ARLEQUIN.

Pour m'aller divertir.

TIMON.

La haine que j'ai pour tous les hommes, et mon amitié pour toi m'en empêchent; je ne veux pas que personne puisse profiter de ta dépense, ni te donner occasion d'être leur dupe, et de te séduire par le luxe; je suis trop de tes amis pour cela.

ARLEQUIN.

Tu es trop de mes amis pour me donner le moyen de me divertir?

TIMON.

Oui.

ARLEQUIN.

Et si je me divertissais, cela me gâterait?

TIMON.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Écoute, depuis que je comprends ce que tu me dis, je n'ai encore entendu de toi que des impertinences; je ne sais où diable tu les vas chercher pour me faire enrager; à la fin cela m'impatiente.

TIMON.

C'est que tu ne connais pas encore ce qui te convient.

ARLEQUIN.

Je ne puis juger des choses que par mon premier état, et je me souviens, que, lorsque je n'étais qu'une bête, je cherchais toujours à paître dans les meilleurs pâturages, lorsque tu ne m'en empêchais pas, car tu t'es toute la vie fait un maudit plaisir de me contrarier; si j'avais soif, j'allais à la meilleure eau et la plus claire, et je m'attachais toujours à ce qui

me fesait le plus de plaisir; je soutiens que cela est sage dans toutes les espèces; ainsi, puisque je suis homme, je veux la plus belle maison et la plus commode, l'habit le plus riche et du meilleur goût. Je veux une jolie femme, et je prétends manger et boire ce qu'il y aura de meilleur; or comme il faut de l'argent pour avoir ces choses, donne-m'en, et tout à l'heure.

TIMON.

C'est ce qui te trompe; je veux que tu sois homme; tous ceux qui en ont la figure ne le sont pas. C'est pour te rendre parfait que je te refuse la jouissance des choses qui ne sont propres qu'à nourrir nos passions; un homme n'est homme qu'autant qu'il sait les dompter, et qu'il a pris l'empire sur elles.

ARLEQUIN.

Mais, toi qui veux m'instruire malgré moi et la raison, as-tu cet empire sur tes passions?

TIMON.

Sans doute, puisque je me refuse la jouissance des choses qu'elles seules nous font désirer.

ARLEQUIN.

Dis-moi, n'y a-t-il de passions chez les hommes que celles qui les portent vers les plaisirs?

TIMON.

Il y en a beaucoup d'autres.

ARLEQUIN.

La haine, le chagrin, la vengeance, ne sont-elles pas des passions ?

TIMON.

Assurément, et des plus odieuses.

ARLEQUIN.

Si tu voyais un homme entre deux femmes, l'une laide comme une guenon, et l'autre belle comme un astre, et qu'il choisît la laide, qu'en dirais-tu ?

TIMON.

Que cet homme est de mauvais goût.

ARLEQUIN.

Tu es donc un sot animal.

TIMON.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que, parmi tant de passions aimables, tu vas justement choisir les guenons de toutes les passions, et que tu préfères aux douceurs de la vie la triste satisfaction d'être toujours en colère contre toi-même et contre toute la nature humaine.

TIMON.

Voilà un raisonnement qui m'embarrasse ;

tu n'en sais pas encore assez pour juger de la solidité de mes raisons; je dois suppléer à ton ignorance, et mon amitié pour toi m'empêche de t'accorder ta demande.

ARLEQUIN.

Tu ne veux donc point me donner de l'argent ?

TIMON.

Non.

ARLEQUIN.

Rends-moi donc mon à premier état.

TIMON.

Par quelle raison ?

ARLEQUIN.

Par la raison que j'aime mieux n'être qu'un âne que d'être homme et n'avoir point d'argent.

TIMON.

Tu ne sais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

C'est toi qui ne sais ce que tu dis. Écoute, laisse-là une fois en ta vie tes extravagances, et donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ta prière est inutile.

ARLEQUIN.

Le diable t'emporte. A ce que je vois, il n'y a pas un homme qui ne soit le loup des autres.

TIMON.

Tu as raison, mon ami.

ARLEQUIN.

Hé bien! tête maudite, si j'ai raison, que ne fais-tu ce que je te dis?

TIMON.

Tu as raison dans les traits de satire que tu donnes aux hommes, mais tu as tort de souhaiter ce qui peut te rendre aussi mauvais qu'eux.

ARLEQUIN

Que Jupiter te puisse confondre avec ton amitié: hais-moi et donne-moi de l'argent.

TIMON.

Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Hé bien! Ah, ah, ah!

TIMON.

Ta colère me divertit, et je serais bien fâché de la faire finir. Adieu. Ah, ah, ah!

ARLEQUIN, le regardant aller sans rien dire; avec des mouvemens de dépit et d'indignation.

Voilà bien de quoi rire, de faire souffrir un

pauvre homme, et l'empêcher de se divertir; il faut que je tâche de me passer de lui, et d'avoir du plaisir sans son argent.

## SCÈNE VII.

MERCURE, sous la forme d'Aspasie, ARLEQUIN.

ASPASIE part.

Voila Arlequin bien fâché contre Timon, profitons de ce moment, et exécutons l'ordre que Jupiter m'a donné.

ARLEQUIN.

Cette fille est charmante, je veux l'aborder; bonjour, la belle.

ASPASIE.

Suis-je connue de vous, Monsieur?

ARLEQUIN.

Autant que j'en ai besoin; je vois que vous êtes jolie, cela me suffit.

ASPASIE.

Comment vous nommez-vous?

ARLEQUIN.

Arlequin.

ASPASIE.

Quoi, vous êtes cet aimable garçon que Timon aime uniquement?

ARLEQUIN se redresse.

Oui, lui-même?

ASPASIE.

Ah, mon cher, l'heureuse rencontre pour moi! je vous cherchais avec empressement.

ARLEQUIN.

Je n'en savais rien, et vous avez bien fait de me le dire.

ASPASIE.

Que la condition d'une fille est malheureuse! si j'étais homme, je m'expliquerais sans rougir, mais la pudeur m'en empêche.

ARLEQUIN.

Ne vous contraignez pas, vous pouvez me parler avec toute liberté, je vous le permets.

ASPASIE.

Vous auriez mauvaise opinion de moi.

ARLEQUIN.

Au contraire, je vous en estimerai davantage; car je n'aime point les grimaces.

ASPASIE.

Hé bien! je vous aime de tout mon cœur; cet aveu si libre n'offensera-t-il point votre délicatesse?

ARLEQUIN.

Pardi, vous me croyez donc bien sot: je serais offensé si vous me disiez que vous me haïssez.

ASPASIE.

Que vous êtes aimable de penser ainsi!

ARLEQUIN.

Et qui peut penser autrement, à moins d'avoir perdu l'esprit comme Timon, qui n'aime que les gens qui lui disent des injures. Vous m'aimez donc bien?

ASPASIE.

De toute mon ame, mon cher.

ARLEQUIN.

Mon cher! le terme est tendre et me va droit au cœur.

ASPASIE.

Vous m'aimerez donc un peu!

ARLEQUIN.

Comment un peu, je vous aimerai aussi gros que moi?

ASPASIE.

Nous nous marierons donc ensemble?

ARLEQUIN.

Oui, si vous le voulez.

ASPASIE.

Si je le veux? et qui refuserait le favori de

Timon, cet homme avec lequel il partage tous ses trésors.

ARLEQUIN.

Qui? Timon, dites-vous, partage ses trésors avec moi?

ASPASIE.

Oui.

ARLEQUIN.

Vous le prenez bien pour un autre; connaissez-vous l'original dont vous parlez?

ASPASIE.

Non. Mais on dit que vous êtes le maître de sa fortune; que vous en disposez comme lui-même; que comme il a des biens immenses qui sont les mobiles de tous les plaisirs dans cette vie, et qu'il vous aime tendrement, vos jours ne sont qu'un tissu de tous les plaisirs; bonne chère, équipages, logemens somptueux, belles filles, enfin tout ce qu'on peut souhaiter au monde.

ARLEQUIN.

Et qui sont les impertinens qui disent cela?

ASPASIE.

Toute la ville.

ARLEQUIN.

Toute la ville en a menti; Timon ne me donnerait pas cela.

ASPASIE.

Tant pis. Si ce qu'on dit n'est pas vrai, Timon ne vous aime pas, et vous êtes sa dupe.

ARLEQUIN.

Je le crois.

ASPASIE.

Ne parlons donc plus de mariage; car je vous déclare que je ne veux me marier que pour être riche.

ARLEQUIN.

Mais cela est ridicule.

ASPASIE.

Ridicule tant qu'il vous plaira, c'est pourtant ainsi.

ARLEQUIN.

Mais lorsque la nature a fait l'homme et la femme pour les unir, a-t-elle pensé aux trésors ?

ASPASIE.

Qu'elle ait pensé à ce qu'elle voudra, elle a fait les choses dont l'industrie des hommes a fait des trésors, et cette même industrie est en eux un présent de la nature; ainsi, c'est obéir à ses lois que d'en chercher l'usage, puisque cet usage peut seul rendre notre vie heureuse.

ARLEQUIN.

Je crois que vous avez raison, cela me paraît clair.

ASPASIE.

Plus clair que le jour.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc pour avoir des trésors ?

ASPASIE.

Si vous voulez me croire, je vous en donnerai le moyen.

ARLEQUIN.

Donnez-le moi vite, je vous en prie.

ASPASIE.

Volez Timon.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela ne serait pas bien; on dit que c'est mal fait de voler.

ASPASIE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien.

ASPASIE.

Qu'est-ce qui appartient aux animaux d'un pâturage ?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils en peuvent manger.

ASPASIE.

A qui appartient ce qu'ils ne peuvent pas manger ?

ARLEQUIN.

A ceux qui en ont besoin.

ASPASIE.

Les trésors sont aux hommes ce que les pâturages sont aux animaux ; ainsi tout ce qui ne fait pas besoin à Timon ne lui appartient point, et vous pouvez le prendre.

ARLEQUIN.

Je comprends cela ; mais ce qui m'étonne, c'est que les ânes le savent, et que les hommes semblent l'ignorer.

ASPASIE.

Qu'importe qu'ils l'ignorent ; si vous le connaissez, vous devez faire usage de vos lumières, et prendre à Timon ce qu'il usurpe injustement sur vous et sur tous les autres.

ARLEQUIN.

Pardi, cela est clair comme le jour ; je puis prendre de ces trésors ce qui m'est nécessaire, et lui laisser le reste.

ASPASIE.

Vous lui devez tout prendre.

ARLEQUIN.

Oh! pour cela non. Je ferais mal si j'en prenais plus qu'il ne m'en faut, ou bien il n'a pas tort de les garder tous pour lui.

ASPASIE.

Que vous êtes simple! ne voyez-vous pas que, puisqu'il ne fait aucun usage de son bien, vous ne le privez de rien en lui prenant des choses qui lui sont inutiles?

ARLEQUIN.

Ma foi, vous avez raison, et il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse; c'est qu'il a le plaisir d'en priver les autres, et si je les prends, je le priverai de ce plaisir.

ASPASIE.

Mais ce plaisir est injuste.

ARLEQUIN.

Tout cela est vrai; mais j'aime Timon, et malgré ses impertinences, je ne veux rien faire qui puisse le fâcher.

ASPASIE.

Si vous l'aimez autant que vous le dit es, la plus grande marque que vous lui en p uissiez donner, c'est de prendre tout ce qu'il a.

ARLEQUIN.

Si vous me prouvez cela, je n'ai plus rien à dire.

ASPASIE.

Il est bien aisé de vous le prouver. C'est faire un bien aux hommes de leur ôter les choses dont il ne résulte que des soins pour eux, et de leur éviter les occasions de se déshonorer. Timon se déshonore, en se refusant aux besoins des autres; le peu d'usage qu'il fait de ses trésors pour lui-même, ne lui laisse dans leur possession que l'embarras de les conserver; ainsi en ravissant ses richesses vous ne lui ôterez que des soins inutiles, et les moyens de se faire haïr et mépriser; vous rendrez à ceux à qui il refuse des secours la part que la nature leur donne dans ses trésors; et comme les bonnes actions ont toujours leur récompense, vous serez aimé et estimé universellement, et si ma possession vous fait plaisir, vous l'aurez par ce moyen.

ARLEQUIN.

Je n'aurais jamais cru que ce fût une si bonne action de voler son maître. Oui, je conçois qu'en conscience je dois prendre les trésors de Timon, mais malgré cela je n'en veux rien faire.

ASPASIE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que je sens quelque chose là-dedans qui me dit que cela n'est pas bien.

ASPASIE.

Vous croyez donc que ce que je vous dis n'est pas vrai ?

ARLEQUIN.

Je le crois fort vrai ; mais malgré cela je crois que ce vrai est une injustice et une trahison.

ASPASIE.

La nature encore toute simple en lui le dirige sur les voies de la vérité, sans même qu'il la connaisse ; il faut l'abandonner à toutes les passions pour le conduire où je veux pour son instruction et celle de Timon. Venez donc, Passions, sous des formes humaines, le séduire par tout ce que vous avez de plus flatteur ?

ENTRÉE ET BALLET DES PASSIONS.

UNE PASSION.

A l'aspect de la Volupté,
Fuyez, Vertus sévères ;
Un seul rayon de sa beauté
Détruit vos brillantes chimères.
Mortels, sous ses lois, les Plaisirs
Sur vos pas volent sans cesse :
Elle remplit tous vos désirs.
Qu'exige de plus la Sagesse ?

LA VOLUPTÉ.

La Volupté sur les cœurs

A l'empire suprême :
Votre raison n'est qu'un emblême
Où, sous diverses couleurs,
Me jouant de vos erreurs,
Je ne vous montre que moi-même.

L'AMBITION.

Sous le dehors séduisant
D'une vaine chimère,
L'Ambition sait d'un corsaire
Chez vous faire un conquérant ;
D'un masque de courtisan
Déguise une ame mercenaire.

UN IVROGNE.

L'Esprit sur Pégase monté
Va se plonger dans l'Hypocrène,
Et des eaux de cette fontaine
Il fait sa félicité :
Mais pour moi plus raisonnable,
Je ne la cherche qu'à table,
Et j'y trouve la Volupté.

UN AVARE.

Plutus seul de moi respecté
De ses trésors fait mon partage;
Mais à m'en refuser l'usage
Je mets ma félicité :
En vain la raison en gronde,
Je me moque, lorsqu'elle fronde
L'erreur qui fait ma volupté.

ARLEQUIN.

Venez, belle divinité,

Mon cœur à vous suivre s'empresse ;
Venez par votre douce ivresse
Faire ma félicité :
Chez vous tout est adorable :
Je ne vois rien de condamnable
Sous les lois de la Volupté.

(Les Passions à la tête desquelles est la Volupté, s'emparent d'Arlequin, et dans un ballet caractérisé elles l'entraînent par leurs mouvemens; il cède à leurs impressions, et se jetant dans les bras de la Volupté, il part déterminé à faire tout ce que Mercure veut.)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

TIMON, seul.

Je cherche Eucharis; la franchise avec laquelle elle m'a dit ce qu'elle pensait de moi, m'a fait plaisir; rien n'est plus ordinaire que l'adulation pour les personnes riches et de qui l'on croit avoir besoin; mais rien n'est plus rare que de voir des gens leur dire en face ce qu'ils pensent d'eux. La voici.

## SCÈNE II.

TIMON, EUCHARIS.

EUCHARIS.

Je suis charmée de vous rencontrer pour vous faire part d'une scène qui m'a divertie, et que je crois digne de votre censure.

TIMON.

Je puis vous faire paroli par d'autres qui m'ont épouvanté.

EUCHARIS.

Tant mieux ; nous allons donc bien nous divertir ; car les sottises des hommes sont un revenu réel pour des esprits misantropes comme les nôtres, et de tels fonds sont

plus précieux pour nous que de l'argent comptant.

TIMON.

Je le croyais avant de vous connaître, mais depuis que je vous ai vue, j'ai changé de sentiment; je sens que le plaisir de vous aimer l'emporte sur tout.

EUCHARIS.

Est-ce Timon qui me parle?

TIMON.

Distinguez Timon auprès de vous, de Timon avec le reste des hommes, avec tous les autres, misantrope, avec vous, le plus tendre...

EUCHARIS.

Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez dit tantôt?

TIMON.

Oui; mais mon cœur veut me persuader que je vous fesais une injustice.

EUCHARIS.

Le croyez-vous, ce cœur?

TIMON.

A vous parler franchement, je ne sais pas trop si je le dois croire; vous êtes d'une espèce à craindre et d'un sexe trompeur qui nous cache ordinairement sous les fleurs les

plus cruelles épines ; je le sais, mais enfin je n'ai pû résister au pouvoir de vos charmes.

EUCHARIS.

Si je pouvais douter de votre folie, ce que vous venez de me dire achèverait de m'en persuader.

TIMON.

Vous avez raison, et je m'étonne moi-même des écarts de mon esprit ; je sens qu'une vaine illusion me séduit, car enfin qu'est-ce que j'aime en vous ? Je me laisse éblouir par des voiles trompeurs dont la jeunesse des fleurs passagères couvre vos défauts ; le tems va bientôt emporter ces vains avantages pour ne laisser à leur place que vos faiblesses sous les rides et sous les traits de laideur que la vieillesse leur ajoutera.

EUCHARIS.

Cette déclaration est tendre.

TIMON.

Elle est de Timon ; si ma franchise vous offense, elle est en même tems une preuve de la sincérité des sentimens que je vous marque.

EUCHARIS.

Je les crois aussi sincères que vous le dites, mais je vois clairement que vous cedez malgré vous à un sentiment qui vous fait violence;

la passion le produit ; et cette même passion satisfaite lui ferait bientôt succéder la haine et le mépris; nous avons tous nos défauts ; j'ai les miens comme les autres, et si je donne jamais mon cœur, ce ne sera qu'à celui que je croirai propre à me les pardonner.

TIMON.

La crainte que j'ai de vous en trouver me fait croire que je pourrai vous les pardonner.

EUCHARIS.

Que ce discours est obligeant ! Si vous me marquez si sensiblement que vous doutez vous-même de votre complaisance, puis-je y faire quelque fondement ?

TIMON.

Si vous y en pouvez faire, ce n'est que sur la franchise avec laquelle je vous fais voir jusqu'au fond de mon cœur.

EUCHARIS.

Pour vous rendre franchise pour franchise, je vous conseille de ne parler jamais de tendresse; vous m'embarrassez, et je vous avoue que les injures que vous me disiez tantôt, me paraissent des douceurs auprès de ce que vous venez de me dire. Adieu, vous ne pouvez me plaire que par vos traits de satire.

TIMON.

Arrêtez, Eucharis, si l'amour de la satire fait votre objet, pouvez-vous jamais lui trouver un plus beau champ que mes faiblesses ?

EUCHARIS.

Je crains qu'elles ne soient contagieuses. Adieu.

## SCÈNE III.

TIMON, seul.

Eucharis ! elle fuit ; mais pourquoi voudrais-je l'arrêter ? Quel est donc mon dessein ? moi, qui méprise toutes les femmes, irai-je lâchement mendier les bontés de celle qui n'a pour moi que du mépris ? Non ; et je rends grâces aux Dieux d'avoir mis dans son cœur cet éloignement pour moi ; c'était le seul moyen de sauver ma raison du naufrage ; mais quoi ! je sens des mouvemens dont je ne suis plus le maître : qu'est-ce donc qui les produit ? Ah ! malheureux Timon ! tu prends plaisir à te séduire toi-même, et cet éloignement dont tu rends grâces aux Dieux est le nœud fatal qui forme aujourd'hui ta chaîne ; mais voici Arlequin qui vient tout à propos pour faire diversion à ma faiblesse.

## SCÈNE IV.

### TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, sans voir Timon.

Je viens de voler Timon, et je le cherche avec empressement pour voir la figure qu'il fera ; mais le voici.

TIMON.

Viens, mon cher Arlequin, viens me délasser des hommes et de moi-même ; tu es toute ma ressource.

ARLEQUIN.

Je le sais bien, je suis fait pour te délivrer de tout ce qui t'embarrasse.

TIMON.

De tous les présens que les Dieux m'ont faits, tu es le plus cher à mon cœur.

ARLEQUIN.

Pardi, je le crois ; où trouverais-tu un ami qui fît pour toi ce que je fais, et qui par pure tendresse t'ôtât les moyens de te faire haïr et mépriser des hommes ?

TIMON.

Que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

A l'heure qu'il est, que je suis riche et que

tu es pauvre; je veux te faire voir que je vaux mieux que toi; tiens, voilà de l'argent, va te divertir.

TIMON.

Que veux-donc dire ceci; où as-tu pris cet argent?

ARLEQUIN.

Où il était; va, va toujours, et ne t'informe pas du reste.

TIMON.

N'aurais-tu point par hasard tiré quelques pièces de mes trésors?

ARLEQUIN.

Je ne fais rien par hasard, mais par raison et par honneur, et lorsque j'ai la main sur quelque chose, j'emporte tout; tu me prends donc pour un sot, un ignorant, un mauvais ami qui ne sait pas son devoir?

TIMON.

Je n'entends rien à ton galimatias, explique-le moi.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas surpris si tu ne m'entends pas; as-tu jamais entendu raison?

TIMON.

Mais encore, que veux-tu dire?

ARLEQUIN.

Va chez toi, tu le sauras, tu y trouveras de la besogne bien faite; va, va, va voir seulement.

TIMON.

Je commence à entrer en soupçon; il me pressait ce matin de lui donner de l'argent; quelqu'un abusant de sa simplicité pourrait bien l'avoir engagé à me voler; il faut que j'aille m'en éclaircir.

## SCÈNE V.

ARLEQUIN.

Il va être bien surpris, lorsqu'il ne trouvera plus ses trésors. Ah, ah, ah! que je vais rire de sa surprise, lorsqu'il verra que je suis riche, et qu'il n'a plus rien. Ah, ah, ah! mais voilà où l'on ma dit qu'était la maison de Socrate, j'ai besoin de le consulter pour quelques emplettes que je veux faire; car je veux jouir de tout ce que la fortune peut me procurer.

(Il frappe.)

## SCÈNE V.

ARLEQUIN, SOCRATE.

SOCRATE.

Qui est-là?

ARLEQUIN.

Moi.

SOCRATE.

Que souhaitez-vous ?

ARLEQUIN.

N'es-tu pas Socrate ?

SOCRATE.

Oui.

ARLEQUIN.

Dis-moi la vérité? Ne m'a-t-on pas trompé lorsque l'on m'a dit que tu étais un habile homme ?

SOCRATE.

J'ai beaucoup travaillé pour le devenir, mais mon application et toutes mes études n'ont abouti qu'à m'apprendre que je ne sais rien.

ARLEQUIN.

Tu aurais aussi bien fait de n'apprendre pas cela.

SOCRATE.

Je serais plus content de moi-même, mais aussi je serais la dupe de mon amour-propre.

ARLEQUIN.

Y a-t-il bien du plaisir à n'être point la dupe de son amour-propre?

SOCRATE.

Pas trop, ce qui le blesse humilie l'homme.

ARLEQUIN.

Je te plains donc bien d'avoir tant étudié, et je te conseille d'oublier, si tu le peux, ce que tu as appris.

SOCRATE.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Parce qu'une science qui nous mortifie ne vaut pas l'ignorance qui nous rend contens.

SOCRATE.

Cet homme-ici a de l'esprit.

ARLEQUIN.

A ce que je vois, ceux qui m'ont dit que tu me donnerais un bon conseil n'en savent pas tant que toi.

SOCRATE.

Par quelle raison?

ARLEQUIN.

Parce qu'ils ne savent pas que tu ne sais rien.

SOCRATE

Je voudrais en savoir assez pour mériter votre estime.

ARLEQUIN.

Il faudrait pour cela que tu fusses plus habile homme; mais n'importe, vaille que vaille, je veux consulter ton ignorance, puisque je ne puis consulter que cela chez toi.

SOCRATE.

Cet homme a quelque chose de singulier. Peut-on savoir, Monsieur, qui vous êtes?

ARLEQUIN.

Arlequin, l'ami de Timon.

SOCRATE.

Quoi? vous êtes cet Arlequin dont on parle dans toute la ville, et de qui l'on fait des contes incroyables?

ARLEQUIN.

Le même; mais quels contes fait-on? saurait-on déjà que j'ai volé Timon.

SOCRATE.

On dit que vous éti z un âne autrefois, et que vous avez été métamorphosé en homme.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

SOCRATE.

La chose n'est pas croyable.

ARLEQUIN.

C'est pourtant bien vrai.

SOCRATE.

Je ne puis croire ce prodige, c'est un conte.

ARLEQUIN.

Tu le croiras si tu veux, il ne m'importe pas, donne-moi seulement le conseil que je demande; voici en deux mots ce que c'est: je suis riche, et l'on m'a dit que quiconque était riche était tout, qu'avec du bien on choisissait de la famille ou du héros dont on voulait descendre; que l'on avait pour de l'argent de l'esprit, des talens, des honneurs, des distinctions, de la gloire, et enfin, tout ce que l'on pouvait désirer dans le monde; je veux donc avoir de tout cela avant que de me coucher, quoi qu'il m'en coûte, mais je ne sais où l'on les vend; ainsi je m'adresse à toi qui as de l'esprit, encore que tu ne saches rien pour avoir trop étudié.

SOCRATE.

Voilà assurément un courtage digne de Socrate.

ARLEQUIN.

Écoute; je veux faire à forfait pour éviter les discussions ; vois donc ce que tu me feras payer de tout cela, et premièrement pour combien me livreras-tu un père demi-dieu pour mettre à la place du mien qui n'était qu'un âne.

SOCRATE.

Je ne m'attendais pas à avoir aujourd'hui la comédie, il en faut profiter. Quant au prix du père que vous me demandez, cela dépendra de celui que vous choisirez; lequel voulez-vous ? ( *A part.* ) Il faut que je me divertisse.

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien; choisis m'en toi-même un en conscience.

SOCRATE.

Voulez-vous descendre de Thésée ?

ARLEQUIN.

Est-il bon, celui-là ?

SOCRATE.

Sans doute, c'est le premier Héros des Athéniens.

ARLEQUIN.

Hé bien ! prenons celui-là; que m'en feras-tu payer ?

SOCRATE.

Il faut parler pour cela à quelque généalogiste.

ARLEQUIN.

Et comment ferons-nous avec ce généalogiste ?

SOCRATE.

Vous conviendrez ensemble, et ensuite il fera votre généalogie dans laquelle il vous fera descendre de Thésée.

ARLEQUIN.

Et après cela je ne serai plus le fils de mon père ?

SOCRATE.

Vous serez toujours ce que vous êtes, car le généalogiste ni les Dieux mêmes ne peuvent pas faire que vous ne soyez né de votre père ; mais il y aura des hommes qui, ne sachant pas votre origine, vous croiront ce que vous n'êtes point, et ceux qui la sauront se moqueront de vous, de vouloir passer pour ce que vous n'êtes pas.

ARLEQUIN.

Comment mort non de ma vie ! un généalogiste tire donc de l'argent d'une naissance qu'il ne donne pas ?

SOCRATE.

Sans doute. Est-ce que vous avez cru qu'il

vous donnerait réellement une illustre naissance ?

ARLEQUIN.

Assurément, sans quoi je n'aurais pas été assez sot pour l'acheter.

SOCRATE.

Il ne vous peut donner que de vains titres qui ne changent rien chez vous.

ARLEQUIN.

C'est donc un fripon, et ceux qui achètent de semblables naissances sont donc des dupes?

SOCRATE.

Assurément.

ARLEQUIN.

J'allais faire une belle affaire; je ne veux plus de ces naissances, et j'aime mieux la mienne telle qu'elle est, que de la changer contre une chimérique qui tromperait les uns et me ferait moquer des autres.

SOCRATE.

O Dieux! un âne sent la vanité de ces choses, tandis que nous voyons tant de gens qui, méprisant l'ordre de la nature, veulent être descendus des ancêtres qu'elle n'a pas jugé à propos de leur donner?

ARLEQUIN.

Laissons-là les naissances, je n'en veux plus.

SOCRATE.

Vous avez raison.

ARLEQUIN.

Vends-moi seulement de la gloire.

SOCRATE.

De quelle gloire voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Pardi, tu me fais-là une belle demande ! je veux de la meilleure.

SOCRATE.

C'est qu'il y en a de deux sortes, une qui naît de la vertu, et que l'on n'achète que par des sentimens de justice, et de belles actions ; l'autre qui naît de nos préjugés, et celle-là on peut l'avoir avec de l'argent.

ALLEQUIN.

Je n'ai que de l'argent, moi.

SOCRATE.

Il vous faut donc de cette dernière ; on l'acquiert par autant de moyens qu'il y a de différentes choses qui flattent la vanité ou les passions des hommes : Alcibiade, par exemple s'est comblé de gloire pour avoir remporté le prix à la course des chevaux dans les jeux Olympiques.

ARLEQUIN.

Il court donc mieux que les chevaux, cet Alcibiade ?

SOCRATE.

Ce n'est pas lui qui a couru.

ARLEQUIN.

Et qui donc ?

SOCRATE.

Ses chevaux ; ils ont mieux couru que ceux des autres, et c'est pour cela qu'il a été couronné.

ARLEQUIN.

Et qui sont les faquins qui donnent ces prix ?

SOCRATE.

Ce sont les plus estimés des Grecs.

ARLEQUIN.

Ce sont des impertinens ; car autrement ils auraient donné le prix aux chevaux d'Alcibiade, puisque ce sont eux qui l'ont gagné.

SOCRATE.

Il juge plus sainement que tous les Grecs ensemble.

ARLEQUIN.

Ce n'est-là qu'une gloire de cheval ; je n'en veux point, puisque je suis un homme : apprends-m'en une autre.

SOCRATE.

Vous pouvez aller à la guerre ; si vous

couvrez les champs de corps morts, si vous saccagez bien des villes, si vous désolez les campagnes et détruisez par vos fureurs des nations entières, vous vous ferez un nom éternel, et l'on vous mettra au rang des plus grands héros.

ARLEQUIN.

Fi, au diable; c'est la gloire d'un enragé, et les loups mêmes n'en voudraient pas aux dépens des autres loups, car ils respectent leur espèce; je n'en veux point.

SOCRATE.

Ce sont pourtant là les plus grands objets de la gloire parmi nous.

ARLEQUIN.

Je n'en veux point, te dis-je.

SOCRATE.

Vous verrez qu'un âne ne trouvera rien que de méprisable dans tout ce qui flatte la vanité des hommes. Écoutez, faites des comédies, il y a dans Athènes des gens qui se sont rendus célèbres par là.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela, des comédies!

SOCRATE.

Ce sont des ouvrages d'esprit, où l'on joue publiquement les hommes, et dans les-

quels on les fait rire de leurs propres ridicules.

ARLEQUIN.

Cette gloire est bonne, j'en veux. Ne puis-je pas faire une comédie de Timon ? je serais charmé de le faire rire de ses folies.

SOCRATE.

Le sujet est des meilleurs.

ARLEQUIN.

Et ne puis-je pas aussi m'y mettre avec ma métamorphose ?

SOCRATE.

Pourquoi non ? Les hommes aveugles sur leurs propres défauts, inexorables pour ceux que des passions opposées aux leurs produisent chez les autres, ne sont que trop dignes de la censure d'un âne, et cette manière de jouer pourrait faire un bon effet.

ARLEQUIN.

Comment faut-il faire pour réussir ?

SOCRATE.

Il faut plaire.

ARLEQUIN.

Et comment fait-on pour plaire?

SOCRATE.

Il faut dire spirituellement des choses rai-

sonnables et des vérités utiles pour la correction des mœurs; faire rire les honnêtes gens par un comique sensé qui reçoive toutes ses grâces de la nature et de la vérité; éviter surtout les pointes triviales, la fade plaisanterie, les jeux de mots et toutes les licences qui blessent les mœurs et révoltent l'honnête homme : si vous faites ce que je dis là, vous plairez inévitablement aux gens d'esprit et de bon goût dont cette ville abonde.

ARLEQUIN.

Cette manière de plaire me plaît beaucoup; je n'ai donc que cela à faire pour plaire à tout le monde ?

SOCRATE.

Non pas à tout le monde, vous ne devez pas vous en flatter, quand vous auriez fait un chef-d'œuvre : car il y a dans le public des génies fâcheux que l'on nomme auteurs, c'est-à-dire, des gens qui font aussi des comédies, qui ne trouvent rien de bon que ce qu'ils ont fait.

ARLEQUIN.

Mais si ma pièce est bonne, que pourront-ils dire ?

SOCRATE.

Pour vous en donner une idée, supposons que je sois un de ces auteurs.

ARLEQUIN.

Fort bien.

SOCRATE.

Je dirai d'abord que votre sujet est trop métaphorique pour le théâtre qui veut du vraisemblable en toutes choses.

ARLEQUIN.

Qu'importe, pourvu que je ne dise que des choses vraies et raisonnables.

SOCRATE.

Si vous les dites avec esprit, je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

SOCRATE.

Parce que vous êtes un balourd, et que vous n'en devez point avoir.

ARLEQUIN.

Et qui t a dit que je ne dois jamais avoir d'esprit ?

SOCRATE.

Je me le suis imaginé, et sur cette imagination je vous sifflerai.

ARLEQUIN.

Si ce n'est que cela qui te fâche, il est bien facile de te contenter, je parlerai sans esprit.

SOCRATE.

C'est alors que j'aurai un beau champ contre vous, je vous sifflerai avec tout le public qui sera justement indigné que vous osiez lui présenter des absurdités.

ARLEQUIN.

Que le diable t'emporte avec ta sotte critique; parle, animal, il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée; dis-moi sans tout c galimatias, si tu veux que je parle avec esprit ou sans esprit.

SOCRATE.

Parlez comme vous voudrez, je vous critiquerai de quelque manière que vous parliez, et non seulement de ce que vous direz, mais encore de ce que vous n'aurez pas dit.

ARLEQUIN.

Quoi, tu me critiqueras de ce que je ne dirai pas?

SOCRATE.

Sans doute; si votre critique n'est pas générale; si elle ne porte pas sur tout ce qui me déplaît; je dis plus, si vous ne prévenez pas les idées que votre pièce me fera naître, et que je n'aurais jamais eues sans vous; si vous n'y répondez pas d'avance, je vous dirai que votre pièce est imparfaite et votre sujet manqué.

ARLEQUIN.

Ote-toi d'ici.

SOCRATE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Parce que tu m'ennuies.

SOCRATE.

J'en suis fâché, car je vous assure que vous ne m'avez pas ennuyé.

ARLEQUIN.

Va-t-en encore étudier pour ne rien apprendre.

SOCRATE.

Ah, ah! voilà une conversation délicieuse.

ARLEQUIN.

Pardi, voilà une sotte bête! quel diable de galimatias!

## SCÈNE VII.

ARLEQUIN, UN MAITRE à chanter, UN MAITRE à danser, ET UN MAITRE en fait d'armes.

LE MAITRE à chanter.

Vous avez raison, Monsieur, de ne vous amuser pas à ce philosophe; ces sortes de gens

sont inutiles dans le monde ; ce n'est pas de même de moi et de ces Messieurs.

ARLEQUIN.

Et qui es-tu, toi ?

LE MAITRE à chanter.

Je suis maître à chanter ; c'est moi qui montre ce grand art qui attirait les arbres et les rochers sur les pas d'Orphée, et par lequel Amphion bâtit les murailles de Thèbes.

ARLEQUIN.

Et comment fesait cet Amphion ?

LE MAITRE à chanter.

Il chantait, et les pierres se plaçaient d'elles-mêmes où ses chansons les appelaient.

ARLEQUIN.

Cet art-là est beau, je veux l'apprendre pour me bâtir un beau palais. Et toi, que montres-tu ?

LE MAITRE à danser.

A faire la cabriole.

ARLEQUIN.

Cet art-là est drôle, je veux aussi apprendre à faire la cabriole. Et toi, avec ton chapeau de travers, que montres-tu ?

LE MAITRE d'armes.

A tuer un homme de bonne grâce.

ARLEQUIN.

Cet art-là ne vaut pas le diable ; et si je le savais, je te donnerais de l'argent pour l'oublier.

LE MAITRE d'armes.

Je veux dire que je vous apprendrai à vous défendre contre ceux qui voudraient vous tuer.

ARLEQUIN.

Bon cela.

LE MAITRE d'armes.

Je donne le courage avec l'adresse, et je connais tels de mes écoliers qui font la terreur de la ville, qui n'oseraient se battre, s'ils ne croyaient pas le pouvoir faire sans danger.

ARLEQUIN.

Je le crois ; car pour moi, je ne voudrais jamais me battre si je savais être tué ; allons, apprenez-moi vite ce que vous savez.

LE MAITRE à chanter.

Qui voulez-vous qui commence ?

ARLEQUIN.

Tous les trois à la fois.

LE MAITRE à danser.

Cela n'est pas possible.

ARLEQUIN.

Je le veux, moi; ce serait plaisant qu'un homme riche ne pût apprendre trois bagatelles comme vos arts à la fois; allons vite, car je suis pressé, ayant encore plus de mille sciences à apprendre avant qu'il soit nuit, et pour ne pas perdre de tems, voilà de l'argent.

LE MAITRE à chanter.

Monsieur a raison; il vous faut d'abord apprendre la note.

LE MAITRE à danser.

Il faut vous camper.

LE MAITRE d'armes.

Il faut vous mettre en garde.

(Le maître d'armes et le maître à danser campent Arlequin de manière qu'il semble qu'il va tout-à-la-fois faire des armes et danser, ce qui fait d'abord un jeu par la seule attitude; ensuite le maître à chanter lui fait chanter la note, le maître à danser fait la cabriole, le maître d'arme pousse une botte, Arlequin chante, fait la cabriole et pousse la botte tout-à-la-fois; les maîtres répètent la même chose avec précipitation; Arlequin s'efforce pour les suivre, et il s'essouffle de manière qu'il se met hors d'haleine, en sorte qu'il tombe épuisé par les efforts qu'il a faits. Après ce lazzi, le maître d'armes dit à Arlequin :)

Allons, courage, Monsieur, vous faites des merveilles.

ARLEQUIN, se levant en fureur et les chargeant.

Pardi, voilà de grands coquins qui se sont donné le mot pour me faire crever sous prétexte de me montrer leur art; au diable les sciences, je ne veux plus rien apprendre. Allons trouver Aspasie.

## SCÈNE VIII.

ASPASIE, ARLEQUIN, TROUPE DE FLATTEURS.

ASPASIE, sans voir Arlequin.

Pour faire jouir quelques momens Arlequin des vanités de la fortune, j'ai rassemblé une troupe de flatteurs, aux louanges desquels je vais le livrer pour l'en rebuter ensuite pour le reste de sa vie.

ARLEQUIN.

Ah! bonjour, ma chère Aspasie.

ASPASIE.

Bonjour, mon cher, je vous amène une troupe de nouveaux amis que vous a faits la fortune, et qui viennent vous marquer par leurs fêtes la part qu'ils prennent à votre bonheur.

ARLEQUIN.

Voilà d'hnnêtoes gens, faites-les s'avancer.

ASPASIE.

Approchez, Messieurs; le seigneur Arlequin vous le permet, et moi, je vais faire les honneurs de la fête.

ENTRÉE ET BALLET DES FLATTEURS.

UN FLATTEUR.

Un astre favorable
Préside sur tes jours :
Tu réunis en toi ce qu'ont de plus aimable
La Gloire et les Amours :
Quelle grâce !
Que d'audace !
N'es-tu point Cupidon caché sous des lauriers,
Ou le dieu des guerriers ?
Cher Arlequin, tu vois l'aurore
Du beau jour qui nous est promis,
Et cette belle fleur qui ne fait que d'éclore
Promet encore
De plus beaux fruits.

ARLEQUIN.

Ah ! le bon ami ! viens que je t'embrasse.

ASPASIE.

Mais vous voyez bien qu'il vous flatte.

ARLEQUIN.

Oui, il me flatte ; écoutez-la, elle m'aime, et cependant elle est jalouse du mérite que

l'on me trouve : laisssez-la dire, continuez mes -amis.

UN FLATTEUR.

Tel blâme les flatteurs,
Qui toute sa vie
N'a mis son génie
Qu'à flatter ses erreurs ;
Pour lui rempli de complaisance,
Il n'aime la vérité
Qu'autant que le trait est porté
Sur un voisin qu'elle offense.

UN FLATTEUR.

Craignez la Vérité
Qui sans complaisance
Dit ce qu'elle pense
Avec sincérité :
Cœurs enflés d'orgueil et de faste,
S'il n'était point de flatteurs,
Pour aller cacher vos erreurs
Est-il de désert assez vaste.

ARLEQUIN.

Morbleu, vive un flatteur,
C'est un homme aimable,
Tendre, sociable,
Toujours plein de douceur;
Un riche avec raison condamne
Ceux qui démasquent le cœur,
Quand sous des ombres de grandeur
Il cache des oreilles d'âne.

(Mercure dans le dessein d'instruire Arlequin par ses pr[illegible] fautes, a rassemblé cette troupe de flatteurs qui sédui[illegible] ame par les louanges qu'ils lui donnent; il ne croit p[illegible] 'il y ait de meilleurs amis au monde, ni de gens pl[illegible]mables; il se livre à eux, et, se mêlant dans leurs d[illegible]s, il les suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

### TIMON.

Me voilà aussi pauvre que je l'étais il y a vingt-quatre heures ; ce n'est plus ma bonté ni ma magnificence qui m'ont réduit dans cet état, c'est la trahison d'Arlequin ; à peine est-il revêtu de l'humanité qu'il devient plus perfide et plus scélérat que tout le reste des hommes. O turpitude de la nature humaine! les Dieux permettent que je te contemple dans tous les traits de ta laideur, afin que l'horreur que tu me causes me fesant fuir loin du commerce des hommes, j'aille défendre ma vertu de la contagion de leurs vices par le rempart d'une solitude éternelle. Les Dieux nous conduisent dans le port par des routes inconnues, et, lorsque nos erreurs nous en écartent, leur bonté excite à propos des tempêtes favorables qui nous y poussent et nous y font rentrer par un heureux naufrage ; en me délivrant du soin de garder mes trésors, ils m'ont rendu pour toujours à moi-même : je ne verrai plus le théâtre du monde ; je ne serai plus dégoûté des scènes ridicules qu'on y joue, ni

des sanglantes tragédies qu'on y voit, et je ne m'occuperai que du spectacle de l'univers; ces idées me font pardonner à Arlequin la trahison qu'il m'a faite; je pourrais l'en faire punir, mais les trésors dont il s'est chargé suffiront pour son châtiment : le voici, il m'aborde d'un air bien ouvert; voudrait-il nier son crime. Voyons.

## SCÈNE II.

### TIMON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

On dirait à te voir que tu es fâché.

TIMON.

C'est donc ainsi, perfide, que, non content de m'avoir dépouillé de tous mes biens, tu oses encore triompher de ton crime ?

ARLEQUIN.

Là, là, ne te fâche pas, je ne te laisserai manquer de rien. Où vas-tu ?

TIMON.

Reprendre la vie dont tes malheureux conseils m'avaient tiré.

ARLEQUIN.

Quoi! tu veux encore aller être malheureux ?

TIMON.

Oui, je vais me séparer pour toujours des hommes, et surtout de toi que je déteste encore plus que tous les autres.

ARLEQUIN.

Mais que t'ai-je fait? je t'ai pris tes trésors qui ne te servaient à rien, et je les ai pris pour en faire quelque chose; et comme quelque chose vaut mieux que rien, j'ai bien fait de les prendre, et tu ne m'en dois pas savoir mauvais gré.

TIMON.

Puis-je me voir jouer si indignement sans me venger? Mais non, je suis la cause de son nouvel état, j'ai donné occasion à tout ce qu'il me fait, les Dieux pour me punir lui ont donné la nature humaine que je craignais en lui avec trop de raison.

ARLEQUIN.

Tu es un grand fou.

TIMON.

Et tu es un homme, c'est tout dire; je devais te fuir dès que je t'ai vu tel; mais il en est encore tems; jouis de mes trésors, si tu le peux, je te les abandonne, et je vais m'éloigner du monde pour toujours.

ARLEQUIN.

Quoi! tout de bon! tu veux t'en aller?

TIMON.

Oui; ôte-toi d'ici, si tu ne veux sentir les effets de ma colère.

ARLEQUIN.

Écoute, mon dessein n'a pas été de te rendre malheureux; au contraire, je voulais t'obliger à jouir des biens qui t'étaient inutiles; mais puisque tu te fâches, je vais te les rendre, pourvu que tu m'en laisses prendre un peu pour moi.

TIMON.

Je te les donne tous, et je n'en veux point.

ARLEQUIN.

Tu me fais pitié: Arrête Timon, je t'en prie, je vais te rendre tout ce que je t'ai pris.

## SCÈNE III.

UN FLATTEUR, TIMON, ARLEQUIN.

LE FLATTEUR.

Ne vous en donnez pas la peine; lisez cette lettre.

ARLEQUIN.

Ah! mon ami, te voilà, viens que je t'embrasse.

LE FLATTEUR.

Modérez vos transports.

ARLEQUIN.

Voici le meilleur de mes amis; demande-lui un peu ce que je vaux, et tu verras si je ne mérite pas mieux la fortune que toi.

LE FLATTEUR.

Vous êtes le plus méprisable des hommes.

ARLEQUIN.

Et depuis quand?

LE FLATTEUR.

Vous l'avez toujours été.

ARLEQUIN.

D'où vient donc que tu chantais il n'y a qu'une heure mes louanges?

LE FLATTEUR.

C'était pour me moquer de vous; est-ce que les louanges prouvent quelque chose? ce n'est qu'une manière de parler qui n'a d'objet que l'intérêt de ceux qui louent.

ARLEQUIN.

Ceux qui louent sont donc des impertinens?

LE FLATTEUR.

L'impertinence n'est que du côté de ceux qui se laissent flatter.

ARLEQUIN.

Je n'entends rien à tout cela; de qui est cette lettre ?

LE FLATTEUR.

D'Aspasie.

ARLEQUIN à Timon.

Ah! ah! bon, lis-la, car je ne sais pas lire, moi.

TIMON.

Qui est cette Aspasie ?

ARLEQUIN.

C'est une jolie fille à qui j'ai donné tes trésors à garder.

TIMON.

Voyons.

TIMON lit la lettre.

*Comme les Dieux ne donnent rien inutilement aux hommes, Timon, en se refusant l'usage des trésors qu'ils lui avaient fait trouver, s'en est rendu indigne...*

ARLEQUIN.

Tu vois bien que je n'ai pas tort de te les avoir pris.

TIMON continue de lire.

*Vous les méritez encore moins, puisqu'oubliant vos devoirs pour un maître qui vous aimait, vous l'avez trahi honteusement en lui*

*volant des biens que les Dieux ne lui avaient pas donnés pour être la récompense d'un crime; ainsi fesant justice à l'un et à l'autre j'emporte avec moi vos trésors, et je vous en prive pour toujours tous les deux.*

ARLEQUIN.

Comment! Aspasie me vole?

TIMON.

Tu le vois.

LE FLATTEUR.

Et elle a bien fait; par quel endroit méritiez-vous votre fortune?

ARLEQUIN.

Quoi! scélérat, tu ne pensais donc pas ce que tu me disais tantôt!

LE FLATTEUR.

Ah, ah, ah! Cette question prouve bien que vous n'êtes qu'un sot. Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Par-la-mort-non de ma vie, il faut que je t'assomme.

LE FLATTEUR.

Je crains aussi peu ton courroux à présent que tu n'as rien, que je t'estimais lorsque je te louais; le plaisir de t'annoncer ta ruine me paie assez de toutes les menteries que je t'ai dites en te louant. Ah, ah, ah!

(Il sort.)

## SCÈNE IV.

### TIMON, ARLEQUIN.

TIMON.

Voilà une scène charmante, et je ne croyais pas que mes trésors dussent jamais me donner tant de plaisir.

ARLEQUIN.

Je suis un grand chien d'avoir cru ce coquin, et de m'être fié à cette carogne d'Aspasie.

TIMON.

Te voilà aussi misérable que moi; tu éprouves la vérité de ce que je t'ai dit de la malice des hommes; pour n'avoir écouté que tes passions, et ne t'être pas contenté du nécessaire, tu perds à la fois le nécessaire et le superflu que tu cherchais, et tu tombes dans la plus terrible des misères.

ARLEQUIN.

J'enrage; si je tenais cette carogne d'Aspasie, je la déchirerais à belles dents.

TIMON.

Les siennes s'occupent mieux au moyen des trésors qu'elle t'emporte.

ARLEQUIN.

Ne me dis pas cela; tu redoubles ma colère, je crois la voir manger à mes dépens, et cela me donne une faim canine.

TIMON.

Et le pis est qu'il ne te reste plus rien pour la rassasier.

ARLEQUIN.

Quoi, tu n'as rien chez toi?

TIMON.

Ne m'as-tu pas tout enlevé? je n'ai pas un morceau de pain, ni un sou pour en acheter.

ARLEQUIN.

Et comment dois-je faire?

TIMON.

Si tu veux retourner sur la montagne, nous y vivrons des racines que nous y trouverons.

ARLEQUIN.

Ne me parle pas de cette maudite montagne.

TIMON.

Tu n'as pourtant point d'autre ressource, et tu es encore bien heureux que je veuille t'y conduire, tu ne le mérites guères; mais tu me fais pitié, et j'espère que tes fautes t'auront rendu plus sage, et produiront chez toi ce que je croyais faussement que la nature toute simple y devait produire.

ARLEQUIN.

C'est toi qui es la cause de tous mes mal-

heurs; si tu avais fait l'usage que tu devais faire de tes trésors, je n'aurais point été tenté de te les voler, et nous les aurions encore. Parle, insensé, pourras-tu jamais te justifier auprès de moi ?

TIMON.

En voilà bien d'une autre; vous verrez, que c'est moi qui serai le coupable.

ARLEQUIN.

Oui, tu l'es !

TIMON.

Et t'ai-je conseillé de me voler ?

ARLEQUIN.

Oui, tu me l'as conseillé ; puisque ta conduite m'a déterminé à le faire, n'est-ce pas la même chose que si tu me l'avais dit ?

TIMON.

C'est plutôt la corruption de ton cœur qui te l'a conseillé.

ARLEQUIN.

C'est la tienne, et non pas la mienne ; mes intentions étaient bonnes.

TIMON.

Je croirais ce que tu me dis si tu profitais de ce vol, mais tu vois bien que les Dieux le condamnent, puisqu'ils te refusent les avantages que tu prétendais y trouver.

ARLEQUIN.

C'est que j'ai agi en âne ; si je m'étais souvenu que j'étais homme, je ne t'aurais pas volé pour faire du bien aux hommes par un moyen qu'ils condamnent, et je me serais défié d'une créature de ton espèce. Malheureux que je suis ! je suis la dupe de ma bonté et de ma bonne foi. Ah ! ah ! ah !

TIMON.

Je me sens attendrir malgré moi, et j'entrevois des vérités qui me gênent.

ARLEQUIN.

Malheureux que tu es, et pourquoi te séparais-tu du reste des hommes ? est-ce que tu croyais valoir mieux que les autres, parce que tu étais plus sauvage et plus barbare ?

TIMON.

Mais que voulais-tu faire de mes trésors ?

ARLEQUIN.

Je voulais faire tout le bien que je pouvais; premièrement à toi que j'aime plus que les autres, et après, à tous les autres.

TIMON.

Mais tu vois bien que les hommes ne le méritaient pas.

ARLEQUIN.

Et que me fesait cela ? je méritais moi de faire de bonnes actions.

TIMON.

Oh, ciel ! quel trait de lumière il porte à ma raison ! Mais comment as-tu connu ce que tu viens de me dire ?

ARLEQUIN.

Par moi-même ; j'ai trouvé que ton ressentiment contre les coquins qui t'avaient abandonné après avoir reçu du bien de toi, était juste, et j'approuve aujourd'hui ceux qui disent du mal de toi, parce qu'ils ont raison, puisque tu n'as pas soulagé leur misère, pouvant le faire. Dans ton premier malheur, tu avais la consolation de savoir que tu valais mieux que tes ennemis, aujourd'hui tu n'as que la honte de sentir que tu vaux moins qu'eux.

TIMON.

Justes Dieux ! que viens-je d'entendre ! vous levez le voile fatal qui jusqu'ici m'avait caché la vérité, mais en le levant, que de faiblesses vous me faites voir en moi ! je demeure immobile ! ma misantropie m'abandonne, je vois qu'elle n'était chez moi qu'une passion violente et qu'un mode dangereux de mon amour-propre ; je condamnais des vices et des ridicules que je ne croyais pas chez moi ; à peine je m'aperçois de mes erreurs que je deviens plus faible et plus timide que le commun des hommes. Dieux ! qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que notre raison ?

ARLEQUIN.

Oseras-tu dire que je n'ai pas raison?

TIMON.

Non, mon cher Arlequin, c'est moi qui ai tort, et je ne t'impute rien; pardonne-moi mes erreurs et reçois les marques de mon repentir et de ma tendresse dans cet embrassement.

ARLEQUIN.

Donne-moi à manger, cela vaudra mieux, car j'ai faim.

TIMON.

Hélas! je n'ai plus rien, tu le sais bien, je m'en priverais pour te le donner, si j'en avais; mais allons chercher les moyens de te soulager : tout ce que je puis faire, c'est de t'aider autant qu'il me sera possible dans ton travail; et, si je ne puis pas t'en affranchir absolument, te montrer au moins que je le voudrais faire.

ARLEQUIN.

Belle consolation! ton repentir ne me guérit d'aucun des maux que tu m'as faits; mais malgré cela tu me fais pitié, et je te pardonne; allons où tu voudras, je te suivrai fidèlement, et, bien loin de vouloir que tu travailles pour moi, je te soulagerai autant que je le pourrai

TIMON.

Que ce naturel tendre et sincère fait bien voir qu'il n'a péché par aucune corruption de cœur : si quelque chose l'a séduit, c'est un mouvement de simplicité et de vérité qui s'est trouvé naturellement opposé à nos vices et à nos erreurs.

## SCÈNE V.

EUCHARIS, TIMON, ARLEQUIN.

EUCHARIS.

Je viens vous marquer la part que je prends à votre malheur.

TIMON.

Est-ce encore par un sentiment d'ironie, Eucharis ? La partie n'est plus égale.

EUCHARIS.

Non, ce n'est qu'un sentiment d'amitié qui me conduit vers vous.

TIMON.

Ce changement me surprend.

EUCHARIS.

Vous avez tort de croire que je sois changée ; la même amitié qui m'engageait à vous dire vos vérités dans un tems où vous n'étiez à plaindre que par vos erreurs, me dicte au-

jourd'hui les témoignages de la part que je prends à votre infortune.

TIMON.

Ah! charmante Eucharis, ces traits d'une amitié si souhaitée et si peu attendue me paient trop des pertes que j'ai faites; quel bien pour moi pourrait égaler la satisfaction que je sens de voir que ma misère, qui n'est propre qu'à éloigner les hommes de moi, ne vous épouvante point!

ARLEQUIN.

Tu as tort; la misère doit bien plutôt te rapprocher les hommes, puisqu'elle te rend leurs secours nécessaires.

EUCHARIS.

Arlequin a raison.

TIMON.

Oui, Madame, il a raison; ses discours viennent de m'apprendre des choses que l'expérience que j'avais faite de l'une et de l'autre fortune ne m'avait pas apprises.

EUCHARIS.

Si vous connaissez vos erreurs, il ne me reste plus qu'à soulager les maux où elles vous ont plongé, et ce n'est que pour cela que je viens vous trouver, persuadée qu'on ne peut blesser les lois de la bienséance dans une action louable; je vous offre donc avec

ma main une fortune assez brillante pour réparer chez vous les outrages du sort.

ARLEQUIN.

Ma foi, voilà la reine des femmes; et il faudrait avoir le diable au corps pour être misantrope avec elle; que je vous embrasse ma chère amie! vous rassurez mon estomac alarmé de la diète où ma bonne foi et la sottise de Timon m'avaient condamné.

TIMON.

Que faites-vous, Eucharis? Je ne puis accepter vos offres.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne peux-tu pas les accepter?

TIMON.

Parce que j'en suis indigne.

ARLEQUIN.

Je le crois; mais, si tu es sage, tu ne feras pas semblant de le savoir, puisque cela nous empêchera d'aller sur la montagne.

TIMON.

Je ne puis ni ne dois accepter vos bontés; la tendresse même que je sens pour vous me défend de vous charger d'un misérable qui ne l'est que par sa faute, et que les hommes ni même les Dieux n'ont pu corriger. Adieu.

## SCÈNE VI.

MERCURE, TIMON, EUCHARIS, ARLEQUIN.

MERCURE.

Arrête, Timon, les Dieux sont satisfaits, puisque tu reconnais tes erreurs.

TIMON.

Mais je ne le suis point, moi.

MERCURE.

Prends garde de ne pas tomber dans un excès plus criminel que tous les autres.

TIMON.

Pardonnez à ma faiblesse, je la sens trop vivement pour être capable de raison.

MERCURE.

Oublie tes erreurs, ou si tu t'en souviens, que ce ne soit que pour n'y plus retomber; c'est tout ce que les Dieux exigent de toi, ils te rendent tes trésors; et ce n'est qu'à présent que tu te peux dire riche, puisque tu es assez sage pour faire un bon usage de tes richesses; au surplus n'impute point à Arlequin le vol qu'il t'a fait, c'est moi qui l'y ai engagé sous le nom et la forme d'Aspasie.

ARLEQUIN.

Quoi, c'est toi qui m'as joué ce tour?

MERCURE.

Oui.

ARLEQUIN.

Et pourquoi me fesais-tu cette pièce?

MERCURE.

Pour corriger Timon.

ARLEQUIN.

Eh! mort-non de ma vie, tu es un drôle de dieu de me faire un coquin pour le faire lui honnête homme:

MERCURE.

Je ne t'ai point fait coquin pour cela, puisque tu l'as fait sans malice; j'ai voulu t'instruire, et avec Timon tous ceux qui abusent des biens qui ne sont donnés aux hommes que pour lier la société et la rendre plus heureuse; Timon, il ne te reste plus qu'à donner la main à Eucharis; elle est belle et sage, et les Dieux te la destinaient; ils rendront heureux un hymen où elle ne s'est engagée que par leur conseil, puisque c'est moi qui, sous la forme d'Aspasie, lui ai appris les moyens de te plaire.

TIMON.

Puis-je jamais assez vous marquer ma reconnaissance!

MERCURE.

Votre bonheur me suffit, jouissez-en longtems; mais puisque vos erreurs sont dissipées, il est temps que les Vérités viennent prendre l'empire qu'elles doivent avoir sur vous. Venez, aimables Vérités, vous emparer d'eux pour toujours.

(Les Vérités viennent s'emparer de Timon et d'Arlequin, et reprendre leur empire sur eux.)

## ENTRÉE ET BALLET DES VÉRITÉS.

I. VÉRITÉ.

Tremblez, voyant les Vérités;
Leur aspect est terrible
A qui n'est sensible
Qu'à des vanités.
Tout cède à leur pouvoir suprême;
Le faste du diadême
N'en défend pas les plus grands rois :
Tout redoute leur voix;
Heureux! si vous l'aimiez de même.

II. VÉRITÉ.

Je méprise les avantages
Des habits et des équipages,
Je juge d'un grand par le cœur :
S'il n'est enflé que de fumée,
Je ris ne voyant qu'un pygmée
Dont les valets font la grandeur.

III. VÉRITÉ.

Je ris de voir un hypocrite

Qui d'un faux air de Démocrite
Censure ce qu'il fait souvent ;
Le voyant en secret s'ébattre,
Le monde me semble un théâtre
Où chaque homme est un charlatan.

IV. VÉRITÉ.

Qui peut voir la fière Lucrèce
Recevoir un pauvre en tigresse,
Au riche faire les yeux doux ?
Connaissant l'objet de son ame,
Amans, je conçois que la femme
Ne vaut ma foi pas mieux que vous.

ARLEQUIN.

Voilà de critique de reste ;
Allons nous-en, car malepeste
Le sens le souper qui m'attend :
Vérités, qui voudrait tout dire,
Un jour ne pourrait y suffire,
Il faudrait chanter plus d'un an.

TIMON.

Allons, belle Eucharis, suivis des Vérités, remercier les Dieux de tant de faveurs, et nous jurer aux pieds de leurs autels une foi éternelle.

## SCÈNE VII.

ARLEQUIN.

Et moi, je vais étudier pour n'être plus la

dupe des Dieux ni des hommes ; car je vois clairement que ce nouvel état traîne avec lui de grandes difficultés. Si j'avais été parmi des ânes, je n'aurais pas été exposé à faire tant de sottises, parce que les leurs ne m'y auraient pas engagé. On ne voit point chez eux de gloire ni de bien chimérique ; on ne les voit point ramasser les herbes qu'ils ne peuvent manger pour en priver les autres ; ils ne connaissent point ces noms odieux de voleurs, d'ingrats, de tyrans, ni enfin tout ce catalogue d'iniquités que les possessions ont introduites chez les hommes ; c'est pourtant ce qu'il me faut étudier aujourd'hui ; triste nécessité qui me fait regretter mon premier état ! Ces réflexions n'empêchent pourtant pas, Messieurs, que je ne sois sensible à vos applaudissemens ; si vous me les refusez, je croirai n'être encore qu'un âne ; mais si vous m'en honorez, je croirai sérieusement que je suis devenu un homme.

FIN DE TIMON LE MISANTROPE.

# L'INQUIET,

## COMÉDIE EN UN ACTE,

## PAR FAGAN,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français le 18 juillet 1737.

*Nota.* La notice sur Fagan se trouve dans le premier Répertoire, tom. 10 des Comédies en prose.

# PERSONNAGES.

LUCILE, jeune veuve.
TIMANTE, amoureux de Lucile.
DAMIS, ami de Timante.
MARTON, suivante de Lucile.
CHAMPAGNE, valet de Timante.
UN AUTRE DOMESTIQUE DE TIMANTE.

La scène est à Paris dans une chambre de l'appartement de Lucile.

# L'INQUIET,

## COMÉDIE.

---

## SCÈNE I.

---

DAMIS, MARTON.

MARTON.

Qui peut donc si matin vous conduire ici, Monsieur? Vous devez bien vous douter qu'il n'est pas encore jour chez ma maîtresse?

DAMIS.

Si j'en avais cru Timante, il y a une heure que je serais ici : à peine fesait-il jour, qu'il m'a envoyé prier de me rendre chez lui; j'y ai couru, et il est vrai que je l'ai trouvé dans une agitation qui aurait touché tout autre que son ami.

MARTON.

Et puis-je vous demander le sujet de cette agitation?

DAMIS.

Un malheureux discours qui lui échappa hier au soir étant à table chez ta maîtresse. Il

ne doute point qu'elle ne l'ait interprêté de façon à s'en offenser. Il n'a point fermé l'œil de la nuit; et n'osant venir apprendre lui-même ce que Lucile en pense, je me suis chargé de le justifier en cas qu'elle ait pu douter un moment de son respect.

MARTON.

Mais ne serait-ce point-là une de ces craintes mal fondées qui lui sont si ordinaires ?

DAMIS.

A l'égard de celle-ci, elle me semble excusable; et sur le point d'obtenir Lucile, je ne le blâme pas de chercher à détruire tout ce qui pourrait l'indisposer contre lui.

MARTON.

Je ne sais quel a été ce discours; mais, si elle s'en fût tenue offensée, assurément je m'en serais aperçue. C'est une vision, vous dis-je.

DAMIS.

Cela pourrait être, et je conviens avec toi qu'il est d'un caractère propre à se rendre bien malheureux; je ne sais si cela vient en lui d'un excès de délicatesse, de trop d'envie de plaire, ou peut-être d'un peu trop d'amour-propre; mais rien n'est égal aux agitations, aux soupçons, aux faiblesses qu'il fait paraître, surtout depuis quelque tems.

MARTON.

Mais comment ne le guérissez-vous pas de cette maladie là ?

DAMIS.

Je lui en ai quelquefois dit mon sentiment; mais vouloir corriger un ami, c'est souvent risquer de le perdre.

MARTON.

Pour moi, je ne vous le dissimule point, je tremble pour ma maîtresse en la voyant prête à former un pareil engagement. Je conviens que Timante a toutes les qualités qui font un homme d'honneur ; que sa figure est encore agréable ; qu'il est puissamment riche. Mais n'est-ce pas trop risquer que d'épouser un homme qui, dans une inquiétude perpétuelle, va, vient et revient cent fois en une heure pour les sujets les plus frivoles ; timide jusqu'au raffinement ; mal-adroit par excès de précaution, troublé par des délicatesses chimériques ; jamais sûr de lui, oubliant l'objet présent qui le satisfait, pour s'occuper de l'objet éloigné qui le tourmente, et qui enfin ne jouissant jamais d'un instant de tranquillité, avec la femme la plus chérie, portera les alarmes jusque dans le sein des plaisirs ? Ce ne sera point un jaloux qu'un mari comme celui-là ; mais je crains bien que ce ne soit quelque chose de plus insupportable.

DAMIS.

Il faut lui rendre justice : la jalousie a une bassesse dont il est incapable ; et...

## SCÈNE II.

DAMIS, CHAMPAGNE, MARTON.

CHAMPAGNE, tout essoufflé.

Ah ! Monsieur, serais-je arrivé assez à tems ?

DAMIS.

De quoi donc s'agit il ?

CHAMPAGNE.

Ma foi, il m'a dit tant de choses à la fois, que je ne sais plus par où commencer... Ah ! m'y voici. (*Tirant Damis à part.*) Écoutez, s'il vous plaît.

DAMIS.

Eh bien ! qu'est-ce ?

MARTON.

Quelque nouvelle imagination, sans doute.

CHAMPAGNE, à Damis, en lui parlant bas.

Comme cette heure-ci est une heure indue pour les dames, Timante craint que vous n'alliez imprudemment vous présenter, et attendu que la civilité....

DAMIS, repoussant Champagne.

Et morbleu..... Voyez la belle réflexion ! Croit-il que j'ignore ?....

MARTON, qui a prêté l'oreille.

Un autre que toi ne se serait pas si fort pressé, mon pauvre Champagne; mais en récompense, tu as une façon naïve de t'expliquer, qui donne beaucoup de grâce aux commissions que tu fais.

CHAMPAGNE.

Vous êtes railleuse, mademoiselle Marton.

MARTON.

Moi ? point du tout.

DAMIS, à Marton.

Vois, si je puis paraître.

MARTON.

J'y vais, Monsieur; et puisque vous voulez absolument lui parler, j'aurai soin de vous avertir dès qu'elle sera visible. (*Elle rentre.*)

CHAMPAGNE.

Cette Marton-là a toujours quelque mauvais compliment à me faire

## SCÈNE III.

### DAMIS, CHAMPAGNE.

DAMIS.

Eh bien ! ce qu'il attendait de province avec tant d'impatience est-il arrivé ? Et tout est-il préparé pour le repas qu'il doit donner ce soir ?

CHAMPAGNE.

Quel repas, Monsieur ?

DAMIS.

Celui qu'il préparait à Lucile.

CHAMPAGNE.

Il ne faut pas beaucoup se presser pour ce repas-là, Monsieur ; et les noces dont on parlait avec Lucile, ne se feront pas sitôt.

DAMIS.

Comment donc ?

CHAMPAGNE.

Il faut se bien porter pour penser à de pareilles choses ; et mon maître est actuellement très-mal.

DAMIS.

Que veux-tu dire ?

CHAMPAGNE.

Aussitôt que vous l'avez quitté, il a prétendu que l'agitation dans laquelle il avait passé la nuit, lui avait donné la fièvre : il a fallu savoir ce qui en était; et il a si bien fait, que le médecin, qui est arrivé sur-le-champ lui en a trouvé.

DAMIS.

On lui en a trouvé?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur, une considérable. Ordre à lui de se mettre au lit promptement; je l'ai quitté dans le tems que l'on le condamnait à une saignée, qui, selon les apparences, sera suivie de plusieurs autres : on songera ensuite aux purgations que l'on ne manquera pas de réitérer, de façon que de saignées en purgations, et de purgations en saignées, vous voyez bien qu'il y a là de quoi retarder un mariage pendant six mois.

DAMIS.

Voilà un contre-tems assez fâcheux; mais que vois-je?

CHAMPAGNE.

Comment diable! est-ce bien lui?

## SCÈNE IV.

### TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE.

TIMANTE.

J'ai pensé, mon cher ami, qu'il était plus convenable que je m'expliquasse moi-même avec Lucile; je veux risquer cet éclaircissement.

DAMIS, à Champagne.

Quel conte me fesais-tu donc?

CHAMPAGNE.

Monsieur, je suis surpris.....

TIMANTE.

Oui, oui, je serai plus à portée de me justifier, s'il est vrai que ma misérable plaisanterie l'ait offensée.

DAMIS.

Eh! quoi donc! êtes-vous malade, Timante; ou ne l'êtes-vous pas?

TIMANTE.

Je le suis, et très-sérieusement; mais que veux-tu? Le soin qui m'occupe ne m'est-il pas cent fois plus cher que ma santé et que ma vie? (*Apercevant Champagne.*) Ah! te voilà fort à propos. Cours vite au logis: j'ai laissé sur mon bureau un papier que je serais fâché

qui fût vu. ( *A Damis.* ) C'est vraiment une espèce de satire très-mordante sur une aventure du tems : et je n'aime point que l'on trouve chez moi de ces sortes de libelles. (*A Champagne.*) Eh bien ! tu devrais déjà être parti.

CHAMPAGNE.

Vous l'apporterai-je ici.

TIMANTE.

L'apporter ? Non. Tu pourrais le perdre en chemin, et la personne qui me l'a adressé a mis, je pense, mon nom en tête. Le plus court est que tu le jettes au feu. Va donc. Je crains que quelqu'un n'ait déjà mis la main dessus. ( *Champagne rentre.* )

## SCÈNE V.

### TIMANTE, DAMIS.

TIMANTE.

Eh bien ! Damis, je vois bien que Lucile refuse de t'entendre : elle n'ignore pas sans doute que tu viens ici de ma part ; elle est piquée. C'en est bien-là une preuve certaine.

DAMIS.

Elle n'a point encore su que je fusse ici, et je comptais la voir dans un moment ; mais tranquillise-toi. Marton m'a assuré qu'elle n'a-

vait remarqué en sa maîtresse aucun signe de colère; ainsi ta crainte.... Mais à quoi penses-tu donc.

TIMANTE.

Je suis perdu. Pardonne-moi, Damis, si... Courrai-je après lui ? Il ne sera plus tems.

DAMIS.

Après qui courrir ?

TIMANTE.

Après ce malheureux à qui j'ai donné ordre de jeter au feu ce papier : j'en ai sur le même bureau qui sont de la dernière conséquence : il ne manquera pas, poussé par son mauvais génie, de faire là quelque étourderie.

DAMIS.

Quoi! ne serez-vous jamais tranquille? Je n'ai rien voulu vous dire tout à l'heure; mais quand votre valet ferait un coup de sa tête, vous le mériteriez bien! Quel est ce libelle dont vous parlez ? Pourquoi craindre que quelqu'un chez vous ne s'en empare ? Pourquoi vous imaginer que votre nom étant inscrit dessus, cela peut vous faire des affaires? D'où diable êtes-vous si ingénieux à vous tourmenter? Et quelqu'autre s'avise-t-il d'avoir les soupçons, les troubles éternels dont vous êtes déchiré ? En vérité, Timante, il est tems que je vous le dise; le mérite du cœur et de l'esprit est chez

vous acheté par trop de faiblesse ; et, entre nous, vous n'êtes pas trop sage.

TIMANTE.

Que voulez-vous donc dire ?

DAMIS.

Je veux dire qu'une des vues les plus raisonnables doit être de travailler à se rendre heureux, et que personne ne s'est jamais si fort écarté de cette vue-là que vous. Ne jouirez-vous jamais de la vie ? Je ne puis me rappeler à présent tous les traits qui m'ont frappé en vous depuis peu ; mais, dans l'agitation continuelle où vous êtes, il semble que vous ayez résolu de vous faire mourir vous-même à petit feu ; et en effet, vous dépérissez à vue d'œil.

TIMANTE, troublé.

Je dépéris !

DAMIS.

Assurément.

TIMANTE.

Et crois-tu que mon tempérament soit altéré, de façon qu'il n'y ait point de ressource ?

DAMIS.

Bon ! en voici bien d'une autre.

TIMANTE.

Non, parle-moi sans me flatter.

DAMIS.

Eh ! que sais-je moi ! et que vous importe de le savoir; la crainte nous garantit-elle des maux ?

TIMANTE.

Je me tue moi-même, j'en conviens, et le médecin me l'a bien fait entendre.

DAMIS.

Ne voilà-t-il pas encore une de vos inquiétudes dominantes? Vous avez par devers vous des actions de courage; mais je vous ai vu trente fois avoir sur votre santé des terreurs qu'on ne pardonnerait pas au dernier des hommes : savez-vous ce qui peut arriver de là ? C'est que souvent le monde en est instruit, et qu'un fort brave homme est décrié par de semblables petitesses qui lui échappent dans son domestique; décrié, moqué, méprisé même.

TIMANTE.

Il est vrai que je suis d'un caractère bien insupportable; mais ce que tu observes là est sérieux : quoi! tu crois que je passe dans le monde pour un homme si fort amoureux de la vie, pour un homme faible et lâche?

DAMIS.

Eh! qui vous dit cela ?

TIMANTE.

Ah! Damis, je suis désolé. Cela n'est que

trop certain. Je le vois aux discours que vous me tenez.

DAMIS, avec chaleur.

Moi! je vous dis que si cela se savait, cela pourrait vous faire tort; mais.....

TIMANTE.

Cela se sait. J'ai déjà remarqué, dans quatre ou cinq personnes qui m'estimaient autrefois, un changement à mon égard. Elles me regardent d'un œil bien différent depuis quelque tems.

DAMIS.

Allons, continuez donc toujours.

TIMANTE.

L'estime des hommes est bien difficile à se conserver, Damis.

DAMIS.

Eh! bien, il faut faire tout ce que l'on peut pour se la concilier; mais être préparé à ne la point obtenir, ou à la perdre au premier caprice du sort : eh! que vous êtes sensible! Il n'y a pas moyen de hasarder la moindre réflexion avec vous. Vous guérit-on d'une crainte? vous tombez dans une autre. Timante, croyez-moi : faites bien, et ne désirez rien au-delà. Il en est de l'estime des hommes comme de la fortune : travaillons à les acquérir l'une et l'autre : ce qui est indolence

est blâmable; mais ne soyons point étonnés que de longs travaux soient infructueux, ni qu'après quelques faits éclatans nous soyons ignorés ou haïs : il faut, d'un autre côté, n'être point surpris de trouver son valet voleur, sa maîtresse infidèle, son ami perfide; et pour moi, qui ne suis assurément qu'un très-médiocre philosophe, je vous jure que rien ne me touche sensiblement dans la vie, que les fautes de conduite que j'ai à me reprocher à moi-même.

TIMANTE.

Si vous n'êtes que médiocrement philosophe, que suis-je donc moi? Pourquoi la nature m'a-t-elle refusé cette force d'ame qui est si admirable? je rougis quand je m'examine, et je ne sais si je ne ferais pas bien de me séquestrer du commerce du monde; car je ne puis y avoir que des désagrémens.

## SCÈNE VI.

LUCILE, MARTON, DAMIS, TIMANTE.

LUCILE, dans le fond du théâtre.

Sachons, Marton, de quoi il s'agit.

TIMANTE.

Lucile ne paraîtra pas d'aujourd'hui.

DAMIS.

Pourquoi donc ?

( Lucile s'approche de Timante sans en être aperçue.)

TIMANTE.

Il ne faut pas l'espérer : ai-je dû jamais me flatter de captiver une personne si accomplie : elle, qui, par son mérite, a droit de prétendre aux plus flatteuses conquêtes, qui réunit tout-à-la fois les grâces, la beauté, l'esprit, les sentimens..... (*Voyant Lucile.*) Ah ! Madame.... (*A Damis.*) N'ai-je rien dit de mal-à-propos ?

DAMIS.

Je ne m'en suis point aperçu.

LUCILE.

Je savais bien que Damis était ici, et qu'il voulait me parler de la part de son ami ; mais je ne croyais pas, Timante, que vous y fussiez.

TIMANTE, pénétré.

Je conviens, Madame, qu'après avoir eu le malheur de vous offenser et de vous déplaire, je ne devrais pas hasarder de paraître devant vous.

LUCILE, souriant.

Je ne sais ce que c'est. Quoi ! moi ! vous m'avez offensée ?

TIMANTE.

Oubliez-le de grâce : je viens vous assurer du plus sincère repentir, et que mon cœur n'était point d'accord avec ma bouche, quand hier je parlai de la sorte.

LUCILE.

Le hasard a donc voulu que je ne fisse pas attention à ce qui vous est échappé : car j'ignore absolument.....

TIMANTE.

Ah! que cette froide dissimulation me reproche amèrement ma faute! Éclatez plutôt contre moi.

LUCILE.

Mais que m'avez-vous donc dit ?

TIMANTE.

Madame.....

MARTON.

Je fus présente au soupé, et je n'entendis rien.....

TIMANTE.

Ne vous donnez point le cruel déplaisir de me faire répéter....

LUCILE, en riant.

Je ne m'en souviens point, vous dis-je.

MARTON.

Ni moi, j'ai beau chercher...

TIMANTE.

C'est une pure inattention de ma part; car je pense que, jusques aux derniers momens, les grâces sont inséparables du sexe, et que....

MARTON.

Ah! je m'en souviens à présent : oui, le trouble où vous fûtes dans le moment me frappa : vous dites, si je ne me trompe, que la beauté.... n'avait qu'un terme bien court; et que, dès un certain âge, les femmes... devaient se retrancher sur l'esprit.

DAMIS, à Lucile.

Oui, Madame, voilà le crime dont les remords nous déchirent.

TIMANTE.

Je l'ai dit, je le confesse.

LUCILE, d'un air plus sérieux.

Je m'en souviens aussi; mais aurais-je dû penser que ce discours me regardait? Et pourquoi m'en offenserais-je?

TIMANTE.

J'ai cru....

LUCILE.

Je vous avoue qu'à mon égard j'ai quelque peine à en faire l'application.

TIMANTE, très-inquiet.

Je ne prétends point....

MARTON.

Il est vrai qu'à vingt-deux ans on ne prend guère ces sortes de maximes-là pour loi.

TIMANTE, très-inquiet.

Je sais bien....

LUCILE.

Si ces tems d'ailleurs étaient arrivés, je me flatte que ma raison me donnerait tous les avis nécessaires ; et qui me soupçonnerait de ne pouvoir entendre sans chagrin une vérité constante, ne me rendrait pas tout-à-fait justice.

DAMIS, à Timante.

Cela tourne bien.

TIMANTE.

Songez....

MARTON.

Timante craint, Madame, que, dans trente ans, vous ne vous offensiez du discours qu'il vous tint hier.

TIMANTE, à Damis.

Je suis au désespoir....

DAMIS.

Je le crois ; et voilà comme vous m'associez à vos folles démarches !

LUCILE, à Timante.

Sont-ce-là les opinions que vous avez conçues de moi ?

TIMANTE.

Ah ! n'irritez point ma peine, et pardonnez-moi des écarts où me jettent les craintes continuelles que j'ai de vous déplaire. (*Reprenant son caractère.*) Ajoutez-y encore le peu de certitude où je suis de vos sentimens : car depuis le tems que j'eus le bonheur de vous voir pour la première fois, et que je vous offris et mon cœur et ce que j'ai de fortune, je puis dire que mon sort est encore incertain.

LUCILE.

Cette plainte est-elle juste ? Ne vous ai-je pas promis de vous engager ma foi ? Et ne savez-vous pas que, pour conclure, j'attends qu'une de mes parentes soit ici ?

TIMANTE

Je le sais : oui, Madame, et j'ai déjà pensé plusieurs fois qu'il fallait que ce fût une bien proche parente, et que vous eussiez de fortes raisons de la ménager.

LUCILE.

Nous sommes parentes à un degré assez éloigné, et le seul intérêt qui nous lie, est l'obligation que je lui ai de m'avoir élevée ; mais elle m'a priée instamment de ne rien terminer sans elle.

TIMANTE.

Quel peut être son dessein, en exigeant de vous ce délai avec tant d'instance ?

LUCILE.

Elle n'en a point d'autre que d'être témoin de mon mariage, et elle arrive ces jours-ci avec son fils pour m'en témoigner sa joie.

TIMANTE.

Avec son fils !

LUCILE

Oui, d'où vous vient donc cette surprise ?

TIMANTE.

Avez-vous souvent vu ce parent-là, Madame ?

LUCILE.

Non, je ne l'ai point vu depuis l'enfance.

MARTON.

On assure qu'il a beaucoup d'esprit.

TIMANTE, à part.

A un degré éloigné !...

LUCILE.

Quel est donc le trouble où je vous vois ?

TIMANTE.

Que faut-il que j'en pense ? Et qui sait si l'on n'a pas dessein de vous proposer ?....

LUCILE.

Quoi ?

MARTON.

En effet..... Eh! ne concevez-vous pas, Madame ? Vous n'avez point vu depuis longtems ce parent-là ; peut-être vous paraîtra-t-il aimable, et le degré étant éloigné.... Que sait-on effectivement ?

DAMIS, ironiquement.

Il est arrivé des choses plus extraordinaires.

LUCILE.

L'idée ne se présentait pas d'abord à mon esprit.

DAMIS.

Elle est pourtant, Madame, fort naturelle.

MARTON

L'inclination peut survenir.

DAMIS.

Et le mariage se conclure.

MARTON.

Je m'imagine qu'il y a même quelque chose de particulièrement plaisant à épouser un arrière-cousin.

LUCILE.

Ne pourrez-vous jamais, Timante ?...

TIMANTE, à Lucile.

Arrêtez. Je sens à quel point je dois vous déplaire. Le soupçon que j'ai fait paraître est d'un jaloux insupportable. Vous êtés prête à me donner un congé éternel, et à me déclarer que vous rompez entièrement avec moi. C'est un arrêt dont je vais du moins suspendre le coup en sortant de votre présence.

LUCILE.

Où courez-vous ?

TIMANTE, à Damis.

Ami, secourez-moi.

DAMIS.

Demeurez.

TIMANTE.

Eh ! non. Tâchez de l'apaiser, et de me justifier, s'il est possible.

(Il sort.)

## SCÈNE VII.

LUCILE, MARTON, DAMIS.

MARTON, riant.

La retraite est un peu précipitée.

LUCILE.

Vous êtes témoin, Damis, si j'ai rien dit

qui fît entendre que je pense à rompre et à lui défendre de me voir.

DAMIS.

Je vais le suivre, Madame, et le rassurer sur cette rupture imaginaire. Mais qu'il me soit permis de vous demander grâce pour un homme dont il vous est aisé de démêler la passion extrême, et à qui l'impression que lui ont faite vos charmes, ne permet pas d'être tranquille.

(Il sort.)

## SCÈNE VIII.

### LUCILE, MARTON.

LUCILE.

Que dis-tu, Marton, de ces vivacités et de ces soupçons continuels?

MARTON.

Je dis, Madame, que Timante est d'un caractère sujet à de terribles inconvéniens.

LUCILE.

Mais crois-tu, comme le prétend Damis, crois-tu qu'il aime, et que ce qui lui échappe puisse se concilier avec une estime parfaite?

MARTON.

Pour aimer... je ne saurais parler contre

ce que je pense. Oui, plus j'y fais réflexion, plus je crois qu'il aime, et même qu'il aime mieux qu'un autre.

LUCILE.

Après tout, Marton, à bien examiner ce caractère que nous lui reprochons, il vient d'une grande défiance de soi-même et d'un désir scrupuleux de se rendre agréable aux autres.

MARTON.

Eh ! mais...

LUCILE.

Ce qui fait dans le fond un sentiment estimable.

MARTON.

Oui-dà. A le prendre dans un certain sens, le mauvais de son caractère est effacé par le bon. Écoutez donc; un homme tel que lui est peut-être moins à craindre que ces gens qui, remplis de sécurité, vous importunent avec tout le sang-froid et toute la confiance imaginable. Vous avez beau leur faire sentir qu'ils vous sont à charge, leur crier aux oreilles que vous n'y pouvez plus tenir, ils ne vous entendent point. Ils agiront à contre-tems, parleront sans précaution, offenseront à droite, à gauche, et se croiront encore les plus agréables gens du monde.

LUCILE.

L'autre extrémité est sans doute plus supportable.

MARTON.

Je ne suis pas fâché de vous en voir prendre la défense. Mais cela va vous attirer un reproche de ma part. Tout autre que Timante, en vous aimant, pourrait être inquiet; et franchement, à juger sur les apparences, on ne sait pas trop quels sont vos sentimens pour lui.

LUCILE.

Que dis-tu? Ah! je connais ses défauts; mais il n'est que trop certain qu'il a su me toucher.

MARTON.

Je lui parlerais donc un peu plus ouvertement; vous avez l'air plus réservée que ne l'aurait une fille : il est vrai que vous avez été si peu femme, qu'un excès de timidité vous est encore pardonnable.

LUCILE.

Tu crois donc qu'à son égard j'ai quelque chose à me reprocher?

MARTON.

Je le crois assurément; et si mon amant me semblait incommode, j'aimerais mieux tout-à-fait le haïr.

( Il paraît une espèce de valet de chambre. )

Mais que veut ce garçon? il appartient, je crois, à Timante.

LUCILE.

Il s'est retiré dès qu'il m'a aperçue.

MARTON.

Il semble qu'il ait voulu me parler.

LUCILE, souriant.

Il a ordre apparemment de ne s'adresser qu'à toi; sache, Marton, ce que c'est, et viens au plutôt m'en avertir dans mon appartement.

(Lucile rentre.)

## SCÈNE IX.

### LE VALET DE CHAMBRE, MARTON.

LE VALET DE CHAMBRE, à Marton.

Quelqu'un qui est ici près voudrait, Mademoiselle, vous dire un mot.

MARTON.

Il peut paraître.

(Le valet rentre.)

C'est lui, sans doute. Voyons de quoi il s'agit : il est à plaindre; j'excuse sa faiblesse : mais je ne l'excuse point assez pour ne m'en pas divertir tant soit peu, si l'occasion s'en présente. Tout juste, voilà mon homme.

# SCÈNE X.

## TIMANTE, MARTON.

TIMANTE, regardant de côté et d'autre.

(A part.)

Voilà cette suivante. Je ne lui ai jamais fait aucun présent, il faut que je la gagne adroitement, si cela est possible. (*Haut.*) J'ai recours à toi, Marton.

MARTON.

Monsieur, vous me faites honneur.

TIMANTE.

Il y va de ma vie que tu sois dans mes intérêts; mais je doute bien que tu m'accordes la grâce que j'ai à te demander.

MARTON.

De quoi est-il question, s'il vous plaît?

TIMANTE.

Le voici..... ne nous entend-on point ici?

MARTON.

Cela pourrait bien être; éloignons-nous un peu. Eh bien!

TIMANTE.

Damis veut en vain me rassurer, Marton. Peut-on se croire heureux quand on ne voit

son bonheur établi que sur des rapports et des conjectures? Ma résolution est prise, et je viens t'en faire part : il est tems que Lucile s'explique; je renonce à tout engagement, si elle ne l'accepte que comme vaincue par les sollicitations, et si son penchant ne l'y porte. Je n'aurai point à me reprocher de l'avoir entraînée dans des liens qui bientôt lui deviendraient insupportables : il faut enfin, il faut que je sache d'elle si je suis aimé ou haï.

MARTON.

Il n'est pas bien aisé de savoir là-dessus la vérité de ce qu'une femme pense.

TIMANTE.

Tu conviens donc que je suis à plaindre ?

MARTON.

Assurément, c'est être à plaindre en amour, que de ne se pas contenter des conjectures.

TIMANTE.

Quoi! aux termes où nous en sommes, je ne pourrai obtenir une conversation de Lucile, qui éclaire les doutes que j'ai conçus, et qui dissipe l'affreuse incertitude où je suis?

MARTON.

Malgré les circonstances, je ne vous réponds pas que Lucile se détermine à une déclaration bien positive.

TIMANTE.

Tu peux compter sur ma reconnaissance, si tu veux me servir dans cette occasion. Il t'est facile de la déterminer, de lui faire entendre, qu'il ne messied pas d'instruire et de tranquilliser un homme dont on doit faire son époux : mes jours sont en tes mains, Marton, tu décideras de mon sort; c'est à toi de voir quel parti tu veux prendre, et si j'ai mérité quelque considération.....

MARTON, s'apercevant qu'il glisse une tabatière d'or dans la poche de son tablier.

Que faites-vous donc là, Monsieur?

TIMANTE, d'un ton mal assuré.

C'est un léger témoignage que je hasarde.....

MARTON, tire la boîte, la regarde, fait un soupir, et la laisse retomber dans sa poche.

Ah!

TIMANTE.

Qu'as-tu donc?

MARTON, soupirant.

Je suis fille de famille, et je ne devrais pas être réduite.....

TIMANTE.

T'offenserais-tu?....

MARTON.

Faut-il que je me voie traitée de la sorte ?

TIMANTE, à part.

Qu'ai-je fait! Je m'étais presque douté qu'elle prendrait mal la chose.

MARTON.

Des présens, à moi ; ah !

TIMANTE.

Serait-il possible que tu regardasses comme une marque de mépris ?.....

MARTON.

Non, vous avez raison ; et après tout, je ne suis qu'une soubrette.

TIMANTE.

Ah! je suis au désespoir. Voilà mes affaires bien accommodées; de quoi me suis-je avisé?

MARTON

Vous n'êtes pas obligé de me connaître.

TIMANTE.

Marton, pardonne-moi : imagine-toi que cela ne soit pas arrivé : rends-moi cette maudite boîte.

MARTON.

Comment ?

TIMANTE.

Je dis.....

MARTON.

Oh! pour le coup, Monsieur, il semble que vous vous fassiez un plaisir de m'injurier; traitez-moi donc encore plus mal qu'en soubrette, et reprenez-moi ce que vous m'avez forcée de prendre.

TIMANTE.

Je n'y comprends plus rien : comment sortir de ceci? Je ne pourrai donc jamais rien faire, ni rien dire qui ne soit mal interprété?

MARTON.

Allons, n'en parlons plus, Monsieur; une fille qui s'est mise en service ne doit pas être si sensible à l'injure.

TIMANTE.

Ah! je respire.

MARTON.

Vous voulez un éclaircissement de la part de Lucile!

TIMANTE.

Je ne puis vivre, si elle ne daigne me l'accorder.

MARTON.

Je vais l'y engager de mon mieux,

TIMANTE.

Parles-tu sérieusement?

MARTON.

Comptez sur ma parole, je lui reprocherai une froideur apparente, dont je l'ai déjà blâmée plusieurs fois sans que vous m'en eussiez priée : et après tout, si elle prend le parti de vous parler obligeamment, je vous jure qu'elle ne vous dira que ce qu'elle pense.

TIMANTE.

Puis-je le croire? Tu me promets donc?

MARTON.

Laissez-moi faire : vous la verrez dans un instant.

(Elle rentre.)

TIMANTE, seul.

Cette fille est déliée, je ne sais si je dois trop compter sur elle : avec son air de bonne foi et de candeur, elle pourrait bien me tromper : n'y aurait-il pas moyen d'entendre la conversation? Écoutons.

(Il va à la porte du cabinet.)

## SCÈNE XI.

TIMANTE, CHAMPAGNE entre, sans voir Timante, en lisant un papier.

TIMANTE, écoutant à la porte du cabinet.

Il n'est pas possible de rien distinguer.

CHAMPAGNE, rit en lisant.

Ah, ah, ah!...

TIMANTE.

Qui est-ce donc que j'entends rire de la sorte?

CHAMPAGNE.

Ah, ah, ah! cela est fort bon, ma foi.

TIMANTE.

Ah! c'est toi, coquin, que fais-tu là?

CHAMPAGNE.

Moi? rien, Monsieur.

TIMANTE.

Quel est donc ce papier que tu serres si promptement? Voyons. Eh! quoi! c'est celui que tantôt je t'avais ordonné...

CHAMPAGNE, riant d'un air niais.

Oui, Monsieur, je n'ai pu exécuter votre ordre.

TIMANTE.

Pourquoi donc?

CHAMPAGNE.

Je n'en ai pas eu le cœur; je me suis mis à le lire, cela m'a paru trop drôle.

TIMANTE.

Plaît-il?

CHAMPAGNE.

Il y a des endroits tout-à-fait facétieux; tenez, en voilà un surtout.

TIMANTE, arrachant le papier, et lui en donnant par le visage.

Donnez, maraud, et apprenez à faire ce que l'on vous ordonne; et sortez tout-à-l'heure de devant moi.

CHAMPAGNE.

Je sors aussi : diable! c'est avoir la main légère.

(Il sort.)

## SCÈNE XII.

TIMANTE, seul.

Il est vrai que je n'aurais pas dû le frapper; il faut éviter de se faire les plus petits ennemis : ces gens-là sortent de chez vous, ils connaissent vos faibles, et vous nuisent plus dans le monde par leurs discours, que ne feraient des ennemis de conséquence : mais Damis qui s'est chargé de me rendre un service important, devait me rejoindre ici...

## SCÈNE XIII.

### TIMANTE; DAMIS.

TIMANTE.

Eh! quoi! sitôt de retour? L'affaire est donc manquée?

DAMIS, comme un homme pressé et occupé d'une affaire.

Non. J'ai déjà trouvé une de tes adverses parties.

TIMANTE.

Elle a refusé ma proposition, sans doute?

DAMIS.

Point du tout: elle consent à un accommodement. Je n'ai plus que la vieille Comtesse à voir, et je vais chez elle de ce pas.

TIMANTE.

Oh! pour cette maudite plaideuse-là, tu n'en viendras jamais à bout.

DAMIS.

Je compte la mettre à la raison et te délivrer, à quelque prix que ce soit, d'un procès qui t'importune.

TIMANTE.

Je l'aurais peut-être gagné. Mais que je te fasse part...

DAMIS.

Laisse-moi ; je cours.

TIMANTE.

Un mot.

DAMIS.

Je n'ai pas un instant à perdre.

TIMANTE, le retenant.

Je touche, ami, au moment qui doit décider du bonheur de ma vie : j'ai si bien fait que, par l'entremise de Marton, je vais avoir une explication avec Lucile, et savoir enfin à quoi m'en tenir sur les sentimens qu'elle a pour moi.

DAMIS.

Que voulez-vous dire avec votre explication ?

TIMANTE.

C'est-à-dire...

DAMIS.

Eh ! morbleu, ne sauriez-vous demeurer comme vous êtes ?

TIMANTE.

Comment ?

DAMIS.

N'exigez-vous pas que Lucile vous dise en face, je vous aime ? voilà une belle imagination !

TIMANTE.

Et quel inconvénient trouvez-vous à cela ?

DAMIS.

L'inconvénient est que ces sortes d'aveux ne s'exigent point. Je ne sais quelle est votre délicatesse : mais je ne m'aviserais jamais de réduire une femme à de pareilles extrémités; et je croirais, si elle était assez maîtresse d'elle-même pour me parler bien ouvertement, qu'elle n'aurait pour moi qu'un sentiment dont je ne serais pas beaucoup flatté ; au surplus, chacun a sa façon de penser. Adieu, je vais vite où je vous ai dit.

TIMANTE, fesant réflexion sur ce que lui dit a Damis.

Le principe est certain, Damis : une femme qui aime véritablement, ne l'avoue point.

DAMIS, s'arrêtant.

Il y a des exceptions ; mais laissez cela, vous dis-je, et ne croyez pas que Lucile ait le cœur assez libre, pour se déclarer jusqu'à un certain point.

(Il sort.)

TIMANTE, à Damis, qui s'en va.

Et si elle s'y déterminait, ce serait donc une preuve que je ne serais point aimé ?

(Seul après un peu de tems.)

A quoi ai-je songé de demander un pareil aveu ? Comment ne m'est-il pas venu dans

l'esprit, qu'une femme sincèrement éprise est embarrassée, timide, et voudrait se dissimuler à elle-même ce qu'elle sent; par conséquent elle est bien éloignée de le déclarer hautement. Oui, vous avez bien raison, Damis; une femme qui laisse trop entrevoir ses sentimens, n'a qu'un attachement bien suspect. A quelle extrémité me suis-je réduit? Courons, empêchons Marton... Mais quand elle aurait parlé, j'ose espérer que Lucile ne s'y déterminera pas, assurément. Il faut cependant prévenir.

## SCÈNE XIV.

LUCILE, TIMANTE.

LUCILE.

Qu'exigez-vous de moi, Timante? J'ai lieu d'être surprise de la demande que vous me faites.

TIMANTE.

J'aurais tort d'exiger de vous, Madame, quelque chose qui vous déplût.

LUCILE.

Un autre se contenterait de la parole que je vous ai donnée de vous engager ma foi.

TIMANTE, se jetant à genoux.

Ah! c'est m'en dire cent fois plus que je ne

mérite, et c'est combler un malheureux qui vous adore.

LUCILE.

A quoi sert de dissimuler devant moi? Je sais quelle est votre inquiétude.

TIMANTE.

Moi, inquiet?

LUCILE.

Vos démarches confirment assez les soupçons dont on vient de m'informer; mais croyez mon cœur plus généreux, et rendez-vous plus de justice à vous-même. Votre mérite ne m'a pas échappé.

TIMANTE.

Madame... (*A part.*) Quelle épreuve!

LUCILE.

On voit en vous un défaut assez rare, c'est d'avoir trop peu de bonne opinion, et je ne puis m'empêcher d'avouer que ce défaut ne vous rend que plus estimable aux yeux de ceux qui vous connaissent.

TIMANTE.

Madame....

LUCILE.

En vous promettant de vous donner la main, soyez sûr qu'il y a eu de ma part quelque chose de plus qu'un simple consentement;

et s'il m'était permis, ne doutez point que je n'employasse les expressions les plus fortes et les termes les plus décisifs, pour vous ôter l'injuste crainte que vous avez conçue.

TIMANTE.

Madame... en faut-il davantage? (*A part.*) Ah! Damis.

LUCILE.

Que dites-vous donc, et quelle est cette dissimulation obstinée?

TIMANTE.

Je suis confus de vos bontés... et c'est, je vous l'avoue, être bien maîtresse de soi-même, que daigner me flatter jusqu'à cet excès.

LUCILE.

Quoi! vous me soupçonneriez d'emprunter des sentimens qui ne seraient pas à moi?

TIMANTE, à part.

Toujours de la présence d'esprit, du sang froid, que tout ceci est composé!

LUCILE.

Je commence, à mon tour, à être alarmée. Ah! Timante, est-ce ainsi que vous recevez les justifications dans lesquelles je veux bien entrer? Et osez-vous douter des assurances que je vous donne?

TIMANTE.

C'est trop m'honorer.... (*A part.*) Curiosité fatale !

LUCILE.

Je ne suis point telle que vous l'imaginez : que ne pouvez-vous lire au fond de mon ame?..

TIMANTE, tremblant.

Eh bien ! Madame ?

LUCILE.

Vous y verriez....

TIMANTE.

Quoi ?

LUCILE.

A quel aveu me réduisez-vous ?

TIMANTE, à part.

Ciel !

LUCILE.

Vous y verriez que je vous aime. Oui, Timante, je vous aime.

TIMANTE, tombant dans un fauteuil.

Ah ! je suis perdu.

LUCILE, après un tems.

Que viens-je de dire ? Et de quelle façon étrange reçoit-il mon aveu !

TIMANTE, à part.

Tout est évanoui.

LUCILE.

C'est pour moi une énigme que je ne puis comprendre ; mais le trouble où je suis ne me permet pas de m'en éclaircir.

(Elle rentre.)

## SCÈNE XV

TIMANTE, seul, après avoir rêvé quelque tems.

Je croyais être aimé ; pourquoi ai-je cherché à m'instruire du contraire ? Ce sentiment timide et mystérieux, qui caractérise une vraie passion, est donc inconnu à Lucile ? Qu'il est douloureux, quand on ressent toutes les délicatesses de l'amour, de ne les pouvoir inspirer ! Cependant j'ai été le premier à demander cet aveu. Devrait-il être affligeant de s'entendre dire, je vous aime ?

## SCÈNE XVI.

TIMANTE, MARTON.

MARTON.

Cela est-il croyable ? Que viens-je d'apprendre? A quoi pensez-vous donc, Monsieur?

TIMANTE.

Ah ! Marton, que la conversation que j'ai

obtenue de Lucile a eu un effet cruel pour moi! et qu'il s'en faut que j'aie recouvré la confiance et le repos que je cherchais !

MARTON.

Je ne sais si ce que je viens vous dire de sa part, vous plaira davantage

TIMANTE.

Qu'est-ce donc ?

MARTON.

Je suis bien mortifiée d'être chargée d'une pareille commission ; mais je suis forcée d'obéir.

TIMANTE.

Explique-toi.

MARTON.

Voici deux lettres que l'on a reçues de vous, que l'on vous prie instamment de reprendre.

TIMANTE

Juste ciel !

MARTON.

Ce n'est pas tout, Monsieur, excusez-moi, s'il vous plaît, Lucile vous demande en grâce de supprimer vos visites ; elle dit même que, partout ailleurs qu'ici, elle vous aura une obligation infinie, si vous évitez de paraître

devant elle. Vous ne devez pas douter que je ne sois au désespoir.

( Elle se retire et revient. )

Il serait de l'exacte bienséance que je vous rendisse la boîte que vous avez bien voulu me donner tantôt ; mais je ne sais ce que c'est que d'accabler les gens dans le malheur.

( Elle rentre. )

## SCÈNE XVII.

TIMANTE, seul.

Quel coup de foudre me fait sortir de l'ivresse où j'étais ! pernicieuse réflexion de Damis, voilà ce que vous me causez ! Est-ce agir en ami que de donner un pareil avis ? Je ne reconnais point Damis en cette occasion. Damis aurait-il des vues qui jusqu'à présent m'auraient été cachées ?

## SCÈNE XVIII.

DAMIS, TIMANTE.

DAMIS

Je reviens de chez la comtesse, et je vous avoue que je suis enchanté de votre procédé.

TIMANTE.

Laissez-moi, je vous prie.

DAMIS.

Qu'est-ce donc? Vous avez encore bonne

grâce à me montrer de la mauvaise humeur, après le trait que je viens d'essuyer; vous semblez vous en rapporter à moi, pour l'accommodement d'un procès, et secrètement vous en commettez un autre, comme si je n'étais pas suffisant pour une semblable négociation; cet autre est justement un homme violent et maladroit; et le tems de l'entrevue qu'il a eue avec la comtesse, s'est passé en invectives et en injures; de façon, mon cher Monsieur, que vous n'avez qu'à vous préparer à bien plaider.

TIMANTE, d'un ton d'un homme abattu.

A plaider?

DAMIS.

La comtesse à présent ne se relâcherait pas sur le plus petit chef de son procès, quand vous lui donneriez dix mille pistoles.

TIMANTE, très-posément.

Damis, j'ai vu Lucile; elle m'a fait l'aveu le plus tendre, et votre réflexion m'a perdu.

DAMIS, après un petit silence.

Que dites-vous?

TIMANTE.

Voici mes lettres qui me sont rendues, avec défense d'oser paraître jamais devant elle.

DAMIS.

Quoi! votre inquiétude vous fera toujours

faire un pareil usage des avis qu'on vous donne? Vous ai-je conseillé ?... Il n'est pas tems de vous quereller. Vous m'accusez donc d'être auteur du malheur qui vous arrive ? Je n'examine point si ce reproche est fondé. Je me fais un devoir de vous justifier, et je vais sur-le-champ...

TIMANTE.

Ah ! que prétendez-vous ?

DAMIS.

Je vais la voir et lui expliquer...

TIMANTE.

Eh ! comment réparer cette faute épouvantable ?

DAMIS.

En la suppliant, en lui représentant que c'est un mal-entendu, que c'est même un excès d'amour de votre part qui vous a rendu coupable à ses yeux. Mais au moins... promettez-moi de ne point paraître indiscrètement. Tenez-vous un instant à l'écart ; vous vous présenterez quand je croirai le moment favorable.

TIMANTE.

Allez, ami, j'obéis aveuglément.

(Damis entre dans le cabinet de Lucile.)

## SCÈNE XIX.

TIMANTE, CHAMPAGNE, qui est arrivé un instant auparavant.

CHAMPAGNE.

Voila, Monsieur, cette montre dont vous étiez si fort en peine; elle est enfin racommodée.

TIMANTE.

Cela suffit, retire-toi.

CHAMPAGNE.

Il y a un homme, que je ne connais point, qui, après vous avoir attendu deux heures au logis, m'a suivi, en disant qu'il voulait absolument vous parler.

TIMANTE, reprenant un air inquiet.

Quelle espèce d'homme est-ce ?

CHAMPAGNE.

Grand, sec, un habit noir tirant sur le vert, une perruque citron, et une épée de deuil extrêmement longue.

TIMANTE.

Quel diable d'homme est-ce là ! Il n'a point dit ce qu'il me voulait ?

CHAMPAGNE.

Non, il s'est même obstiné à me cacher son nom.

TIMANTE.

Que puis-je avoir à démêler avec un pareil original ? Est-il ici ?

CHAMPAGNE.

Non, Monsieur, il est entré dans ce grand café qui est à trois portes de ce logis, et il attend là que vous sortiez.

TIMANTE.

Qu'est-ce que cela signifie ? ( *A part.* ) Aurais-je le tems ?..... ( *A Champagne.* ) Mon carrosse est là bas ?

CHAMPAGNE.

Oui, Monsieur.

TIMANTE.

C'est assurément quelque chose de pressant. J'ai différentes affaires..... Il semble que tout m'accable à la fois. ( *A Champagne.* ) Demeure. Si par hasard Damis sortait du cabinet de Lucile, dis-lui que je rentre à l'instant. ( *Revenant.* ) Tu m'entends ?

CHAMPAGNE.

A merveille. ( *Seul.* ) Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet homme à grande épée ne m'a pas l'air d'apporter de l'argent à mon Maître.

Quelqu'un qui l'a déjà vu m'a dit qu'il se mêlait d'enjoliver les jardins, et qu'il donnait des plans pour les maisons de campagne. Mais il n'y a aucune apparence que ce soit pour cela qu'il attende si obstinément. On sort, je crois. Oui vraiment.

(Il se retire derrière Damis à qui il veut parler.)

## SCÈNE XX.

LUCILE, DAMIS, MARTON, CHAMPAGNE.

LUCILE.

Non, Damis, je ne serai point la première, qui après avoir déclaré son penchant, aura rompu avec un homme qui s'en est rendu indigne.

DAMIS.

Quittez cette résolution : je vous suis garant qu'il vous adore.

MARTON.

Faites-y bien réflexion, Madame. Où trouverez-vous un amant parfait ?

LUCILE, à Damis.

Vous m'assurez qu'il m'aime ? Que vous le connaissez mal ! Mille objets différens l'occupent, et je suis ce qui le touche le moins.

DAMIS.

Il n'est occupé que de vous. Permettez lui de paraître, et de se jeter à vos pieds.

MARTON, à Lucile.

Allons, ne le condamnez pas sans l'entendre.

DAMIS.

Ah! Lucile, ne me refusez pas cette grâce. Venez, venez, Timante.

CHAMPAGNE, à Damis.

Monsieur...

DAMIS, appelant à demi-voix.

Timante! Timante!... paraissez donc. Où donc peut-il être?

CHAMPAGNE.

Je vais, si vous voulez, l'avertir.

DAMIS.

Où l'avertir?

CHAMPAGNE.

Ici près, où je lui ai dit qu'un homme l'attendait.

DAMIS.

Un homme?

CHAMPAGNE.

Oui, qui vient, je crois, pour lui donner des avis sur le bâtiment neuf de sa maison de campagne.

LUCILE, à Damis qui reste interdit.

D'où vous vient cet étonnement ?

MARTON.

Le bâtiment neuf de la maison de campagne est franchement une chose fort intéressante.

LUCILE, à Damis.

Me direz-vous encore qu'il n'est occupé que de moi ? Cessez, Damis, de me vanter l'empire que j'ai sur son cœur. Je sais quel parti je dois prendre. Toutes les raisons, que vous pourriez désormais apporter pour sa défense, sont inutiles.

DAMIS.

Pour ce dernier trait, il est vrai que je ne le puis comprendre; et je n'ai pas assez de courage pour vous parler plus long-tems d'un homme d'une semblable espèce.

MARTON.

Le voici cependant qui paraît.

## SCÈNE XX.

LUCILE, MARTON, TIMANTE, DAMIS, CHAMPAGNE,

TIMANTE, à Lucile.

N'EST-CE point indiscrètement que je me présente devant vous, après l'ordre cruel?...

LUCILE.

Timante, il se peut que vous ayez pour moi de véritables sentimens de tendresse : je veux même le croire. Cependant l'hymen que nous avions projeté ne se peut conclure à présent. Mon dessein est de me retirer pour quelque tems à ma terre. Tâchez, s'il est possible, de mieux prouver votre amour par la suite.

(Elle sort.)

TIMANTE.

Dieux !

MARTON, à Timante.

Ceux qui laissent échapper l'occasion, méritent de la perdre pour toujours.

(Elle suit Lucile.)

DAMIS, à Timante.

Nous sommes amis depuis long-tems, et je ne veux point cesser de l'être. Mais, fatigué

des différens traits que vous me faites essuier en un seul jour, ne trouvez pas mauvais que, loin de vous, j'aille quelque tems reprendre haleine.

CHAMPAGNE, à Timante.

Il n'y a guère de maître que j'aimasse mieux servir que vous ; mais....

TIMANTE.

Plaît-il ?

CHAMPAGNE, à part.

Ma foi, je vais songer à me faire payer de mes gages, et à le quitter aussi, si je puis.

(Il s'éloigne.)

TIMANTE.

Je perds maîtresse, ami; jusqu'aux valets, tout m'abandonne. Le seul espoir qui puisse me soutenir, c'est que d'aussi grands coups me corrigeront d'un caractère que j'avoue moi-même ne pouvoir être supporté.

FIN DE L'INQUIET.

# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Notice sur Cérou. . . . . 3

L'AMANT AUTEUR ET VALET, comédie en un acte, par Cérou. . . . . 5

Notice sur Delisle . . . . . 66

ARLEQUIN SAUVAGE, comédie en trois actes, par Delisle. . . . . 71

TIMON LE MISANTROPE, comédie en trois actes, précédée d'un prologue, par le même . . . . . 171

L'INQUIET, comédie en un acte, par Fagan . . . . . 275

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

DEC -6 '34

SEP 1 8 1975

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 173
301971